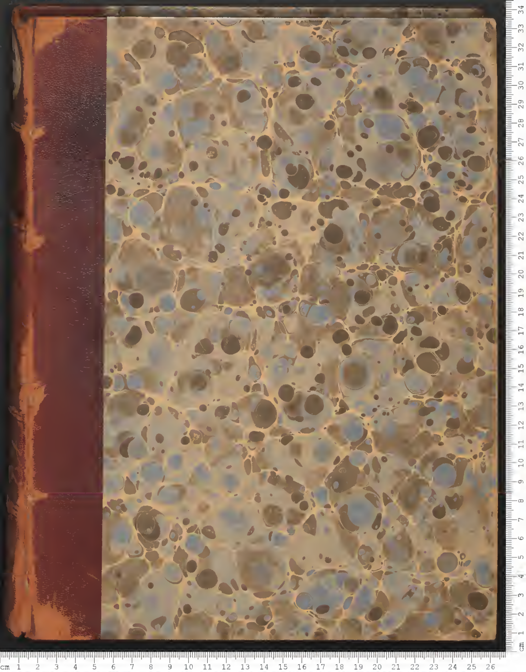
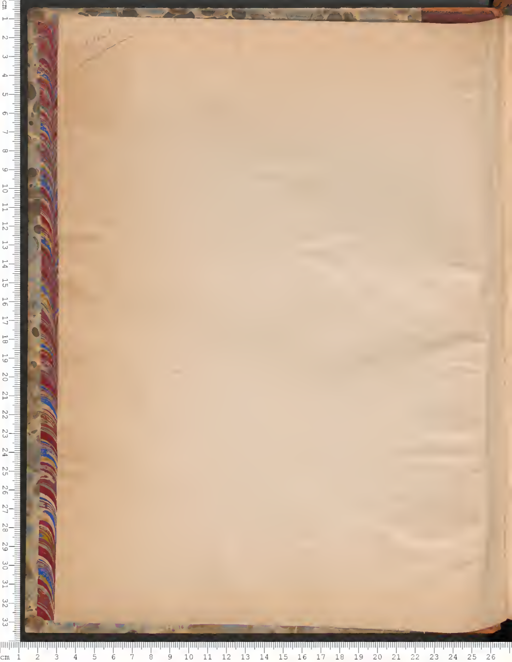

Scand
Supp
AU PAYS
D'HAMLET













AU

PAYS D'HAMLET

Instantanés Scandinaves

Ouvrage tiré à 600 exemplaires, tous numérotés

Exemplaire N° 209

Mr A. Radisson

[illegible] [illegible]

AU

Pays d'Hamlet

Instantanés Scandinaves

Ouvrage orné de Photocollographies dans le Texte

D'après les Procédés spéciaux de la Maison THÉVOZ de Genève

PAR

Louis Malatier
Licencié en Droit
Membre de la Société française de Photographie
et du Photo-Club de Paris.
Villefranche (Rhône)

Antoine Sallès
Licencié ès Lettres
Avocat à la Cour d'appel
Membre de la Société littéraire, historique
et archéologique de Lyon



VILLEFRANCHE
IMPRIMERIE FONTAINE, AURAY ET GUILLEMIN
16, Place de la Sous-Préfecture, 16

M DCCC XCIV

A Son Altesse Royale

la Princesse Valdemar.

Madame,

En dédiant à Votre Altesse Royale cet ouvrage écrit et illustré par deux de Ses compatriotes, nous obéissons à une double pensée.

Nous nous proposons de La remercier d'abord de l'accueil si bienveillant par lequel Elle a encouragé notre tentative; d'affirmer ensuite sur Son nom les liens de fraternelle sympathie qui unissent, dans Sa personne, Son pays d'adoption à Son pays d'origine.

Tout indigne qu'il puisse paraître de ce haut patronage, nous La prions d'agréer notre livre avec indulgence. Ce sera pour nous un motif de plus de persévérer dans les sentiments de profonde reconnaissance avec lesquels nous avons l'honneur d'être,

Madame,

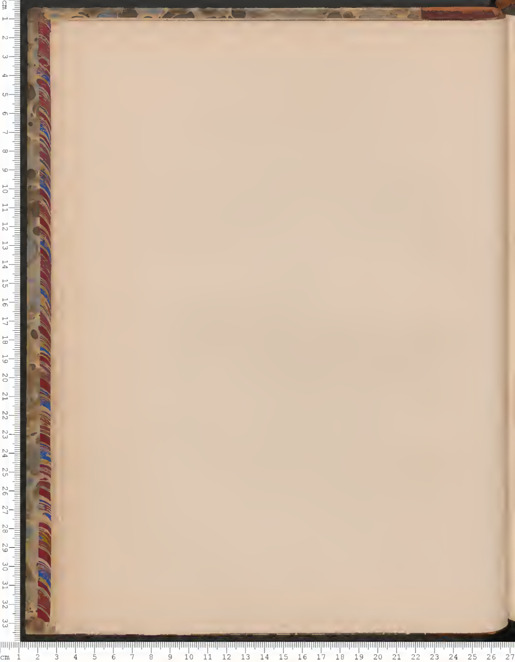
de Votre Altesse Royale

les très respectueux serviteurs.

Antoine SALLÈS.
Louis MALATIER.



Janvier 1894.



LETTRE

DE

Mr le Vicomte EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGUÉ

De l'Académie Française[1]

LES GAUDS (Ardèche), 31 Août 1894

MONSIEUR,

On me renvoie ici votre lettre et les épreuves qui l'accompagnent. Vous m'imposez la plus pénible des obligations : répondre par un refus sans bonne grâce à la demande flatteuse de l'un des hommes que je voudrais le plus obliger. Mais j'ai pour m'excuser deux bonnes raisons. La première est tirée des refus systématiques que j'ai opposés, depuis quelques années, à des amis très chers, alors qu'ils me demandaient de vaincre ma répugnance à écrire des préfaces pour les livres d'autrui : la seule chance qui me reste de me faire pardonner par eux est de persévérer diaboliquement dans cette abstention de principe. L'autre raison, qui suffirait, est que je ne pourrai de longtemps disposer d'une journée pour un travail non prévu : des engagements anciens et trop retardés occupent les rares heures que je peux soustraire à la dure sujétion de mon métier de député.

Je suis donc dans l'impossibilité matérielle et morale de vous satisfaire. J'y ai moins de regret après avoir parcouru votre alerte et intéressant récit ; il n'a nul besoin d'un cheval de trompette pour le mener à la victoire : il plaira de lui-même.

Veuillez, Monsieur, persuader votre ami et vous persuader vous-même du chagrin que j'éprouve à répondre ainsi : qui entrerait bien dans ma vie comprendrait que cette réponse est forcée. Et croyez, je vous prie, aux sentiments de sympathie instinctive dont je vous réitère l'expression.

E.-M. DE VOGUÉ

[1] En réponse à une demande de l'un des auteurs qui avait sollicité de sa part un mot d'approbation en faveur de leur ouvrage.

PRÉFACE

Les voyages n'ont pas seulement, comme on l'a souvent répété, le mérite de former la jeunesse; ils contribuent encore, quand on a le bonheur de rencontrer, pour les entreprendre, d'anciens et véritables amis, à resserrer et à fortifier les liens d'une mutuelle affection. La communauté de vie qu'ils engendrent ajoute, à l'utilité pratique qu'on en retire, l'attrait qui les rend agréables. Les émotions restent plus vives, les impressions plus nettes, parce qu'on les a partagées; les souvenirs demeurent à la fois plus précis et plus doux, parce qu'on les a recueillis ensemble, et à les remuer plus tard l'esprit et le cœur trouvent un égal profit.

S'instruire et se distraire, tel était donc le but que s'étaient simplement proposé tout d'abord, lorsqu'ils avaient songé à visiter les pays scandinaves, les deux camarades d'enfance qui livrent aujourd'hui cet ouvrage à la publicité. Nous n'avions cherché qu'un passe-temps; après l'avoir trouvé, nous nous demandâmes pourtant s'il n'y aurait pas de notre part quelque égoïsme à réserver pour nous seuls le plaisir que nous y avions goûté. Grâce au bienveillant appui de M. Édouard Aynard, l'éminent député du Rhône, M. le Ministre de l'Instruction publique

avait daigné, pour nous aplanir la route, nous accorder la précieuse faveur d'une mission, accompagnée de lettres d'introduction auprès des agents diplomatiques. Il nous parut que le meilleur moyen de justifier peut-être la distinction dont nous avions été honorés, d'en reconnaître au moins tout le prix, consistait à faire part de nos observations à nos compatriotes, quelqu'imparfaites qu'elles pussent être.

Les circonstances ont secondé nos desseins. Le retentissement des démonstrations franco-russes, la significative coïncidence de l'arrivée à Toulon de l'amiral Avellan et de la visite du Tsar à bord de nos navires de guerre dans le port de Copenhague, avaient ramené l'attention sur ce royaume de Danemark, où l'empereur Alexandre vient goûter, chaque année, les douceurs d'une paisible retraite, et d'où il avait réglé en personne le programme de ces fêtes. Nous résolûmes de profiter de ce brusque éveil de la curiosité pour faire pénétrer nos concitoyens, à notre suite, dans cet intéressant pays, un des plus petits de l'Europe assurément, soit par sa superficie territoriale, qui mesure à peine 38.000 kilomètres carrés, soit par le chiffre de sa population, qui ne compte guère que 2.000.000 d'habitants, un des plus importants néanmoins par sa situation géographique, par son histoire et surtout par les alliances puissantes qu'il a su contracter.

Le caractère plein de fierté de ses habitants, leur indomptable patriotisme, l'énergie avec laquelle ils ont toujours défendu leur indépendance seraient déjà des titres suffisants pour lui mériter, de notre part, un témoignage tout particulier d'intérêt; mais nous avons le devoir de lui réserver, dans nos cœurs, une place plus large et plus haute. La France ne saurait oublier qu'il a été, au cours des siècles, dans la bonne et dans la mauvaise fortune, son allié constant et fidèle. Ne pleure-t-il pas aussi, comme elle, la perte de deux de ses plus belles provinces, arrachées à sa faiblesse par l'arrogante brutalité de ses voisins d'Allemagne?

Nous n'avons certes pas la prétention de dresser la monographie complète

du Danemark; un tel travail, outre qu'il dépasserait les limites de nos forces et de notre compétence, a été trop bien fait par d'autres, pour que nous songions à le recommencer. L'accueil si cordial que nous avons rencontré de toutes parts, l'empressement avec lequel notamment M. Pasteur, l'aimable et distingué Chargé d'affaires de France, M. le comte de Serre, le regretté Consul général si brusquement emporté par la mort, il y a quelques semaines, et M. Höst, avocat à Copenhague, se sont mis à notre disposition pour seconder nos efforts, nous ont permis d'enrichir nos notes de précieux renseignements; nous ne nous dissimulons pas néanmoins que l'exiguïté de notre cadre nous condamne à demeurer quelque peu superficiels. Comme l'indique le sous-titre de notre ouvrage, nous nous sommes bornés à fixer d'un trait rapide nos impressions de chaque jour : ce sont des instantanés et rien de plus.

L'attrait de notre publication, le caractère particulier et bien nouveau qu'elle présente, résident dans les reproductions de nos vues par la photocollographie, ce procédé si séduisant dont l'importance grandit de jour en jour, et qui nous permet de donner exactement, dans notre texte et à son appui, les délicieuses images de la nature, saisies souvent à la hâte comme des ombres fugitives. Nous n'aurions pas osé entreprendre seuls et les premiers en France, comme amateurs, ce travail d'illustration, si, dans l'intérêt de l'art photographique, nous n'y avions été encouragés par MM. Davanne, Léon Vidat, Londe et Bucquet : nous sommes heureux de leur donner ici un témoignage de notre vive et sympathique reconnaissance.

Ce premier et timide essai recevra-t-il la consécration qui en sera la récompense? Serons-nous autorisés par son succès à publier plus tard la suite de notre relation de voyage en Suède et en Norvège, ces deux contrées sœurs, dont les rapports sont demeurés sur plus d'un point si étroits avec le Danemark, que nous avons été naturellement amenés à leur attribuer, au cours même de ce récit, une place dans nos notes et dans nos vues?

Quel que soit l'accueil réservé à notre ouvrage, nous le livrons à nos lecteurs avec confiance, non pas que nous pensions, par ce faible tribut, rendre un hommage suffisant au gracieux pays qui nous a donné l'hospitalité pendant quelques semaines : notre ambition, nous l'avons dit, est à la fois moins téméraire et plus vaste. En faisant défiler sous les yeux de nos concitoyens quelques paysages empruntés à ce coin de terre scandinave, AU PAYS D'HAMLET, *nous comptons leur en apprendre le*



En route pour le Pays d'Hamlet!

chemin, leur communiquer le désir d'aller le contempler eux-mêmes, et, en dérivant peut-être de ce côté le courant des touristes, resserrer les liens d'amitié séculaires qui unissent les Danois aux Français

---

CHAPITRE PREMIER

DE PARIS A COPENHAGUE

Cologne, Brême, Hambourg, à vol d'oiseau. — La traversée de Kiel à Korsör.
Un douanier patriote. — Les trains maritimes de l'archipel danois.
Esquisse de paysages.
Le fromage de Hollande et le fromage de Danemark.
Roskilde. — Le service des voitures à la gare de Copenhague.

Pour aller de Paris en Danemark, il n'y a pas de voie plus directe que celle qui passe par Cologne, Brême et Hambourg; mais s'il est vrai que la ligne droite soit le plus court chemin d'un point à un autre, il n'est pas à dire qu'elle soit aussi le plus rapide, et, sous peine de voyager comme un colis, il faut s'arrêter quelques instants au moins dans chacune de ces trois villes, qui méritent du reste une visite, et qui suffisent déjà à donner au touriste le moins observateur un aperçu du nouvel Empire germanique.

L'ignorance que nous professons, en général, à l'égard des pays étrangers nous induit bien souvent, soit à un optimisme inconsidéré, soit à une méfiance excessive, aussi funestes l'un que l'autre; parmi les légendes inexactes que nous nous sommes forgées sur le compte des Allemands en particulier, il en est une qui tend à les représenter toujours dans un état voisin de la misère, à prophétiser l'imminence de leur banqueroute, et à nous inspirer pour eux une dédaigneuse pitié, qui ne va pas non plus sans quelque appréhension de les voir se précipiter un de ces jours sur nous, avec la fureur de bêtes affamées sur une riche proie. Toute autre est l'impression de celui qui, après avoir franchi la frontière belge, pénètre sur le territoire de la Prusse rhénane.

Au sortir de la région minière et industrielle, qui s'étend de Charleroi à Liège, et qui, avec ses hauts fourneaux, son sol noir, son atmosphère enfumée, rappelle par certains côtés le bassin de la Loire, entre Rive-de-Gier et Saint-Étienne, l'œil se repose délicieusement sur les vallées fertiles qu'enserrent la Meuse et le Rhin, sur les champs bien cultivés, sur les pâturages verdoyants, dont les douces ondulations se perdent à l'horizon comme les vagues d'une mer tranquille.

Aix-la-Chapelle laisse apercevoir un instant les larges et belles avenues, encombrées de baigneurs, qui circulent autour de la basilique moitié romane, moitié gothique, où dort de son dernier sommeil le fondateur de l'Empire d'Occident. Puis voici Cologne (Koln), dont la cathédrale domine de ses flèches vertigineuses les plaines environnantes. Quelle transformation s'y est opérée depuis que nous l'avons vue pour la première fois! Ses rues étroites, bordées de maisons propres et coquettes, lui conservent encore son cachet aristocratique de ville de province paisible et distinguée; mais déjà elle travaille à se donner des airs de capitale. Des boulevards plantés d'arbres, largement ouverts entre deux rangées d'élégantes constructions, l'entourent d'une riche ceinture; dégagé des masures dont le voisinage le déparait, le Dom

dresse maintenant sa masse gigantesque au milieu d'un vaste quadrilatère qui lui fait un cadre digne de lui; enfin à la place de la gare où nous avions débarqué naguère, et qui a été complètement démolie, un hall de fer, aussi vaste que la galerie des Machines de notre Exposition de 1889, hausse presque au niveau du vaisseau de la cathédrale ses arceaux disgracieux, sous lesquels peuvent évoluer à l'aise d'innombrables convois. Ce monument de l'art moderne contraste singulièrement sans doute avec le bijou d'architecture ogivale près duquel il se trouve placé; il est à présumer pourtant que, dans la pensée des despotes qui président aux destinées du nouvel empire, ceci n'a pas été fait pour tuer cela. Les lignes sveltes, les ornements légers de l'un de ces édifices symbolisent l'Allemagne d'autrefois, mystique et croyante; l'armature métallique de l'autre représente l'Allemagne d'aujourd'hui, impitoyable et rigide. L'airain de nos canons a servi à fondre les cloches où résonne et tressaille l'âme du premier; c'est notre or qui paie les frais de construction du second, et tous deux célèbrent à leur façon la gloire de nos vainqueurs, puisque le petit-fils achève celui-ci, tandis que l'aïeul a eu le bonheur immérité de terminer et d'inaugurer celui-là.

Hâtons-nous de nous arracher à ces poignantes pensées; aussi bien la chaleur torride qui règne en ce moment à Cologne suffirait à nous ôter l'envie d'y demeurer davantage, et si c'est du Nord que doit nous venir la fraîcheur, il n'est que temps d'en prendre le chemin. Nous quittons donc cette rive gauche du Rhin qui un jour, hélas! nous a appartenu. Notre train s'élance à travers des plaines sans fin, sur lesquelles à la longue le regard se lasse d'errer, traverse sans s'y arrêter Essen, dont les usines, haletantes du bruit des forges où se préparent les engins des guerres futures, vomissent des torrents d'épaisse fumée, et nous dépose enfin à Brême, dans une gare moins vaste que celle de Cologne, mais édifiée sur le même modèle et largement ouverte aussi à la

circulation des trains et des voyageurs. Nous foulons ici le sol d'une cité libre, nominalement du moins, d'une de ces villes hanséatiques, qui avaient accaparé jadis tout le commerce du Nord et qui avaient asservi à leur joug jusqu'aux pays scandinaves. Du passé plein de gloire dont elle s'enorgueillit encore, il ne reste malheureusement plus guère que le souvenir. Elle a subi le sort de Venise, de Gênes, de Pise, de ces brillantes Républiques qui pendant un instant, fugitifs météores, ont illuminé le ciel du moyen âge. Pareille à ces monarques déchus, à qui on maintient, en guise de consolation, leur titre et leur liste civile, elle a conservé son sénat, sa chambre des bourgeois, ses antiques institutions; en fait, l'étiquette de ville libre dont elle se pare n'est plus pour elle qu'un vain mot, et le César germanique lui a ravi son autonomie, pour l'attacher à son char de triomphateur.

Il n'est pas à dire que, réduite même à ce rôle secondaire, elle fasse triste figure. Elle a changé de physionomie, mais en se rajeunissant elle n'a rien sacrifié de sa beauté. Elle a suivi l'exemple des grands seigneurs du siècle dernier qui, en perdant leurs privilèges, ont dépouillé la culotte de satin, la chaussure à talon rouge et l'épée en verrouil, pour revêtir le costume uniforme dans lequel se confondent aujourd'hui toutes les classes. Brême s'est mise au goût du jour. Le passé revit bien encore par-ci par-là dans quelqu'une de ces maisons à façades terminées par des frontons triangulaires, décorées de fines sculptures ou de peintures à fresques telles qu'il s'en trouve en Suisse, à Schaffhouse, par exemple, dans les moulins à vent en forme de cloches, entrevus soudain au-dessus de la ligne des toitures et semblables à ceux qui caractérisent les paysages hollandais, dans l'élégante colonnade dont la Renaissance a rehaussé le premier étage du Rathhaus, dans la statue si curieuse du paladin Roland, qui dresse au ras du sol, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, son image colossale, taillée en pleine pierre et figée dans la pose raide familière aux œuvres des primitifs. Mais ses larges

rues sillonnées de tramways électriques, les superbes jardins qui ont surgi des fossés de ses anciens remparts, et qui l'environnent d'un diadème de luxuriante verdure, les boulevards bordés de magnifiques villas qui rappellent par endroits les plus beaux quartiers de Nice ou du parc Monceaux, à Paris, la vie intense de ses 120.000 habitants lui donnent presque l'air d'une capitale, et elle pourrait, sans trop de forfanterie, aspirer à en porter le titre, si elle n'était éclipsée par le voisinage de Hambourg, où nous arrivons maintenant.

L'impression qu'on éprouve en pénétrant dans cette métropole du Nord est vraiment grandiose et saisissante. L'Elbe, que nous traversons sur deux ponts avant d'entrer en gare, déroule à perte de vue, entre les rives plates de son estuaire, son cours large de plusieurs kilomètres, que hérisse une forêt de mâts. Autour de nous, le réseau des voies ferrées se projette dans toutes les directions en un inextricable enchevêtrement; des docks immenses défilent sous nos yeux, exposant, par l'ouverture béante de leurs portes, les monceaux de marchandises qui y sont entassés; des trains passent en sifflant, fuyant de tous côtés comme les bêtes affolées d'un troupeau poursuivi; tout annonce les approches d'un des premiers ports de commerce du monde entier, et c'était bien ainsi que notre imagination nous l'avait dépeint par avance. L'intérieur de la ville ne dément pas du reste les promesses de l'extérieur. On se sent vraiment ici en présence d'une cité historique, à laquelle ni Lyon ni Marseille ne sauraient être comparées, que les siècles ont marquée de leur empreinte sans en dénaturer le caractère, et qui porte en elle-même, sur chacune de ses pierres, le récit de ses annales. La Hanse ressuscite, telle qu'elle était il y a six cents ans, dans le dédale de ruelles sombres et tortueuses qui avoisinent le port. Ces maisons construites en briques et torchis, terminées en angle aigu, percées de petites fenêtres à fleur de murailles, derrière lesquelles des plantes diverses étalent leurs tiges étiolées, nous les retrouvons partout où la

Ligue avait établi ses comptoirs, depuis Lübeck jusqu'à Bergen. A contempler leurs façades livides penchées au-dessus des canaux dont l'eau ronge leur pied et les mine peu à peu, à les voir arcboutées ainsi les unes contre les autres dans des postures affaissées de gens ivres, on se prend à rêver de Venise et à guetter l'apparition d'une gondole au milieu des chalands qui glissent silencieusement le long des pilotis dressés au-devant des façades. Puis tout à coup au sortir de ces faubourgs étranges où le choléra glane périodiquement tant de victimes, une ville magnifique déploie ses immenses avenues, ses larges boulevards, ses admirables quais. On quitte le passé, qu'un miracle a fait survivre à lui-même; on se trouve, par un miracle nouveau, transporté sans transition en pleine civilisation. Il n'existe rien nulle part de plus grandiose et de plus beau que ce lac merveilleux de l'Alster, dont toute une flottille de microscopiques bateaux à vapeur, gracieux et rapides comme des libellules, sillonne sans cesse les deux bassins, qu'encadrent d'un côté les somptueuses constructions des quartiers riches, et de l'autre, sur une étendue de plusieurs kilomètres, d'interminables rangées de villas environnées de verdure. Lorsqu'au crépuscule du soir, les dernières lueurs du soleil couchant moirent de reflets dorés sa surface tranquille, lorsque la vieille cité estompe, sous les flots de lumière électrique qui l'inondent, ses lignes assombries d'où jaillissent les clochers des églises, le spectacle devient féerique et digne de rivaliser avec les plus célèbres panoramas du monde.

Ce n'est pas seulement, du reste, par son aspect extérieur, que Hambourg s'impose à l'attention. Le superbe Rathhaus, édifié dans le style le plus riche de la Renaissance allemande, qui s'achève en ce moment, l'église gothique de Saint-Nicolas, que surmonte une élégante flèche de 147 mètres de hauteur, l'hôtel des postes et télégraphes, qui y a été récemment inauguré, et dont on devrait bien s'efforcer de copier chez nous l'admirable installation, les jardins botanique et

zoologique et les collections de premier ordre qu'ils contiennent, la Kunsthalle ou musée des Beaux-Arts et les galeries de peinture et de sculpture qui y sont renfermées, sont des curiosités qui lui permettent d'entrer en parallèle avec les métropoles les plus considérables du globe. Mais elle les surpasse toutes par l'animation extraordinaire qui règne dans son enceinte, et qu'un voyageur, M. de Flaux, constatait il y a déjà vingt ans, en ces termes : « A l'exception de Paris et de Londres, je ne connais pas de ville qui ait autant de vie et de mouvement. » On dirait d'une de ces grandes fourmilières, dont une perpétuelle agitation enfièvre les habitants. Partout, sur tous les points de la ville, de l'Elbe à l'Alster, dans les carrefours populeux aussi bien que dans les plus aristocratiques quartiers, une foule affairée se presse, égayée par les costumes pittoresques des Vierlander, qui viennent chaque jour, de la région environnante, apporter à Hambourg les produits de leurs jardins potagers. Ces paysans en culottes courtes et en vestons de couleurs vives, ces femmes vêtues de jupes qui découvrent à mi-jambe un bas rouge emprisonné dans une chaussure évasée, serrées dans un corselet échancré et chamarré de bijoux qui s'ouvre sur une chemisette blanche, coiffées d'un chapeau bizarre aux bords relevés en forme d'écuelle, que fixe derrière la tête un nœud de rubans en étoffe gaufrée, semblable à un papillon aux ailes éployées, jettent au milieu des costumes banals des citadins une note originale, qui accentue encore l'aspect vivant de cette belle cité.

Il y aurait bien d'autres détails à signaler, d'autres observations à relever sur le caractère et sur la vie intime des habitants, sur le mouvement littéraire et artistique, sur les spectacles, dont le répertoire français, comme à peu près partout d'ailleurs, alimente pour une large part les programmes, sur l'importance des transactions commerciales, dans lesquelles le port seul figure annuellement pour 10 millions de tonnes, chargées sur plus de 16.000 navires; le peu de temps dont

nous disposons ne nous permet malheureusement pas les minutieuses descriptions. Vingt-quatre heures après notre arrivée, nous quittons Hambourg pour Kiel, qui doit être le point de départ de la première étape de notre voyage.

Il est une heure du matin quand le train nous dépose sur le quai de la gare. Tout dort dans la petite ville que la Prusse, il y a vingt-neuf ans, a ravie par force au royaume danois pour en faire son plus redoutable port de guerre; mais déjà l'aube blanchit l'horizon, et nous apercevons, à travers les vitrines dépourvues de devantures, les étalages des magasins. Cette inspection superficielle, que nous complétons en parcourant les rues, avant de prendre la mer, ne nous y révèle pas grande curiosité. Kiel ressemble à n'importe quelle autre agglomération de quarante mille



L'escadre allemande dans le port de Kiel.

habitants, c'est-à-dire que, en dehors d'une artère principale qui en aspire le peu de vie, la solitude et l'ennui y suintent de toutes parts. Il est juste de reconnaître que, depuis la conquête, les vainqueurs se sont évertués à en effacer les moindres vestiges de la domination danoise, en même temps qu'à en accroître l'importance; il est pénible de constater qu'ils y ont réussi, que l'aspect général de la ville dégage la même impression d'aisance et de prospérité, que nous avons déjà ressentie au cours de notre rapide séjour sur le territoire germanique; par contre, il serait

puéril d'y chercher le pittoresque. Les maisons, élevées de deux ou trois étages au plus, les églises, les monuments, uniformément construits en briques, sans la moindre préoccupation artistique, s'alignent sur des rues droites, de largeur moyenne, où les débits de tabac, qui foisonnent ici comme dans tout le reste de l'Empire, jettent seuls la note gaie de leurs vitrines, encombrées de boîtes aux vignettes bariolées. Ce qu'il y a de plus remarquable à Kiel, c'est sa position au fond d'une baie profonde, que la proximité de la Norvége nous autorise à qualifier de fjord, et nous n'en pouvons juger qu'aprés en être sortis.

A onze heures du matin, le bateau allemand *Prince Valdemar*, qui doit nous conduire à la rive danoise, quitte le quai du port. Un ciel merveilleux irise de légers reflets l'eau naturellement un peu sombre de la mer Baltique. Sous la lumiére claire du soleil, au milieu des frondaisons touffues des jardins qui l'entourent, Kiel, doucement étagée sur la pente des collines qui bordent le golfe, produit à distance un assez gracieux effet; le moment paraît venu de déployer nos appareils photographiques. Nous avons bien à l'oser quelques scrupules, amplement justifiés depuis par l'arrestation de deux de nos compatriotes, MM. Degouy et Delguey, qui expient aujourd'hui dans une forteresse le crime d'être venus se promener dans ces parages avec une collection de cartes et de vues. Nous nous y hasardons pourtant. Nous longeons d'abord les chantiers de la marine de guerre, où se prélasse un cuirassé récemment mis à flot, tandis qu'au large un certain nombre de croi-



seurs de moindre dimension sommeillent sur leurs ancres. Ces navires, construits pour la plupart d'après les modèles les plus nouveaux, très peu élevés par conséquent au-dessus de la ligne de flottaison, nous paraissent lourds, disgracieux, et peu dignes de tenter notre objectif. Quelle différence entre eux et les bâtiments aux contours majestueux, qui sortent des mains de nos ingénieurs! Les équipages, rangés en ligne le long des bastingages, sont en ce moment occupés à la manœuvre, et nous entendons de loin les brefs commandements des officiers, dont les éclats de voix portés sur les ailes de la brise parviennent jusqu'à nos oreilles.

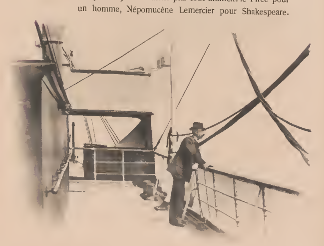
Aussi bien, nous sommes littéralement submergés sous le flot des ondes trop sonores, qui s'échappent autour de nous de toutes les lèvres. Nous constituons à nous deux les seuls échantillons de la race française qui se trouvent à bord, et comme nos familiarités avec la langue de Gœthe sont extrêmement limitées, nous nous voyons condamnés à subir, sans pouvoir nous y mêler, le bruit des conversations. Il y a bien sur la passerelle trois jeunes filles accompagnées de leur père, que les évolutions de notre appareil photographique paraissent réjouir beaucoup, et qui ont trouvé le moyen de se laisser saisir dans une de nos vues instantanées; mais leurs rires sont pour nous aussi allemands, c'est-à-dire aussi inintelligibles que leurs paroles, et nous ne réussissons à retenir d'elles que le rapide croquis où se sont fixées leurs silhouettes.

Le hasard cependant finit par venir à notre aide, en nous plaçant à déjeuner aux côtés d'un tout jeune homme, à la chevelure blonde et au visage imberbe, qui s'enhardit à nous adresser quelques questions en français, et avec qui nous sommes trop heureux d'entrer en relations. Il nous apprend qu'il est suédois, catholique, ce qui est assez extraordinaire, élève de peinture à l'École des Beaux-Arts de Stockholm, et qu'il revient de Paris, où il a séjourné pendant un an pour parfaire son


La passerelle du « Prince Valdemar ».

éducation. D'extérieur grave et un peu timide, il a bien ce tempérament excessif des peuples du Nord, sous l'apparente froideur duquel couvent souvent les ardeurs du plus bouillant enthousiasme et qui les pousse quelquefois, par une sorte d'exaltation inconsciente, à se faire les adeptes et les propagateurs des théories les plus révolutionnaires. Tandis que les procédés vieillis des maîtres du commencement du siècle ne lui inspirent qu'une dédaigneuse pitié, il admire passionnément au contraire les œuvres des contemporains, et son œil bleu s'illumine d'une flamme lorsqu'il nous parle de Manet et de Puvis de Chavannes. Nous l'interrogeons à notre tour sur le mouvement littéraire de son pays natal, sur Björnstierne Björnson, le plus grand et le plus populaire des poètes norvégiens, que nous ignorons à peu près totalement, sur Ibsen, dont le théâtre vient seulement de nous être révélé, et il nous répond, à notre vive surprise, que tous deux sont également démodés aujourd'hui auprès de leurs compatriotes. Il paraît que le public parisien s'est singulièrement mépris sur leur compte, que

celles de leurs œuvres qui ont été représentées chez nous, et dans lesquelles on a cru entrevoir les manifestations d'un art dramatique nouveau, appartiennent pour la plupart à la dernière période de leur vie, et constituent justement les plus médiocres de leurs productions. On a peine à croire que, placés sur le même continent, à quelques pas seulement, pour ainsi dire, du pays qu'ils ont rempli du fracas de leur renommée, nous ne les connaissions pas mieux : rien n'est pourtant plus vrai. Il en est d'eux comme de ces étoiles si éloignées de notre globe, que le rayonnement de leur lumière a mis des siècles à nous parvenir; avec cette différence toutefois, que ces astres, lorsque nous les apercevons enfin, brillent à nos yeux de tout leur éclat primitif, tandis que ces deux météores du firmament littéraire nous apparaissent pour la première fois, à travers un voile de brumes, à la lueur pâlie de leur déclin. Nous n'avons d'eux que la notion insuffisante et fausse qu'on aurait de Corneille, par exemple, en se bornant à *Agésilas* et à *Attila*, de Victor Hugo, en le jugeant par la lecture du *Pape* ou de l'*Ane*, et à en croire notre jeune interlocuteur, les maîtres de la critique française auraient pris tout uniment le Pirée pour un homme, Népomucène Lemercier pour Shakespeare.



Entre Kiel et Korsor

Pendant que nous devisons ainsi à bâtons rompus, les lignes adoucies des collines qui enferment la rade de Kiel dans une double rangée de murailles perdent peu à peu de leur netteté, et nous entrons enfin dans l'archipel danois. A droite, dans le lointain, l'île de Laaland détache au-dessus du niveau de la mer le relief imperceptible de ses plages ; à gauche, nous côtoyons de près l'île de Langeland, dont nous distinguons les riches pâturages, les bois touffus et verdoyants. A cinq heures du soir, le sifflet de la sirène du *Prince Valdemar* nous annonce que nous touchons au terme de notre paisible traversée ; nous reprenons pied sur la terre ferme à Korsor, dans l'île de Själland.



Moulin à vent sur la côte danoise

A n'en juger que d'après le paysage, nous ne nous figurerions guère avoir changé de territoire, et il nous est facile de vérifier au premier coup d'œil l'exactitude de la thèse qui considère le Danemark comme un fragment du continent, détaché par quelque révolution géologique. La constitution du sol, la physionomie de la nature sont ici exactement les mêmes que dans la portion de l'empire allemand que nous venons de traverser. Ces moulins à vent qui nous tendent sur le rivage leurs grands bras immobiles, sont pareils à ceux dont les obsédantes silhouettes nous ont poursuivis jusqu'à Kiel. Voici pourtant, par une de ces bizarres associations d'idées que rien n'explique et qui surgissent spontanément au hasard de réminiscences inconscientes, que la vue de ces fantômes ailés, qui ressemblent de loin aux mannequins dressés sur la limite des champs

pour effrayer les oiseaux, évoque à notre esprit le souvenir de notre première vision de l'Égypte. Cette côte basse, que hérissent leurs membres décharnés et qui s'allonge au ras des flots, comme une épave flottante, nous l'avons aperçue déjà du pont de notre navire, à notre entrée dans le port d'Alexandrie.

Cette impression d'ensemble, qui nous heurte tout d'abord de son choc soudain, se dissipe, il est vrai, lorsque nous nous attachons à en démêler les détails. La lumière aveuglante, qui faisait ressortir les blancheurs crues des édifices sur le sable d'or du continent africain, se tamise ici en tons infiniment plus doux; les toitures rouges des maisons s'allient harmonieusement aux prairies vertes au milieu desquelles elles s'encadrent; le campanile de briques à demi noircies par les brouillards du Nord, qui surmonte l'église de Korsor, ne rappelle que de très loin les minarets aux formes grêles des mosquées de la ville de Cléopâtre. A mesure que notre attention se fixe davantage, l'écart des vingt degrés de latitude qui séparent le pays d'Hamlet du pays des Pharaons nous devient plus sensible; la prosaïque réalité va achever de dissiper notre illusion et nous démontrer que nous aurions tort d'en demeurer plus longtemps les dupes.

Un personnage coiffé d'une casquette galonnée nous invite, dans un langage dont nous saisissons le sens plutôt que les termes, à transporter nos bagages au poste de la douane, pour les soumettre à la visite traditionnelle. Pour peu qu'on ait l'habitude de voyager, on se blase assez vite sur les procédés d'exquise courtoisie qu'ont adoptés, dans leurs rapports internationaux, les habitants des pays civilisés, et qui consistent à souhaiter la bienvenue aux arrivants, en les fouillant au préalable comme des malfaiteurs. Cette formalité obligatoire réserve même parfois à ceux qui la subissent des surprises inattendues, qui en compensent les désagréments.

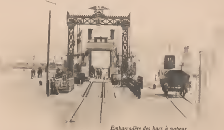
Nous connaissions par exemple, pour les avoir maintes fois ren-

contrées, les principales variétés dont se compose l'innombrable famille des douaniers : le douanier consciencieux et le douanier complaisant, le douanier qui, moyennant un honnête bagchich, suivant l'expression usitée en Orient, consent à fermer les yeux et à ne pas ouvrir les malles, le douanier de l'espèce la plus commune, le douanier *vulgaris*, qui se fait un malin plaisir de bouleverser les effets de l'infortuné voyageur, et d'imprimer sur le linge la trace de ses doigts malpropres. Il était réservé à l'Allemagne de nous révéler le douanier patriote. C'est à Herbesthal, sur la frontière de la Belgique, que nous avions eu l'occasion de mettre la main sur ce spécimen rare et précieux. Nous avions, avec une entière bonne foi, déployé jusque dans leurs derniers recoins, nos valises aux yeux de l'honnête Teuton préposé à ce service, et nous nous disposions à les reboucler, lorsque nos boîtes de plaques photographiques attirèrent son attention : au regard chargé de soupçons qu'il nous lança, nous vîmes tout de suite qu'il n'y flairait pas grand'chose de bon. Nous lui expliquâmes de notre mieux que nous n'étions pas des espions, mais de simples touristes désireux de fixer d'une manière un peu moins fugitive que la plupart de nos congénères nos impressions et nos souvenirs; notre homme n'était pas convaincu. Pénétré de l'importance des fonctions de sentinelle économique, dont il se croyait investi sur le seuil de l'Empire, il nous fit observer que les plus élémentaires convenances nous prescrivaient d'acheter les produits allemands au lieu d'y importer ceux du dehors, et qu'il ne saurait, quant à lui, tolérer cette invasion du sol germanique par des objets de fabrication française. Nous répliquâmes que, si son bon naturel lui dictait une telle réclame en faveur de ses concitoyens, nous avions exactement les mêmes motifs que lui de penser le contraire, que, du reste, nous ne faisions que traverser le pays, et que nous devions bénéficier par conséquent de la franchise du transit. Après de longs pourparlers, nous finîmes par l'emporter, et par pouvoir réintégrer le luxueux

compartiment de première classe, aux moelleux coussins de velours rouge, où nous devions continuer notre trajet.

A Korsor, les formalités sont heureusement moins rigoureuses que de l'autre côté de la Baltique; nos plaques photographiques passent sans difficulté, et, après une demi-heure d'attente dans une modeste gare en bois, nous montons en wagon.

Une petite manœuvre préliminaire nous rapproche du rivage, et nous ne sommes pas peu surpris de voir sortir d'un grand bac à vapeur, qui vient d'y atterrir, un train entier qu'une locomotive va chercher à



Embarcadère des bacs à vapeur destinés au transport des trains à travers les détroits.

bord et qu'elle attelle à notre convoi. Un voyageur, que nous questionnons pour avoir le mot de l'énigme, nous apprend alors qu'il existe entre les deux îles de Fyn et de Sjalland un service régulier de bateaux destinés à en relier les voies ferrées par dessus le détroit du Grand-Belt, et que celui dont la forme bizarre nous intrigue si fort arrive directement de Nyborg, où il a pris son chargement. Ce curieux procédé de navigation, que nous nous rappelons avoir remarqué déjà sur le lac de Constance, constamment sillonné, lui aussi, par de ces grands chalands chargés de wagons, n'est pas spécial du reste à cette


Un Train en pleine mer.

partie du Danemark ; on le retrouve sur tous les points où la nécessité en a imposé l'emploi : entre l'île de Falster et l'île de Själland, entre celle-ci et la Suède à travers le Sund, entre le Jylland et l'île de Fyn, à travers le Petit-Belt. Tandis que les Anglais, obstinément renfermés chez eux, défendent les approches de leur sol avec une jalousie de chiens hargneux, et écartent de parti pris toutes les tentatives faites pour le rattacher au continent, qu'il s'agisse d'un pont ou d'un tunnel, les Danois, plus intelligents et moins égoïstes, se sont efforcés de faciliter le plus possible aux étrangers l'accès de leur pays. Grâce au système aussi simple qu'ingénieux qu'ils ont adopté, le trafic des marchandises s'opère dans les meilleures conditions de commodité et d'économie, et on peut à la rigueur, en franchissant leur archipel dans sa plus grande largeur, se rendre, sans quitter son compartiment, de Paris à Stockholm.

Cette particularité intéressante méritait bien d'attirer notre attention ; nous eussions préféré pourtant, en posant le pied pour la première



fois sur cette terre nouvelle pour nous, y relever quelque trait de mœurs locales mieux caractérisé. Il faut y renoncer. Aussi bien, qu'attendre d'imprévu de la part d'un peuple qui a si parfaitement réussi à supprimer les barrières établies par la nature entre lui et ses voisins? Louis XIV disait déjà qu'il n'y avait plus de Pyrénées; aujourd'hui que la prophétie du Psalmiste s'est réalisée, que les montagnes se sont abaissées et que les vallées se sont comblées sous le niveau des chemins de fer, que l'homme, par une étrange contradiction, a pris soin de transformer partout les isthmes en canaux et les canaux en isthmes, on peut soutenir presque sans paradoxe que le Kamchatka n'est qu'un prolongement de la banlieue de Paris. En vain par conséquent, nous penchons-nous aux portières et scrutons-nous l'horizon; nos yeux avides de sensations inconnues ne rencontrent que des objets familiers. Les paysans et les paysannes qui travaillent aux champs ne se distinguent par aucun signe extérieur de ceux qui peuplent nos campagnes; les femmes qui circulent sur le trottoir des gares où stationne notre train express portent sans exception les corsages aux manches bouffantes, les robes aux formes étriquées de nos élégantes compatriotes. La nature seule tranche un peu sur l'uniformité générale et nous offre quelques compensations : encore sont-elles bien maigres, car si, comme nous l'avons observé déjà, elle ne diffère guère ici de ce qu'elle est dans le nord de l'Allemagne, elle présente une physionomie qui rappelle, par plus d'une analogie aussi, nos campagnes de Normandie. Peut-être ne se montre-t-elle sous un aspect vraiment original, que lorsque la brume de l'hiver étend son voile sombre au-dessus de ses plaines, lorsque la neige soulevée par la tourmente entasse ses couches épaisses le long des murailles en planches fortement arcboutées qu'on a élevées, pour la protéger, de chaque côté de la voie.

Telle qu'elle nous apparaît pourtant, elle ne manque, il faut le reconnaître, ni de grâce ni de charme. Une poésie empreinte de mélan-

colie se dégage des vastes prairies où le soleil fait miroiter la surface tranquille des étangs, et que bornent au loin les lignes faiblement estompées des collines. Les villages y sont rares; mais des groupes de chaumières basses, généralement construites en pisé ou en briques, parfois en pierres, et recouvertes de gazon, qui s'éparpillent çà et là, de longues processions d'oies qui promènent aux alentours leur niais désœuvrement, mêlées à quelques-uns de ces étalons robustes et nerveux, qui ont fait la réputation de la race chevaline danoise, un lièvre qui détale, au passage du train, d'un champ de luzerne ou d'orge, un moulin-à-vent qui étire ses bras sur le ciel dans un grand geste lourd, mettent de temps à autre un peu de mouvement et de vie dans leur solitude. C'est l'heure où, dans tous les pays, se fait la récolte quotidienne du produit des troupeaux. Des femmes circulent au milieu des vaches qui paissent dans les prairies, et qui, alignées maintenant et attachées à des piquets, attendent patiemment la main qui doit les traire. De toutes parts jaillissent les flots d'un lait crémeux et succulent, qu'on verse dans de grandes jattes amenées jusque-là, et qu'on emporte sur des chariots aux fermes prochaines. Ce spectacle alléchant semble plonger dans une mélancolique rêverie un voyageur assis en face de nous, dans l'angle de notre compartiment. Nous lui demandons le motif de son incompréhensible tristesse; il nous répond qu'il est originaire des Pays-Bas, et qu'il ne peut s'empêcher de frémir en songeant à la concurrence que les laiteries danoises préparent à celles de son pays. En vain lui représentons-nous qu'il s'alarme à tort, que le fromage de Hollande gardera, en dépit de tout, son prestige particulier aux yeux des gens désireux de se ménager une retraite confortable; nous ne parvenons pas à le dérider. Heureusement le paysage se modifie et la vue d'un décor nouveau amène une diversion favorable dans le cours de ses idées. Nous traversons de grands bois de hêtres et de sapins dont les masses sombres tachent le fond clair des prés environnants;

puis il nous semble que ces plaines vides s'animent davantage, que les maisons y deviennent plus nombreuses, plus pressées, et, après deux heures et demie de trajet, nous atteignons Roskilde, l'ancienne capitale du Danemark.

Cette ville, dont la population s'est réduite depuis quatre cents ans de cent mille à six mille habitants, est bien déchue de sa splendeur passée. La métropole qu'elle était encore au XV[e] siècle n'est plus aujourd'hui qu'un gros bourg. Elle n'a plus pour attraits que son agréable situation à l'extrémité d'un fjord, sur le penchant d'une colline boisée, et la cathédrale mi-partie romane, mi-partie gothique, dont la nef de briques, surmontée de deux flèches aigues, la designe de loin aux regards; non pas même que ce monument soit une merveille d'architecture : incendié au XIII[e] siècle, restauré à maintes reprises depuis lors, avec plus ou moins de succès, amalgamé par endroits de ce style composite du XVII[e] siècle, qui, dans les pays du Nord, se ressent encore de l'influence de la Renaissance, il passerait certainement inaperçu dans tout autre pays que celui-ci, qui est si pauvre en édifices anciens; mais ses voûtes abritent les tombeaux des rois de Danemark, et nous ne pouvons pas, sans nous y arrêter un instant, passer devant la porte de cet autre Saint-Denis.

Ils sont presque tous là en effet, ces princes aux noms d'épopées, depuis Harald I[er], mort en 985, jusqu'au duc de Glücksborg, l'oncle du souverain régnant, qui vient de s'éteindre cette année même, entouré de la foule innombrable de ses parents, dans le château familial de Fredensborg, et qui a eu l'honneur d'être accompagné à sa dernière demeure par le tsar de toutes les Russies. La grande Marguerite, la Sémiramis du Nord, qui créa en 1397 l'éphémère union de Kalmar, et soumit à son sceptre les trois royaumes scandinaves, y est aussi, couchée sur un sarcophage d'albâtre, et non loin d'elle, dans une chapelle décorée de fresques modernes, l'intelligent Christian IV, qui,

deux cents ans plus tard, dota son pays de collèges, d'universités, d'académies, et tenta sans succès de se substituer à Gustave-Adolphe dans la direction du parti protestant en Allemagne. Il ne manque qu'un nom, le plus illustre de tous, à ce long nécrologe de monarques; nous le demandons en vain à ses pierres tumulaires, à ses monuments de bronze et de marbre : Hamlet n'y figure pas. L'énigmatique personnage qui a incarné en lui le génie de ce pays brumeux a-t-il donc échappé aux atteintes de la mort? Ou bien, s'est-il endormi, comme Barberousse, au fond de quelque grotte mystérieuse, d'où il renaîtra un jour dans tout l'éclat de l'immortalité? Peut-être ne saurons-nous le secret de sa dramatique destinée que plus tard, lorsque nous interrogerons les murs du château d'Elseneur, où elle s'est accomplie. Rien en tout cas ici ne peut nous en instruire. Le gardien qui nous guide à travers les mausolées déroule imperturbablement à nos oreilles les fastes des dynasties dont il surveille le dernier sommeil, et nous reprenons, sans avoir obtenu de réponse à nos questions, le chemin de Copenhague.

Une heure plus tard, nous entrons dans la capitale, et nous cherchons du regard les omnibus d'hôtels que nous sommes habitués à trouver chez nous au seuil des gares les moins importantes; mais il paraît que ce genre de véhicules est ignoré en Danemark et que les voitures de place y règnent sans concurrence. Force nous est donc de recourir, pour le transport de nos personnes et de nos colis, à l'un des landaus presque somptueux, garnis de velours rouge capitonné, qui stationnent au-devant du débarcadère. Par malheur, notre hâte excessive attire l'attention d'un agent de police, qui se précipite sur nous, et nous signifie d'attendre qu'il lui plaise de nous indiquer lui-même où nous devons nous adresser. A Berlin, où les moindres actes de la vie sont militairement réglés par des ordonnances, chaque voyageur, au sortir de la gare, reçoit un ticket portant le numéro du fiacre qui lui est destiné, et qu'il doit chercher ensuite, au milieu de l'encombrement, dans la file

pressée des voitures. Un tel procédé ne laisse pas, on le comprend, que d'offrir un certain charme au malheureux étranger qui s'aventure pour la première fois dans la cité du grand Frédéric; mais nous n'eussions jamais supposé qu'on s'en montrât jaloux à Copenhague. Le Danemark aurait-il, à l'instar des autres États de l'Europe, cessé d'envier à la France cette administration, qui faisait leur désespoir et notre orgueil? Il nous semble bien, à en juger par ce petit détail, que les vestiges du passé n'ont pas dû y demeurer absolument intacts. Cinq minutes plus tard, du reste, cette opinion se confirme : notre équipage nous arrête à la porte de l'Hôtel Dagmar, à l'entrée des larges boulevards élevés sur l'emplacement des anciennes fortifications démantelées, et nous constatons que les chambres très confortables qui nous y ont été réservées sont exactement pareilles à celles qu'offrent d'ordinaire aux touristes les grands caravansérails de tous les pays.

CHAPITRE II

COPENHAGUE

Berlin et Copenhague. — Aspect général. — L'armée du Salut et l'armée danoise.
Les Musées. — Rosenborg, le Versailles danois. — Musée Thorvaldsen.
Les Antiquités du Nord.
Galeries de Charlottenborg et de la Glyptothèque de Ny-Carlsberg.
Le Jardin de Tivoli.

Un spirituel écrivain, que ses récents travaux et les récompenses de l'Académie française ont placé au premier rang de nos historiens, M. le comte Albert Vandal, a écrit quelque part que « les habitants de Copenhague étaient des Athéniens casemés dans une cité qui ressemble à Berlin ». Il serait, suivant nous, plus flatteur pour les Danois, et en même temps plus juste, d'aller chercher à Vienne des points de comparaison avec leur capitale. Les œuvres humaines se ressentent toujours, malgré le soin qu'on apporte à la dissimuler, de

la pensée qui les a inspirées. Comment se pourrait-il faire que deux villes fondées dans des conditions aussi différentes que Berlin et Copenhague, habitées par des peuples de races aussi dissemblables que les Allemands et les Scandinaves, n'eussent pourtant qu'une seule et même physionomie?

Pareils à ces parvenus qui cherchent, en se couvrant de riches habits, et en copiant les allures des grands seigneurs, à donner le change sur leur origine, grisés par l'insolente fortune qui a transformé si subitement en un des plus redoutables États de l'Europe le modeste héritage de leurs ancêtres, uniquement préoccupés de se hausser au niveau des puissants voisins au milieu desquels ils avaient réussi par la violence à se conquérir une place, les reîtres couronnés qui règnent sur les bords de la Sprée ont voulu improviser à leur tour, pour y fixer le siège de leur empire, une de ces cités superbes qui sont l'ornement et la gloire de leurs puissants rivaux. Ils ont oublié par malheur que la volonté de l'homme ne saurait suppléer seule à la lente action des siècles, et ils ont aussi piteusement échoué que les constructeurs de l'antique Babel. La merveille qu'ils avaient rêvé de faire jaillir, en le frappant du pied, du sol ingrat du Brandebourg, n'est qu'un assemblage informe de bâtisses lourdes et massives comme eux, dont le rigide alignement et la prétentieuse banalité trahissent à la fois leur inexpérience et leur vanité. Ils ont cru que la grandeur devait nécessairement paraître grandiose, et le développement hâtif, exagéré, qu'ils ont donné à leur œuvre, n'a abouti qu'à en mettre plus vivement en lumière le vide immense et l'irrémédiable tristesse.

On sent tout de suite, en pénétrant à Copenhague, qu'elle est issue d'une toute autre conception, qu'elle n'a pas été créée de toutes pièces par le caprice d'un despote jaloux de ses voisins, et que les années lui ont apporté au contraire le contingent de leurs alluvions successives : l'histoire nous apprend du reste qu'elle n'a pas conquis du premier coup

la situation prééminente qu'elle occupe aujourd'hui. Les pauvres pêcheurs qui avaient trouvé dans sa rade abritée un refuge contre les tempêtes du Cattégat, et qui, dès le IXe siècle, y avaient édifié leurs cabanes, ne soupçonnaient pas le sort brillant qui lui était réservé ; au milieu du siècle suivant, elle n'avait pas encore de nom. On l'appelait *Hafn*, le port, et ce terme générique qui, par une curieuse coïncidence, a servi à baptiser aussi chez nous la grande cité maritime du Havre, élevée à la pointe de la terre normande par les descendants de Rollon le Danois, la désigna seul pendant de longues périodes. Plus tard, le port des pêcheurs devint le port des marchands, Kopmannehafn ; l'archevêque Absalon fortifia l'humble bourgade, dont personne avant lui n'avait remarqué l'admirable position et deviné l'importance future ;



Les lacs de Copenhague et les nouveaux quartiers

enfin, en 1443, Christophe de Bavière y transféra le siège du royaume, jusqu'alors établi à Roskilde : Kjöbenhavn était fondée.

Les signes de cette antique origine n'apparaissent pas sans doute

au premier coup d'œil. Les incendies terribles qui, en 1728 et en 1795, en dévorèrent la plus grande partie, le bombardement que lui firent subir les Anglais en 1807, et qui y détruisit plus de trois cents maisons, en ont évidemment altéré la physionomie. En réparant ses ruines, elle s'est rajeunie : elle s'est agrandie aussi, à l'exemple de toutes les capitales de l'Europe. Comprimée dans l'étroit espace que ses fondateurs avaient mesuré à son enceinte, repliée sur elle-même dans une attitude humble, presque craintive, à l'ombre de la forteresse qui, pareille au sabre légendaire de Joseph Prudhomme, constituait pour elle une menace et une protection, une menace contre ses propres tentatives de rébellion, une protection contre les entreprises du dehors, elle eut longtemps pour limites extrêmes, au sud et à l'est la mer, au nord et à l'ouest les trois petits lacs de Sortedamsso, Peblingesó et Sankt-Jórgensso, qui s'étendaient au delà des remparts et en doublaient, pour ainsi dire, les fossés. Puis, tout à coup, le vent de liberté qui s'était élevé, il y a cent ans, de la terre de France, fit tressaillir en elle des ferments inconnus, et, par un phénomène bizarre qui s'est du reste reproduit dans tous les pays, ce souffle régénérateur emporta du même coup les entraves matérielles aussi bien que morales qui paralysaient son essor. Du jour où fut proclamée l'émancipation des Danois, l'étreinte de ses lisières lui parut plus douloureuse. A ce peuple qui devenait majeur, il fallait une parure digne de lui. Elle fit craquer le corset de pierre qui la gênait, et, semblable à la jeune fille que l'adolescence dépouille de la chrysalide de l'âge ingrat, elle put enfin s'épanouir et se développer à l'aise. Sur les lacs endigués, transformés en bassins magnifiques et bordés de quais somptueux, quatre ponts furent jetés, qui relièrent à la ville primitive les nouveaux quartiers surgis comme par enchantement de l'autre côté. La constitution géologique du sol ne permettait pas de remplacer par la pierre les briques et les matériaux légers jusqu'alors employés à la construction des maisons : on s'attacha tout au moins à en relever ou

à en dissimuler la pauvreté sous le revêtement d'une architecture monumentale. Au lieu des ruelles mal pavées, mal entretenues, presque aussi mal éclairées que celles de Paris au temps de Louis XIV, dont le silence n'était interrompu la nuit, il y a quarante ans à peine, que par



Château de Rosenborg.

le chant plaintif des veilleurs annonçant les heures, et dans lesquelles le passant attardé, surpris à chercher sa demeure au milieu de l'obscurité, risquait souvent d'être assommé par les lourdes masses hérissées de pointes de fer des agents du guet, on vit s'aligner des avenues splendides, plantées d'arbres, où le soleil put répandre largement sa clarté un peu pâle, et qu'inondèrent le soir des flots de lumière élec-

trique. Enfin, le chiffre de la population, qui ne comptait encore en 1850 que 130.000 habitants, s'éleva graduellement, pendant les années qui suivirent, jusqu'à celui de 375.000 qu'il a atteint en 1890; il a donc presque triplé en moins d'un demi-siècle. Mais, en dépit de ses transformations, Copenhague a conservé quelques-uns de ces vestiges des âges précédents, qu'on rencontre toujours avec plaisir dans la plupart des grandes villes historiques, qui, en attestant l'antiquité de leur origine, leur mettent au front un sceau de noblesse particulier, et c'est précisément ce mélange ou plutôt ce contraste du présent et du passé qui lui donne tant d'analogie avec la capitale des Habsbourgs.

Si elle a remplacé, comme Vienne, la cuirasse de murailles fortifiées où elle étouffait autrefois, par une ceinture de majestueux boulevards qui font songer au Ring grandiose dessiné par François-Joseph autour de son palais impérial, elle présente, comme elle aussi, dans la longue ligne de rues qui la coupe de l'ouest à l'est, sous les noms, de Frederiksgade, Amagertorv, Östergade, plus d'une de ces maisons aux formes démodées, aux pignons contournés, aux étages surplombants, qui caractérisent le Graben ou la Karthnerstrasse de la métropole autrichienne. Le château de Rosenborg, le palais de la Bourse, érigés tous deux par Christian IV dans ce style particulier du XVII[e] siècle danois, qui a si heureusement corrigé par les grâces de la Renaissance l'afféterie souvent outrée de cette époque, ne sont pas seulement des modèles d'élégance et de bon goût, dont se pareraient avec fierté les plus belles villes de l'Europe : ils constituent encore les spécimens d'un art original, dont on chercherait vainement ailleurs, sauf en Hollande peut-être, les équivalents. Les tourelles coiffées de clochetons effilés qui flanquent les murailles du premier de ces deux édifices, la flèche bizarre, formée de quatre serpents en plomb, dont les queues entrelacées surmontent le second, à plus de 50 mètres de hauteur, les façades de briques enguirlandées de corniches sculptées, les fenêtres décorées de meneaux



Le Palais de la Bourse.

délicats, les frontons chargés d'arabesques, les riches portails de l'un et de l'autre, sont des bijoux de fantaisie, auprès desquels, n'en déplaise à M. Vandal, pâlissent de singulière façon les pastiches néo-grecs des monuments berlinois, si raides, si lourds, si exactement pareils entre eux, qu'on les croirait conçus par quelque capitaine d'habillement, soucieux avant tout de les revêtir du même uniforme. Jamais la truelle prussienne n'eût réussi à façonner, dans une réduction aussi habile de



Le Theatre Royal.

l'Opéra de Paris, le joli théâtre qui orne depuis vingt ans la nouvelle place Royale. Il n'est pas jusqu'à la nature elle-même, qui n'accentue encore ces différences, et qui ne proteste contre l'injustice d'une comparaison si blessante pour l'amour-propre des Danois. Les plaines mélancoliques qui entourent Berlin n'ont pu donner pour miroir à sa face vulgaire et lugubre que les ondes appauvries de la Sprée; Copenhague, plus favorisée que Vienne même, qui ne voit le Danube que de loin, au travers des taillis mesquins du Prater, a, pour rehausser sa splendeur de reine, le cadre des plus beaux jardins du monde, qu'entr'ouvrent de leur sourire les rives enchanteresses du détroit du Sund. Là-bas, tout est gourmé; ici tout sourit. Le sabre qui, de l'autre côté de la Baltique, a égalisé sous son niveau de fer les hommes et les choses, n'a pas appesanti, de celui-ci, son joug implacable, et, dans l'air plus libre qu'on y respire, il semble que le ciel ait des teintes plus douces, le soleil un rayonnement plus vif.

N'était la crainte de médire de ce charmant séjour, nous serions même tentés de trouver que cet astre abuse parfois un peu de son pouvoir éclairant, et au rebours de Gœthe mourant, qui réclamait de la lumière, ou de l'homme d'État italien moins exigeant, qui s'est rendu célèbre pour avoir simplement demandé *un pocco più di luce*, nous ferions plutôt des vœux pour obtenir, pendant la nuit au moins, quelques instants de complète obscurité. Chez nous, le crépuscule du soir est encore, dans les plus longs jours de l'année, séparé par cinq ou six heures de celui du lendemain, et si ce laps de temps ne suffit pas à assurer notre sommeil, nous avons toujours la ressource de prolonger les ténèbres en fermant nos volets et nos rideaux. A Copenhague, au contraire, il n'y a, au moment du solstice d'été, aucun intervalle appréciable entre le coucher du soleil et l'aurore; et non seulement en pleine rue, mais dans l'intérieur même des appartements, on peut, sans le secours d'un flambeau, lire presque aussi facilement à minuit qu'à midi.

Il nous eût été doux, par exemple, de nous endormir aux accents de la *Marseillaise*, qu'un gamin danois, fredonnait, certain jour, en passant devant notre hôtel, au moment où nous nous mettions au lit, sans se douter que des oreilles amies recueillaient avec plaisir ses manifestations non équivoques de sympathie.

A une heure du matin, les carreaux de vitres s'éclaboussent soudain des jets d'une clarté éblouissante qui, conformément aux principes de la physique, apporte du reste la chaleur avec elle, de sorte que, à moins d'être aveugle ou de se poser un bandeau sur les yeux, il faut renoncer à dormir. On s'irrite naturellement de cette illumination intempestive, mais comme il n'est au pouvoir de personne de rééditer le miracle de Josué, le soleil ne s'arrête pas à cet accès de puérile colère, et, comme l'a dit le poète :

L'astre, poursuivant sa carrière,
Verse des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Des gens pratiques auraient songé à se garantir contre ses indiscrétions et à garnir les fenêtres de persiennes qui les protégeraient contre les ardeurs de l'été, en même temps que contre les rigueurs de l'hiver. L'idée de cette précaution aussi simple qu'efficace ne s'est pas présentée à l'esprit des Danois. Désireux sans doute d'expier dans la belle saison les grasses matinées auxquelles les condamne la saison froide, ils laissent pénétrer à flots dans leurs maisons les rayons joyeux qui réchauffent le sang de leurs veines et font éclore les moissons de leurs champs.

Aussi bien, comment traiteraient-ils en ennemi l'hôte bienfaisant dont la disparition au déclin de l'année répand un voile de deuil sur la nature entière, et dont le retour est salué par toutes les fanfares du printemps? N'est-ce pas lui qui, sous des noms divers, à travers des mythes plus ou moins transparents, est l'éternel héros des vieilles sagas

scandinaves? N'est-ce pas lui qu'elles ont personnifié, par exemple, dans le Siegfried au casque étincelant, devenu plus tard chez les peuples du Midi le prince légendaire de la Belle au Bois dormant, qui délivre de sa léthargie la Walkyrie frappée par le courroux d'Odin? N'est-ce pas lui que, par un reste de mœurs païennes, le Danemark célèbre aujourd'hui encore dans cette féte symbolique du mois de mai, où se traduit si poétiquement l'allégresse de tout un peuple, impatient de participer au rajeunissement universel? Les grands murs épais, percés de portes invisibles, qui projettent leur ombre rafraîchissante sur les cours intérieures des demeures orientales, auraient joué le rôle d'inutiles écrans dans ce pays, dont les brumes, pendant d'interminables semaines, assombrissent l'atmosphère. Les architectes danois se sont appliqués au contraire à cribler les maisons d'ouvertures aussi nombreuses que les trous d'une écumoire, pour les éclairer le plus largement possible. On est surpris, au premier abord, de n'y rencontrer ni les doubles fenêtres, ni les moelleuses tentures, ni aucun des préservatifs qui, sous des latitudes même plus tempérées, sont mis en œuvre pour lutter contre le froid : un peu de réflexion explique sans peine toutes ces anomalies.

Ces croisées aux minces châssis, qu'on a fixées au ras des façades, pour qu'elles absorbent plus vite et plus facilement la lumière extérieure, et qui s'ouvrent de dedans en dehors, comme si le mouvement instinctif de ceux qu'elles abritent devait les pousser à écarter violemment l'obstacle qu'elles opposent au libre accès de la clarté, ces rideaux blancs, ces stores transparents, qui tamisent à peine l'éclat du jour, ces jeux de glaces disposés en équerre au-devant des fenêtres, qui reflètent dans un kaléidoscope perpétuellement renouvelé l'agitation de la rue, ces rangées de plantes diverses, fuchsias ou géraniums, qui montrent au travers des vitres leurs tiges avides de chaleur et d'air pur, tous ces détails en apparence futiles, dont la singularité paraît être le

seul intérêt, ont pourtant leur raison d'être et leur signification. Ils attestent et expriment la souffrance de ces peuples du Nord, que la rudesse du climat mure, pour ainsi dire, vivants pendant les deux tiers de l'année, en même temps que leur impérieux désir de s'y soustraire. Les miroirs qui transportent au sein de leurs habitations la gaîté de cette vie extérieure dont ils sont sevrés, les fleurs qui prolongent pour eux le sourire éphémère de l'été, sont autant d'ingénieux artifices, par lesquels, en trompant leur ennui, ils arrivent à se créer des illusions à eux-mêmes, et ils se consolent de ce qui n'est plus, au spectacle de la vacillante image qu'ils réussissent à en fixer au passage. Peu leur importe que la recherche de ces jouissances délicates leur impose le sacrifice d'un certain bien-être matériel : ils suivent, sans trop se soucier des satisfactions vulgaires, le penchant de leur âme rêveuse. Plus affinée et pourtant moins pénétrable chez eux que chez leurs voisins d'Allemagne, l'argile dont ils sont pétris les a mieux préservés des influences physiques, et le cœur qui bat sous leur enveloppe un peu froide a conservé toute sa flamme. Ces Athéniens du Nord comme on les a appelés, s'ils justifient par leur goût éclairé pour les arts, par le charme de leur esprit à la fois sérieux et frivole, ce titre dont ils se montrent justement fiers, ont aussi la physionomie souriante et douce, les allures dégagées et gracieuses des Slaves, vers lesquels les attirent du reste de secrètes sympathies. Il n'est pas besoin d'une minutieuse observation, pour saisir ces traits distinctifs de leur caractère : le premier coup d'œil suffit à les révéler.

Le Français qui a quitté la veille le territoire germanique, tout imprégné des fumées de la bière et des pipes, qui entend bourdonner encore dans ses oreilles la cacophonie des conversations et le fracas des rires, éprouve, au milieu d'eux, l'impression de soulagement de l'homme qui retrouve, au sortir du brouillard, une atmosphère sereine. La langue plus harmonieuse qu'on parle autour de lui, les visages plus

affables et plus ouverts qu'il rencontre lui semblent presque familiers, l'oppression qui l'étreignait au souvenir du sol natal se dissipe et se fond dans un sentiment de placide confiance, qui le prédispose à la sympathie; en un mot, il se sent moins loin de chez lui. Ce singulier attrait d'une ville qui de prime abord n'offre pourtant rien d'extraordinaire s'est exercé sur tous ceux de nos compatriotes qui ont visité Copenhague; comme eux, nous avons dû en subir l'influence.

Notre première nuit, si tant est qu'on puisse donner ce nom au lumineux crépuscule qui avait succédé au jour, n'avait pas été très satisfaisante; notre tempérament d'Occidentaux s'accommode mal, nous l'avons dit, aux fantaisies météorologiques des contrées du Nord, et accoutumés à ne goûter que dans l'obscurité les douceurs du repos, nous n'avions pas réussi à nous endormir. Aussi quittons-nous de bonne heure nos chambres surchauffées. Le soleil, déjà très haut sur l'horizon, brille de tout son éclat dans l'azur tendre du ciel, d'où s'enfuient les nuages, chassés par un de ces vents violents qui entretiennent, à travers l'étroit couloir du Sund, un perpétuel courant d'air entre la Baltique et le Cattégat. Nous nous engageons dans la grande voie centrale qui sépare la ville, dans le sens de la longueur, en deux parties inégales, et qui en constitue l'artère la plus importante. Quoique ce soit aujourd'hui dimanche, nous ne surprenons nulle part les indices de cette morne tristesse, par laquelle les peuples protestants en général, et les Anglais en particulier, affectent de traduire leur ferveur hypocrite. Il semble au contraire que tout participe de la gaieté épandue dans l'air par l'astre radieux qui rit au-dessus de nos têtes. Les magasins sont fermés; mais les glaces dépourvues de volets qui, dans ce pays de l'honnêteté par excellence, en revêtent seules les devantures, exposent librement à la vue des passants les trésors arrangés avec goût de leurs étalages. Mêlés à la foule des promeneurs, qui flânent comme nous, en attendant l'heure de l'office, nous nous arrêtons au-devant des boutiques, qu'une

disposition assez fâcheuse, mais probablement très pratique au point de vue des propriétaires d'immeubles, divise à mi-hauteur en deux étages superposés, l'un en contre-bas, l'autre au-dessus de la chaussée. Tandis que nous nous haussons pour atteindre du regard le niveau des compartiments supérieurs, accaparés en général par le commerce de luxe, nous manquons plus d'une fois, pareils à l'astrologue de la fable, de nous jeter dans les ouvertures béantes des petits escaliers très raides qui conduisent aux sous-sols, occupés par des négociants plus modestes, par les marchands de tabacs, presque aussi nombreux ici qu'en Allemagne, par les débitants de comestibles, chez lesquels on déjeune volontiers, pour un prix insignifiant, d'une assiette de délicieuses fraises des bois arrosées de crème parfumée, par les boulangers, que désigne de loin leur enseigne en zinc doré figurant une couronne de pain.

Tout en foulant les dalles de granit séparées par des bandes de pavés plats, qui remplacent sur les trottoirs réservés aux piétons l'asphalte chéri des Parisiens, nous atteignons pourtant sans encombre le Kongens Nytorv, ou, pour parler un langage plus intelligible, le Nouveau Marché du Roi : nous sommes parvenus au cœur de la cité, au centre de ces vieux quartiers dont nous parlions tout à l'heure et qui ont été le berceau de la ville primitive.

C'est dans le périmètre qu'il borne du côté du nord-est, que la mer et les grands boulevards limitent à l'ouest et au sud, que se trouvent compris la plupart des monuments du reste insignifiants de Copenhague : l'église de la Trinité, dont la Tour Ronde, à l'instar de celles de Notre-Dame de Paris, remplit pour les étrangers les fonctions d'observatoire, et dont Pierre le Grand escalada un jour, au galop de son cheval, la rampe intérieure pavée en briques, comme Napoléon gravit plus tard celle du campanile de Saint-Marc, à Venise, le joli palais de



Paveurs danois.

la Bourse dont nous avons déjà parlé, l'Hôtel de Ville, l'Université, la Bibliothèque, la cathédrale de Notre-Dame, *Frue Kirke*, ornée de magnifiques statues sculptées par Thorvaldsen, représentant le Christ et les douze Apôtres, le château royal de Christiansborg, qui dresse, sur un terre-plein entouré d'étroits canaux, les pans noircis de ses murailles deux fois incendiées, en 1794 et en 1884, et dont la masse gigantesque, mais banale, fait songer aux ruines de notre Cour des Comptes. Toute la vie de la capitale afflue, par les treize rues qui y convergent, à ce rond-point important qu'un petit bras de mer relie au port lui-même. Les rues les plus animées, l'Oestergade, que nous venons de quitter, la Gothersgade, qui prolonge de l'est à l'ouest le réseau de circonvallations formé par les nouveaux boulevards, la plupart des nombreuses lignes d'omnibus et de tramways qui rayonnent dans les différentes directions, viennent aboutir à cet immense carrefour, au pied de la statue en plomb de Christian V, ou plus simplement au pied du *Cheval (Hesten)*, pour employer le langage bref et familier que le peuple affectionne partout, et qu'on retrouve presque littéralement dans l'appellation de *Cheval de Bronze* appliquée par les Lyonnais au Louis XIV équestre de leur place Bellecour. Il serait téméraire sans doute d'en comparer les proportions à celles de nos superbes esplanades des Invalides et de la Concorde ; mais le décor des constructions grandioses qui l'entourent, et au milieu desquelles se détache la façade gracieuse du Théâtre National, la perspective des navires qui montrent dans l'entre-bâillement des maisons la rangée de leurs mâts semblables aux baïonnettes d'une garde d'honneur, lui donnent un certain air de majesté, qui fait paraître singulièrement mesquins le *Stephanplatz* et le *Graben* trop vantés de Vienne.

Au delà du Kongens Nytorv, un brusque changement se produit. A l'agitation bruyante de la foule qui nous escortait succèdent tout à coup le calme et le silence. Les portes d'allées soigneusement closes

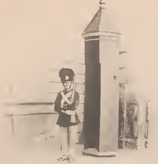
des maisons, leurs façades mornes où s'ouvre avec timidité, de loin en loin seulement, la devanture de quelque magasin, nous indiquent tout de suite que nous sommes loin du mouvement des affaires : nous venons de pénétrer, en effet, dans le faubourg Saint-Germain de Copenhague. Une rue qui ressemble vaguement à la rue de Grenelle de Paris, l'Amaliegade, nous conduit à une sorte de grande cour d'honneur, qu'on pourrait comparer à notre place Vendôme, et qu'encadrent quatre bâtiments symétriques. La réunion de ces palais, qui ont été élevés dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, mais que nous aurions été tentés d'attribuer plutôt au XVIIe, si notre courte expérience ne nous avait appris déjà que l'architecture danoise était demeurée longtemps en retard de cent ans sur celle des autres pays, forme le château d'Amalieborg, et sert de résidence au roi Christian IX, au prince royal et au ministre des affaires étrangères. Au moment où nous débouchons dans l'enceinte octogonale sur laquelle s'ouvrent leurs façades, et que commande, avec un geste digne du grand roi, la statue équestre de Frédéric V, la musique d'un régiment... de l'armée du Salut, qui se rend à quelque office, s'y engage précisément aussi en sens inverse. Nous avions déjà croisé, au cours de notre promenade matinale, bon nombre de soldats des deux sexes appartenant à ces bataillons sacrés, dont les débris, dispersés sous les quolibets des Français nés malins, sont venus sans doute demander un refuge au sol plus hospitalier des pays scandinaves; mais ce défilé de musiciens, où domine l'élément féminin nous semble pittoresque, et nous serions fort curieux de le saisir au vol dans une photographie instantanée. Nous avons, hélas!



Château et place d'Amalieborg.

trop présumé des attraits que notre réclame gratuite pourrait offrir à ces virtuoses de l'apostolat. Sourdes à nos instances et à nos gestes suppliants, les farouches amazones de la maréchale Booth ne daignent même pas nous honorer d'un sourire, et rabattant sur leurs yeux le chapeau à large visière popularisé par Miss Helyett, elles s'en vont de leur pas cadencé, sans détourner la tête, tandis que nous restons seuls et décontenancés devant notre appareil vainement déployé. Un brave grenadier de la garde, qui veille aux barrières d'Amalieborg, et qui ne se défend pas d'une certaine pitié sympathique pour notre déconvenue, se montre heureusement moins rebelle : avec une bonne grâce charmante, il consent, sous les regards bienveillants d'un de ses officiers, à rectifier la position, et à nous laisser reproduire les traits de sa physionomie débonnaire : la discipline est, paraît-il, plus accommodante dans l'armée danoise que dans l'armée du Salut.

Au bout de l'Amaliegade, que nous continuons à suivre, nous atteignons la citadelle de Frederikshavn, qui constituait autrefois pour la ville une défense redoutable, mais qui, transformée aujourd'hui en une simple caserne, n'a plus que l'intérêt rétrospectif d'une inutile relique du passé. Peu nous importe du reste que cet ouvrage ait cessé de rendre des services effectifs : il nous suffit que la situation en demeure admirable, et que la promenade publique qui en longe les fossés soit sans contredit la plus belle de Copenhague. Ce jardin qui, comme l'indique son nom de *Langelinie*, n'est guère à proprement parler qu'un quai, une étroite bande de terre baignée par la mer, devient chaque dimanche le rendez-vous des promeneurs. A l'heure où nous arrivons, des bandes d'enfants s'y ébattent déjà joyeusement, et les terrasses du café qui occupe le pavillon élevé dans ses massifs de verdure commencent à se peupler de consommateurs. Assis au pied de la colonne commémorative qui dresse du milieu des fleurs, pareille à une tige colossale, son fût élégant surmonté par une Victoire ailée, nous contemplons le superbe



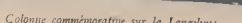
Sentinelle du Château royal (Copenhague).

panorama qui s'étend à nos regards. Le Sund, resserré devant nous dans le goulet du port, déploie au loin la nappe tranquille de ses eaux, où le soleil fait étinceler des paillettes d'or, et que les côtes de Suède, noyées dans une brume vague, à peine distincte de l'azur du ciel, bordent d'un léger feston bleu. Des bateaux à vapeur, chargés à couler bas, défilent sans interruption sous nos yeux, emportant aux différentes stations de plaisance échelonnées entre Copenhague et Helsingor, à Charlottenlund, à Klampenborg, les amateurs d'air pur et de distractions champêtres. Des vaisseaux de toutes sortes et de toutes dimen-

Entrée du port et Promenade de la Langelinie.

sions accourent du fond de l'horizon, pour venir s'engouffrer les uns après les autres dans l'étroit canal dont nous surveillons l'entrée, semblables à des abeilles qui regagnent leur ruche.

Entrevue sous cet aspect, la capitale du Danemark cesse d'être la ville insignifiante, à demi-engourdie sous son climat frileux, que nous nous étions naguère représentée, pour nous apparaître avec la physionomie transfigurée d'une souveraine altière et magnifique, à laquelle le monde entier rend hommage et devant laquelle nul ne peut refuser de s'incliner. Quelle que soit leur provenance ou leur nationalité, qu'ils amènent des régions du Nord les cargaisons de bois et de poissons destinées au midi de l'Europe, ou qu'ils aillent au contraire offrir aux peuples déshérités qui vivent au delà du Skaggerrack les produits des nations civilisées, tous les bâtiments qui naviguent entre la Norvège d'un côté, la Russie et l'Allemagne de l'autre, sont obligés de franchir ses jetées et d'emprunter la voie du Sund. Cette situation privilégiée, qu'elle partage avec Constantinople, avec Port-Saïd, avec les quatre ou cinq villes placées comme elle au seuil des détroits réservés au grand trafic international, a longtemps été pour elle la source de très productifs revenus. A l'exemple des seigneurs féodaux du moyen âge, qui rançonnaient, du haut de leurs donjons, les infortunés voyageurs



Colonne commémorative sur la Langelinie

contraints de traverser leurs terres, elle exigeait jadis un droit de péage des quinze ou vingt mille navires que la nécessité obligeait à pénétrer dans ses eaux. Si elle a renoncé, depuis 1857, au paiement de ce tribut que les puissances intéressées lui ont racheté au prix de 86 millions de francs, il semble qu'elle ne soit pas exempte néanmoins de toute arrière-pensée, et qu'en s'ingéniant même à accuser davantage le caractère généreux de son sacrifice, elle n'ait pas perdu l'espoir d'en tirer profit. En se proposant d'ouvrir aux flottes marchandes de l'univers, sous l'étiquette allechante de port franc, le vaste bassin qu'elle creuse en ce moment à l'extrémité de la Langelinie, elle s'érige dès à présent en rivale de Hambourg et de Lübeck; peut-être se flatte-t-elle de les supplanter l'une et l'autre et de retenir ainsi, en le confisquant à son profit, le transit qui lui échappait.

Tel est du moins le projet que nous expose avec complaisance un aimable Danois, qui a bien voulu nous servir de cicerone. Notre incompétence nous empêche d'en préjuger le résultat; mais nous faisons des vœux ardents pour que le succès le couronne, et nous examinons minutieusement le chantier où se poursuivent ces intéressants travaux. L'attention que nous prêtons aux explications de notre interlocuteur nous absorbe même, paraît-il, au point de nous signaler à la curiosité des oisifs qui circulent aux alentours. Notre attirail photographique achève d'affermir le prestige que la révélation de notre qualité de Français nous a valu : il est clair qu'on nous prend pour des ingénieurs chargés de quelque grave mission, et qu'on se prépare à nous faire un petit succès. En vain, pour dépister notre suite, nous jetons-nous dans le bois épais qui entoure la citadelle; une troupe d'enfants et de jeunes filles nous barre le chemin au détour d'une allée; ces dernières surtout manifestent leur joie en apprenant que nous sommes Français, et nous nous voyons contraints, pour nous frayer un passage, de recourir aux moyens extrêmes. Notre *ultima ratio*, c'est notre objectif : nous le

braquons sur le groupe qui s'est formé spontanément à l'ombre d'un taillis. Ces braves gens sont tellement ravis de cette bonne aubaine, qu'ils se pressent de façon à en profiter le plus nombreux possible. Il n'est pas jusqu'au petit fantassin posté en faction à la porte du fort, qui ne se départisse de son impassibilité, pour aller se ranger à leurs côtés : les séductions de l'art photographique ont décidément, sous toutes les latitudes, la même prise sur la vanité de Dumanet.

Nous rentrons en ville par la Bredgade, la rue aristocratique par excellence, où se trouvent l'une à côté de l'autre l'ambassade de France et l'église catholique métropolitaine. A l'issue de la grand'messe que célèbre, devant une assistance assez nombreuse, l'évêque en personne, Mgr von Euch, nous nous disposons à visiter les musées. Le plus célèbre et le plus remarquable de tous est celui qui est consacré à Thorvaldsen : c'est par lui que nous débuterons.

L'illustre sculpteur auquel Copenhague s'enorgueillit d'avoir donné le jour est trop connu, pour que nous tentions de retracer sa biographie. Les Danois le révèrent comme un Dieu, et le monument qu'ils lui ont érigé rappelle, par sa conception un peu païenne, aussi bien que par son aménagement, les cénotaphes des Pharaons d'Égypte. Sur l'étroit îlot que recouvrent presque entièrement les ruines du palais de Christiansborg, s'élève un édifice, en forme de mausolée, que surmonte une coupole de bronze, et dont le fronton supporte un quadrige conduit par la Victoire. L'architecture n'en



Groupe de promeneurs sur la Langelinie.

est peut-être pas irréprochable; les fresques vaguement pompéiennes qui en décorent les murs extérieurs, et que les pluies ont heureusement en partie effacées, ne sont point évidemment sorties du pinceau d'un maître; mais l'intention pieuse qui en a inspiré la construction doit suffire à en excuser les défauts. Aussi bien, le grand artiste qui y repose, couché sous une humble touffe de gazon, environné de tous les souvenirs de sa vie, le remplit tellement de lui-même, que ces détails d'importance secondaire deviennent indifférents. La plupart des œuvres innombrables qu'il a animées de son génie si souple et si varié y sont représentées, soit par les maquettes en plâtre où il en avait esquissé le modèle, soit par les figures en marbre qui en ont été l'expression définitive; les bas-reliefs, les bustes, les statues de dieux, de héros, d'hommes célèbres, façonnés par son ciseau fécond, y occupent plus de quarante salles, et l'œil ne se lasse pas d'en parcourir les galeries. Il y a tant de grâce, tant de fraîcheur dans ces compositions exquises, dont l'éternelle jeunesse défie les atteintes du temps! Thorvaldsen avait dû, comme ses contemporains, céder au courant magnétique qui, dans



Musée de Thorvaldsen

les dernières années du XVIIIe siècle et dans les premières années de celui-ci, avait brusquement retourné les esprits du côté de l'antiquité.

La Révolution n'avait rien trouvé de mieux, pour rajeunir le vieux monde, que de le ramener à quelques siècles en arrière, et, sous prétexte de rénovation, que de ressusciter le passé. Elle avait remis à la mode les costumes, le langage et les mœurs du paganisme, remplacé pour le baptême des enfants les vocables surannés des saints du calendrier par des noms plus sonores empruntés à Plutarque, et Napoléon, le nouveau César, en considérant les générations de Brutus, de Scipion,



Statue de Thorvaldsen exécutée par lui-même.

de Manlius qui venaient de naître à la lumière, pouvait s'approprier le mot du Sertorius de Corneille :

Rome n'est plus dans Rome; elle est toute où je suis.


Christ de Thorvaldsen à la cathédrale de Copenhague.

Il était naturel que de telles idées, promenées à travers l'Europe par nos armées victorieuses, finissent par imprégner les cerveaux. S'il les avait, pour ainsi dire, recueillies malgré lui dans l'air ambiant, si son long séjour en Italie, en le familiarisant avec les chefs-d'œuvre de la statuaire, avait contribué sans doute à les développer davantage en lui, Thorvaldsen avait trouvé néanmoins dans son organisation exceptionnelle le moyen de rester lui-même. Il avait bien compris que la sculpture, avilie par le mauvais goût des âges précédents, défigurée par la mièvrerie et la mignardise, avait besoin, plus que les autres arts encore, de se retremper aux sources de l'idéal pur. Il employa, pour la revivifier, le même traitement que David avait appliqué à la peinture, lorsqu'il avait entrepris de lui restituer le type de mâle beauté qu'avaient voilé en elle les fades élégances de Watteau et de Boucher; mais il sut peut-être mieux que notre éminent compatriote se pénétrer et se dégager à la fois des exemples des anciens, et l'inspiration qu'il y puissa, loin de le réduire au rôle d'imitateur servile, fit de lui un créateur.

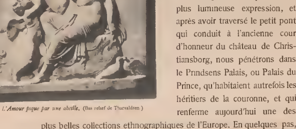
On lui a reproché parfois un peu de froideur : ceux-là seuls qui se sont mépris sur son admirable simplicité ont pu porter sur lui un pareil jugement, qui n'est même pas une critique. Rien n'est plus rebelle en effet à des règles précises que les manifestations esthétiques,

rien n'est plus variable et plus contingent que les appréciations dont elles sont l'objet. Nous voyons couvrir d'or aujourd'hui des toiles que Millet, de son vivant, ne réussissait pas à vendre, et nous prônons Courbet avec autant d'exagération qu'on en mettait à le dénigrer, il y a vingt ans. Que nos nerfs émoussés par l'agitation fiévreuse de cette fin de siècle exigent, pour s'éveiller, des impressions plus violentes, que nous recherchions, par conséquent, dans les productions de l'art, les palpitations, les tressaillements de notre propre organisme, que les masques des statues, pour prendre un exemple, doivent porter le reflet de nos traits convulsés, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Boileau a proclamé depuis longtemps que le vrai seul était beau, et nous sommes tentés en effet d'attribuer le caractère de beauté à tout ce qui nous paraît être l'expression de la vérité. Mais l'influence qu'exerce sur nos opinions telle ou telle circonstance passagère, telle ou telle disposition spéciale de notre part, ne va pas jusqu'à modifier la valeur intrinsèque des chefs-d'œuvre auxquels elles s'appliquent. De ce que nous préférons l'attitude crispée du Laocoon à l'impassibilité olympienne de l'Apollon du Belvédère, il ne résulte pas que l'un soit supérieur à l'autre. L'amour-propre national des Suédois peut se glorifier du talent fougueux de Pierre Molin, citer avec ostentation son groupe fameux des *Duellistes* qui orne une des promenades de Stockholm : le style distingué de Thorvaldsen n'a rien à redouter de la comparaison, et le Christ ressuscité qu'il a exécuté pour la cathédrale de Copenhague est digne de figurer parmi les plus beaux modèles de la statuaire. La Grèce, aux plus beaux jours de la période classique, se serait



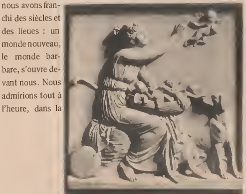
Groupe des Duellistes, de Pierre Molin, à Stockholm.

extasiée devant la plastique irréprochable de son Jason, devant les poses pleines d'un pudique abandon de sa Psyché; aucune des figures qu'elle nous a laissées ne dépasse en tout cas, pour la perfection de la forme, pour la délicatesse de la touche, la série des délicieux tableaux qu'il a consacrés à l'Amour, et il est telle de ses frises, tel de ses bas-reliefs, que n'aurait pas désavoués Phidias ou Praxitèle.



L'Amour piqué par une abeille. (Bas relief de Thorvaldsen.)

Quant à nous, nous sortons émerveillés de ce temple de l'art, où le génie moderne a su faire revivre la pensée antique dans sa plus lumineuse expression, et après avoir traversé le petit pont qui conduit à l'ancienne cour d'honneur du château de Christiansborg, nous pénétrons dans le Prindsens Palais, ou Palais du Prince, qu'habitaient autrefois les héritiers de la couronne, et qui renferme aujourd'hui une des plus belles collections ethnographiques de l'Europe. En quelques pas, nous avons franchi des siècles et des lieues : un monde nouveau, le monde barbare, s'ouvre devant nous. Nous admirions tout à l'heure, dans la



Bergère donnant l'essor à une nichée d'Amours. (Bas-relief de Thorvaldsen.)

splendeur d'œuvres presque parfaites, l'intelligence humaine parvenue, par de persévérants efforts et de lentes conquêtes, à l'apogée de sa puissance créatrice, nous allons maintenant, mesurant d'un coup d'œil en arrière le chemin parcouru, la surprendre à ses premiers pas, à ses premiers bégaiements. Ce ne sont pas seulement en effet les fastes des anciens habitants des pays scandinaves, ce sont les annales mêmes de la civilisation en général, que vont dérouler à nos yeux les vitrines de ce *Musée des Antiquités du Nord*, qui n'a d'égal au monde que celui de Stockholm. Sur tous les points du globe occupés aujourd'hui par des peuples policés, on a retrouvé des traces identiques de la vie rudimentaire que menaient nos ancêtres aux temps préhistoriques. Les fouilles pratiquées dans les grottes de certaines contrées de la France ont ramené au jour bien des reliques de ces époques à jamais disparues, et les journaux nous entretenaient encore, il n'y a pas six mois, de la découverte à la Motte-Saint-Jean, dans le département de Saône-et-Loire, de documents archéologiques de la plus haute importance; mais aucun pays n'a fourni, sous ce rapport, de plus amples moissons que la Suède et le Danemark. Le torrent des invasions descendues des hauts plateaux de l'Asie centrale a déversé sa furie sur ces territoires, sans y détruire les vestiges des races autochtones; il a suffi de quelques coups de pioche, pour faire surgir de ce sol friable les trésors qui s'étaient accumulés et conservés dans ses replis mouvants.

C'est en 1807, que le savant Rasmus Nyerup, professeur à l'Université de Copenhague, a eu l'idée de rassembler et de classer ces débris précieux, jusqu'alors délaissés ou demeurés épars : aujourd'hui, le catalogue des galeries du Prindsens Palais comprend quarante mille numéros répartis en cinq catégories distinctes. Voici d'abord les produits de l'âge de pierre, de l'époque lointaine et nébuleuse, où l'homme, inhabile à extraire les métaux de leur cangue, se bornait à fourbir dans les matières brutes, dans le bois, dans le granit, ou dans les ossements

des animaux, ses moyens de défense et ses instruments de chasse. Les pointes de lances, les couteaux, les haches, les scies, les flèches, les ustensiles grossiers, taillés dans le silex, les armes confectionnées avec des arêtes de poissons, que renferment, en quantités innombrables, les vitrines du musée, témoignent sans doute d'un état social peu développé, et pourtant il semble qu'on voie luire déjà, au travers des ténèbres, les indices précurseurs d'une civilisation naissante.

Tout informes qu'en soient les manifestations, il y a, dans les efforts de cette industrie, plus que le souci d'assurer les conditions matérielles de l'existence : il y a la préoccupation et la recherche d'un certain idéal. Ces êtres infortunés, qui vivaient dans des tanières, qui n'avaient pour vêtement que la toison arrachée aux bêtes fauves, pour pâture, ainsi que l'ont prouvé les reliefs d'aliments retrouvés au milieu des cendres, dans les décombres des *Kjökkenmöddings*, que la chair des poissons ou des mollusques, se piquaient déjà d'une élégance relative dans leur parure.

Qui étaient-ils ? D'où venaient-ils? Étaient-ce des Lapons, comme on l'a cru d'après la faible capacité cranienne de leurs squelettes, et comme tendrait à le démontrer la survivance chez les tribus nomades, aujourd'hui reléguées sur les confins de la Russie et de la Norvège, des coutumes que devaient observer les premiers humains? Insondable mystère, que la science n'est pas parvenue à éclaircir encore.

Toujours est-il qu'ils disparurent dans les bouleversements qui accompagnèrent les immigrations aryennes, et qu'une race toute différente se substitua à eux ; non pas que les Barbares se soient jetés de préférence sur ces froides contrées : leurs convoitises les attiraient plutôt du côté des riches provinces de l'Europe méridionale; mais ils avaient trouvé devant eux la digue de la puissance romaine, et, refoulés par cet obstacle inattendu, ils avaient reflué comme une vague immense jusque vers le Nord. Les Goths, les Angles, les Hérules, les Saxons

traversèrent tour à tour les forêts qui couvraient la surface du pays; les Cimbres allèrent s'installer dans le Jylland, qui garda, en souvenir de leur passage, le nom de Chersonèse Cimbrique; les Slaves se répandirent dans les îles de l'archipel; puis l'inondation, épuisée par sa propre marche, s'arrêta dans un dernier remous.

Les Danois, qui n'étaient peut-être qu'une tribu détachée de la famille des Daces, absorbèrent ces éléments divers, leur donnèrent une sorte de cohésion, et de ces multitudes errantes tâchèrent de former un peuple. Vigoureux et actifs, doués d'une haute stature, les nouveaux arrivants n'avaient pas les instincts bornés de leurs prédécesseurs : ils entreprirent de défricher le terrain dont ils avaient pris possession, et de le mettre en culture. Les outils leur manquaient pour une telle besogne; ils trouvèrent dans son accomplissement même les ressources qui devaient la rendre plus facile. Les tranchées ouvertes par leurs rustiques charrues découvrirent les filons de cuivre et d'étain jusqu'alors enfouis sous l'épaisseur des couches géologiques; ils apprirent à les en extraire, et, par une étrange mais nécessaire contradiction au dicton populaire, à force de labourer, ils devinrent forgerons.

Dès lors, une véritable revolution s'opère dans les mœurs : l'âge de pierre est remplacé par l'âge de bronze, qui dure probablement jusqu'au IIe siècle de notre ère. Les objets qui se rattachent à cette période dénotent une toute autre habileté dans la main-d'œuvre que ceux de l'époque antérieure; une fois entrée dans la voie du progrès, l'humanité s'y avance à pas de géant. Les colliers, les glaives, les boucliers, les diadèmes, les urnes, les vases, élégamment ciselés, parfois incrustés d'or, qui se succèdent à nos regards dans les armoires du musée, ne sont pas les œuvres des êtres à demi-sauvages, dont nous considérions tout à l'heure avec tant de surprise les singuliers instruments. Nous n'avons plus qu'une courte distance à franchir, pour arriver à l'âge de fer : le cycle primitif est terminé.

Ici, ce ne sont plus seulement des armes ou des ustensiles vulgaires, affectés aux besoins de la subsistance quotidienne, que le catalogue nous présente; les bijoux, les pièces de monnaie couvertes d'inscriptions en caractères runiques, les coupes de verre ou de métal, les parures de perles se mêlent aux épées et aux haches tranchantes, aux riches éperons, aux casques artistement travaillés. Rome, qui a vu s'asseoir sur le trône impérial, en la personne du pâtre Maximin, un de ces Daces robustes et audacieux, dont le sang coule dans leurs veines, a étendu jusqu'aux Danois, sinon son autorité, du moins son influence, ou plutôt ils en ont subi le contact involontaire, au cours des incursions qu'ils ont poussées hors de leurs frontières.

L'esprit aventureux qui a amené du centre de l'Asie aux rives de la mer du Nord leurs hordes vagabondes ne les a pas abandonnés. Parvenus à l'extrémité du continent, dans un pays que la mer limite de toutes parts, ils ne se laissent pas arrêter par la barrière d'un genre inconnu pour eux, qui s'oppose à leur marche : ils se font navigateurs, et, défiant les vents et les marées, ils s'embarquent sur de légers esquifs à la poursuite de nouvelles conquêtes. Dissimulés dans les anfractuosités des côtes, dans les golfes, les détroits, que les tempêtes y ont découpés, ces *Vikings* ou rois des anses, comme on les a appelés, quittent tout à coup leurs retraites profondes, se glissent silencieusement le long des rivages, fondent à l'improviste sur quelque coin de terre où ils sèment l'épouvante, et emportent à la hâte, dans leurs insaisissables repaires, les dépouilles des vaincus.

Skjold, un de leurs chefs, a créé, au début de l'ère chrétienne, une dynastie de rois; cent cinquante ans plus tard, Dan le Magnifique a soumis à son sceptre tous les pays qui bordent la Baltique; au IX[e] siècle, ils s'avancent jusque sur les bords de la Seine et viennent affliger par leurs incessantes déprédations la vieillesse de Charlemagne; au X[e], ils s'implantent définitivement, sous la conduite de Rolph, dans

la province de Neustrie, à laquelle ils imposent le nom de Normandie; au XIe, Knud le Grand les entraîne en Angleterre, où ne tardent pas à les rejoindre ceux de leurs frères que Guillaume le Conquérant y amène de France.

Il faut, pour adoucir leurs mœurs, que Louis le Débonnaire leur envoie le saint moine Anschaire; encore est-il à remarquer que la semence de l'Évangile, en tombant sur ces âmes rudes, n'y opère pas une conversion immédiate. Les doctrines païennes persistent longtemps sous les idées chrétiennes qui s'y sont superposées sans les déraciner complètement. Le Crépuscule des Dieux — pour employer le titre même de l'un des opéras empruntés par Wagner aux mythes de la théogonie scandinave — est lent à s'éclipser devant le rayonnement de la foi catholique. Odin, le maître du feu, partage avec Dieu le séjour enchanteur de ce Walhall, où les guerriers victorieux boivent éternellement dans des hanaps magiques l'hydromel versé par les Walkyries, et, pour ces esprits imbus des pratiques du paganisme, les génies de l'air, les fées des eaux, les sylphes des forêts se confondent avec les anges du Paradis dans un culte poétique, qui n'est pas exempt d'une vague idolâtrie. Le moyen âge fait éclore ici, comme en Allemagne et en France, toute une floraison d'édifices religieux; mais les églises en bois, si bizarres d'architecture, hérissées de têtes d'animaux, de corps de monstres, dont les vestiges, malheureusement disparus de la surface du Danemark, ne subsistent plus que sur certains points de la Norvège, y revêtent un aspect de pagodes chinoises ou indoues, où se décèle peut-être, par une instinctive réminiscence de leurs croyances primitives, l'origine asiatique de ces populations.

Toute cette période héroïque de l'histoire des Danois se reflète dans les contes, les chants populaires, que les récits des Eddas ou les traditions orales des Sagas ont légués aux épopées germaniques. Les *Niebelungen* nous racontent les aventures de leurs demi-dieux; le poème

anglo-saxon de *Beowulf* nous montre Hrodgar, un de leurs rois, chantant lui-même, à la façon des personnages d'Homère, les exploits de sa race ; la légende de *Kudrun*, nous initie aux luttes curieuses engagées par Herwic, souverain de l'île de Själland, de concert avec un de ses compatriotes, le prince troubadour Horant, pour reprendre aux Normands, qui l'ont enlevée par surprise, la fille du roi des Frisons Hettel, la belle princesse dont le nom sert de titre à cette autre Iliade.



Vieille église norvégienne du XII[e] siècle

La promenade que nous poursuivons à travers les galeries du musée, complète, en les éclairant d'un lumineux commentaire, les données de ces chroniques fabuleuses.

Sous les armures de cuir, les cottes de mailles, les coiffures d'airain ou d'acier, les cuirasses épaisses, sous l'attirail belliqueux suspendu aux rayons des vitrines, il nous semble voir s'animer les figures énergiques des géants qui l'ont porté pendant leur vie, et qu'on en a retrouvés tout couverts encore au fond des tumuli.

Enfin, nous voici arrivés à la dernière phase de la destinée de ce peuple. A la suite de démêlés sans nombre avec les nations voisines, de querelles intestines sans fin, dans lesquelles le Danemark se débat en désespéré, pour arriver à se constituer une autonomie, Valdemar IV, un de ses plus glorieux souverains, a réussi à fonder sa puissance; la fille de ce prince, la grande Marguerite, a réuni sur sa tête en 1397, par la convention de Kalmar, les trois couronnes scandinaves; Christian II, le Louis XI danois, a essayé, sans y parvenir, de relever le pouvoir royal, en s'appuyant sur le peuple et en abaissant la noblesse et le clergé; c'est alors qu'un événement considérable vient apporter un nouveau ferment d'agitation au milieu de cette société qui s'organise.

La Réforme apparaît, et pendant les cent ans qui s'écoulent entre les deux diètes de Copenhague, celle de 1536, qui proclame le luthérianisme religion d'État, celle de 1660 qui déclare la monarchie absolue et héréditaire, la discorde et la guerre se déchaînent à l'envi sur ce malheureux pays. Les pillages exercés, au cours de ces temps troublés, dans les monastères et dans les églises catholiques, n'ont heureusement pas abouti à la destruction totale des richesses qui s'y étaient accumulées. Les calices précieux, les ostensoirs, les reliquaires, les agrafes enrichies de pierreries, les ornements brodés, les triptyques en bois sculpté et peint, les statues qui ont échappé à la haine des iconoclastes, on été recueillis par des mains pieuses, et nous les pouvons admirer sur les étagères où ils sont aujourd'hui rangés. A côté et au milieu de ces spécimens de l'art religieux, figurent les objets de toute sorte, joyaux, camées, peintures, pièces de monnaie, qui témoignent de l'assimilation progressive des Danois aux nations civilisées du reste de l'Europe. Leur évolution est cette fois définitivement close, et notre course rapide à travers les âges nous a amenés jusqu'au seuil de la période contemporaine.

Nous ne sommes pourtant pas encore au terme de leur histoire. Par une transition toute naturelle, puisqu'elle nous entraîne encore sur leurs traces, le premier étage du musée nous transporte maintenant en Amérique, où, cinq siècles avant Christophe Colomb, ces hardis Vikings ont poussé leurs curieuses investigations. Nous traversons avec eux le Labrador, le Groënland, qu'ils ont explorés plus tôt que tous les autres, et dont les divers habitants, Lapons, Esquimaux, figurés par des mannequins revêtus de fourrures, prennent presque l'apparence de la vie, au milieu de leurs barques, de leurs huttes, de leurs instruments de chasse ou de pêche.

Nous voyons s'épanouir successivement la faune et la flore de ces régions lointaines, se reconstituer à nos yeux, dans une série d'intéressants tableaux rapportés de ces pays par un ancien voyageur, les types des peuplades aborigènes du Mexique et du Pérou; nous effleurons d'un fugitif coup d'œil les côtes de la Chine et du Japon, pour regagner par les Indes, la Perse et les plateaux de l'Asie centrale, le berceau même de ces races scandinaves, dont l'aventureuse existence vient de se révéler à nous : nous avons ainsi accompli le tour du monde, sans presque les perdre de vue un instant.

Une telle excursion, pour brève et superficielle qu'elle paraisse, n'a pas laissé que de nous imposer un peu de fatigue. Aussi bien, il est trois heures de l'après-midi, et nos estomacs, accoutumés à recevoir plus tôt leur pâture quotidienne, se plaignent à grands cris du jeûne prolongé que nous leur faisons subir. Il va sans dire que, si nous n'avions consulté que leurs exigences, nous leur aurions sacrifié volontiers le régal intellectuel et artistique que nous venons d'offrir à la partie éthérée de notre individu, et que nous aurions remis après dîner la visite des musées ; mais il n'est pas d'usage en Danemark de se mettre à table avant trois heures du soir et quelque pressante que fût notre faim, il nous a fallu attendre.

Nous n'en avons que plus d'appétit pour savourer le repas succulent, apprêté à la mode française, qui nous attend dans la belle salle à manger de l'hôtel Dagmar. On a beau vouloir se détacher des préoccupations matérielles, il est des moments où il faut, malgré qu'on en ait, céder à l'instinct qui y ramène. Quand on a tâté par hasard des plats nationaux, des mets insolites, tels que la soupe à la bière et aux pruneaux, les croquettes de morue frites à l'huile, les crêpes d'une épaisseur inconnue en France, les salades à la crème, les gelées de rhubarbe, accompagnées d'un pain détestable, mal pétri et parfumé à l'anis, qui nous furent servis un jour à Trondhjem, par des hôtes très empressés à nous faire honneur, on n'est pas fâché de revenir ensuite à un ordinaire moins pittoresque.

On ne peut pas étendre à toutes les auberges de la Scandinavie les remarques flatteuses que mérite la cuisine des principaux hôtels ou même des bateaux à vapeur qui font le service des côtes de la Norvège et du cap Nord. Pour nous, qui n'avons sur la valeur des menus danois que les notions peu rassurantes puisées dans les récits des voyageurs ou acquises à nos propres dépens, dans les buffets de chemins de fer, où, moyennant un prix unique, on a le droit de s'offrir un régal parmi les mets variés — tranches de saucisson, de jambon, de saumon fumé, concombres au vinaigre, sardines marinées, molettes de beurre, compotes de fruits, etc. — exposés sur la table, nous éprouvons aujourd'hui une satisfaction sans mélange à constater les progrès réalisés par le Danemark en matière culinaire comme en beaucoup d'autres.

Pour rivaliser avec les chefs des meilleurs restaurants de Paris, il ne manque aux maîtres-queues de Copenhague que de renoncer aux confitures qui assaisonnent le rôti, et aux salades de laitue sucrée qui lui font cortège : quand ils auront opéré cette petite réforme et adopté pour les heures de la table d'hôte les habitudes françaises,

il n'y aura plus qu'une voix pour rendre hommage à leurs talents culinaires.

Cet intermède gastronomique, pour agréable qu'il ait été, a coupé néanmoins notre après-midi d'une fâcheuse façon : il est quatre heures, tous les musées sont fermés, et nous ne savons plus comment employer le temps qui nous reste. Il se trouve, par bonheur, que ce répit ne nous est pas inutile. On ne pénètre en effet, ni quand ni comme on veut, dans les galeries du château de Rosenborg, qui forment la suite naturelle de celles du Prindsens-Palais, et que nous avions songé à visiter immédiatement après. Il faut, pour y être admis, une permission spéciale qu'on n'a pas de peine à obtenir, il est vrai, mais dont on doit se munir à l'avance. Toutes proportions gardées, les formalités à remplir ressemblent un peu à celles qui règlent l'accès des étrangers dans le vieux sérai de Constantinople ; elles sont moins coûteuses, elles ne sont guère moins compliquées. L'autorisation, délivrée pour un jour, une heure, un nombre de personnes déterminés, est en général, à cause de son prix élevé, sollicitée par un commerçant de la ville qui en fait l'objet d'un petit trafic, et qui la revend au public, après l'avoir fractionnée en autant de billets individuels qu'elle comporte de droits d'entrée. Ce procédé d'accaparement a pour conséquence de permettre aux touristes de satisfaire à meilleur compte leur curiosité et de les obliger par contre à des démarches parfois longues et nombreuses ; il est juste d'ajouter qu'ils en apprécient mieux l'avantage et qu'ils en oublient bien vite l'inconvénient, au spectacle des merveilles qui les attendent.

Nous avons déjà parlé plus haut de ce joli château de Rosenborg, élevé par Christian IV sur la limite septentrionale de la ville ancienne, au centre d'un jardin magnifique, dont les ombrages, comparables à ceux du Luxembourg ou des Tuileries, après avoir abrité naguère les amours coupables de Struensée et de la reine Caroline-Mathilde, font

aujourd'hui les délices des enfants de Copenhague; mais il ne suffit pas d'admirer ce délicieux écrin : il faut connaître les joyaux qui y sont enfermés. L'intelligent monarque qui a édifié cette luxueuse demeure s'était déjà plu à faire un choix parmi les objets d'art que lui avaient légués ses prédécesseurs, et à en tapisser les murailles de ses appartements; tous ceux qui l'ont habitée après lui, Frédéric III, Christian V, Frédéric IV, Christian VI, Frédéric V, Christian VII, Frédéric VI, Christian VIII, Frédéric VII, l'ont enrichie tour à tour et y ont marqué l'empreinte de leur époque. Versailles, malgré sa prétention de célébrer toutes les gloires de la France, ne publie en réalité que celle du grand Roi. Tout y est plein de lui, des souvenirs qu'il y a laissés : il en a dicté l'ordonnance comme il en a conçu et dirigé la décoration, et les tableaux dans lesquels on a brièvement enregistré après lui la chronique de ses successeurs semblent un peu dépaysés au milieu du décor somptueux où sa pensée domine en souveraine. Rosenborg, au contraire, est un témoin fidèle et parlant des deux siècles qu'il résume.

Chacun des princes qui y ont vécu y a apporté l'expression du style propre, du goût particulier à son règne. Les bahuts d'écaille ou d'ébène, incrustés de cuivre, de nacre ou d'ivoire, les tables en mosaïque, les fauteuils et les guéridons plaqués d'argent, les tentures de soie, de peluche, de velours qui drapent les murs, les étoffes brodées qui recouvrent les sièges, les toiles qui reproduisent les traits des personnages illustres, les sculptures taillées dans le bois, le marbre ou le stuc, qui surmontent les portes, se suspendent aux plafonds, s'accrochent aux cheminées et aux parois des différentes pièces, les vitraux enchâssés dans les carreaux des fenêtres, les miroirs ciselés, les gobelets de toute forme et de toute espèce, en corne, en cristal, en métal, les parures de diamants, les plaques et les colliers semés de pierres précieuses des ordres de chevalerie, les albums et les livres

de prières reliés en or et rehaussés d'émaux, les statues de marbre et de bronze, les lustres aux reflets étincelants, les pendules, les bagues, les bibelots divers, tout ce qui compose, en un mot cet ameublement prodigieux de magnificence est sorti des mains des artistes de leur temps, sinon de leur pays.

En même temps qu'ils nous révèlent l'existence brillante, l'élégance raffinée de la cour danoise pendant la période la plus prospère qu'elle ait connue, on peut dire que la plupart de ces objets fixent une date, rappellent un fait historique. Cette coupe d'argent, où se déroulent en fines ciselures des scènes de chevalerie et des inscriptions en langue allemande et latine, a été gagnée dans un tournoi par Frédéric III, alors qu'il n'était encore qu'archevêque de Brême ; cette autre, également montée en argent, a été donnée à l'Hôtel de Ville de la capitale par le ministre Griffenfeld, l'illustre et infortuné fils du marchand de vin Schumacker. Tel globe terrestre a été confectionné pour Christian IV par l'astronome Tycho-Brahé en personne ; tel gobelet



Salle d'audience de Christian IV ou appartement de la Reine, au château de Rosenborg.

en or, couvert de figures et de délicates arabesques, a été remis à Frédéric IV, à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa naissance et en souvenir de ses luttes heureuses contre la Suède.

Ici, c'est une corne à boire en vermeil, que le comte Othon d'Oldenbourg, égaré à la chasse, reçut, dit-on, d'une nymphe, et qui fut peut-être fabriquée par le célèbre orfèvre westphalien, Daniel Aretaeus ; là, c'est une plaque d'argent doré, resplendissante de saphirs et d'émeraudes, dont la reine Dorothée, femme de Christian VI, fit présent à la municipalité de Copenhague, pour servir de parure de noces aux jeunes filles de la bourgeoisie.

Voici, dans la salle grandiose, supportée par vingt-deux demi-colonnes ioniques en chêne sculpté, où Christian IV donnait ses audiences, l'habit de velours brodé, encore maculé de son sang, que ce prince portait le 1er juillet 1644, à la bataille navale de Kolbergerheide, et les fragments du boulet qui lui enleva un œil ; dans la chambre de Frédéric III, l'écrin à bijoux, garni de cristaux de roche, de grenats, et de plus de deux mille diamants, qui appartenait à la reine Sophie-Amélie ; dans l'appartement de Christian V, le cabinet en marqueterie de fabrication danoise, qu'il commanda pour son usage particulier en 1679, les épées à poignées chargées de brillants, les costumes chamarrés de broderies, qu'il revêtait dans les cérémonies de gala ; dans le salon chinois de Frédéric IV, la boîte et le bocal d'ivoire, ciselés d'une seule pièce par le général suédois Magnus Stenbock, pendant sa captivité, en 1714, les panneaux en relief de même matière, du norvégien Magnus Berg, représentant les sujets les plus divers, la création d'Ève, Moïse et le serpent d'airain, les noces de Cana, l'Été, l'Automne et l'Hiver, Jupiter et Europe, la Vérité dévoilée par le Temps, la Procession de Thétis sur les ondes, etc., inestimables merveilles ciselées comme des joyaux, délicates comme des miniatures, qu'on serait presque tenté d'attribuer à quelque artiste de la Renaissance

italienne, tant elles se ressentent peu du mauvais goût du XVIIIe siècle, où elles ont été exécutées ; dans la chambre de Frédéric V, dont les murs sont recouverts de superbes tapisseries florentines de velours entrelacé d'or, les pistolets en or, richement damasquinés, offerts à ce prince par les bourgeois de Copenhague à l'occasion de son couronnement, le bureau en bois doré, qui a appartenu à la célèbre et malheureuse Caroline-Mathilde ; dans la partie occupée par Frédéric VI, les insignes de la Légion d'honneur, de l'Ordre westphalien du roi Jérôme et de l'Ordre hollandais du roi Louis, envoyés par Napoléon à son plus fidèle allié.

Voici les surtouts de table en bronze doré, exécutés sous la direction de Thorvaldsen, que M. Charles Jacobsen, le généreux Mécène danois, a offerts à sa ville natale ; la collection de verrerie vénitienne, comprenant plus de huit cents pièces, adressée le 1er janvier 1709 à Frédéric IV par le doge Aloysio Mocenigo ; dans une pièce voisine, les services de porcelaine de toutes provenances, de Saxe, de Chine, de Sèvres et même de Copenhague, cadeaux princiers envoyés à diverses époques aux rois de Danemark ; enfin, dans la galerie immense, tendue de magnifiques tapisseries, qu'on désigne sous le nom de salle des Chevaliers, et qui occupe, à elle seule, l'étage supérieur tout entier, les fauteuils et les chaises brodés par Charlotte-Amélie, femme de Frédéric IV, les miroirs encadrés d'argent, les trois lions de même métal, figurant les détroits du Sund, du Grand et du Petit Belt, qui remontent aux dernières années de Frédéric III, et les fonts baptismaux en vermeil, sur lesquels on consacre aujourd'hui encore les enfants de la famille royale.

Éblouis par une telle profusion de richesses, nous nous demandons si nous ne sommes pas les jouets d'un rêve, si nous n'avons pas été, comme Abou-Hassan, transportés dans le palais féerique de quelque souverain des Mille et une Nuits. Quand nous nous retrouvons sur le

pavé de la rue nous convenons, d'un commun accord, qu'il serait



Salle des Chevaliers, au château de Rosenborg

décevant de nous mettre en quête de nouvelles curiosités, et qu'aucun spectacle ne serait maintenant susceptible de nous intéresser. A quoi bon jeter un coup d'œil distrait sur la galerie de peinture du château de Charlottenborg, sur les toiles de second ordre, empruntées aux écoles flamande, hollandaise ou italienne, qui y figurent du reste en petit nombre ? Il y aurait, certes, plaisir et profit à examiner un peu plus longuement les tableaux de peintres danois qui y sont renfermés, les sujets du genre de Sonne ou d'Eckersberg, les paysages de Skorgaard, les portraits de Vermehren ; mais nous avons soif de grand air, et, si quelque démon nous pousse encore à frapper à la porte

d'un musée, nous souhaitons qu'il nous laisse au moins respirer un instant.

Montons dans le tramway qui stationne précisément sur le Kongens Nytorv, à la sortie de Charlottenborg, et allons-nous-en par delà des lacs, du côté du faubourg de Frédériksberg qui forme, sur le flanc occidental de Copenhague, une nouvelle ville, presque aussi spacieuse que l'ancienne. Une large avenue plantée d'arbres, bordée d'hôtels et de villas, nous conduit à l'entrée d'un grand parc, coupé de pièces d'eau, que domine, du sommet d'une colline, un petit château, construit dans le style italien, et actuellement occupé par l'École militaire.

On ne se douterait pas, en pénétrant sous les hautes futaies de ce vaste jardin, en débouchant surtout de ses allées solitaires dans le quartier industriel de Ny-Carlsberg, qui le limite au sud-est, que l'art est venu se créer un refuge si éloigné du centre d'activité de la vie intellectuelle. Le petit lutin qui n'a dirigé nos pas vers ce coin retiré de la capitale que pour déjouer, sans doute, nos projets de rêverie à l'ombre rafraîchissante de bois, nous a pourtant réservé cette surprise.

M. Charles Jacobsen, le brasseur millionnaire, dont nous constations tout à l'heure, à propos des bronzes réunis par lui à Rosenborg, la munificence presque royale, a élevé là, à ses frais, un édifice qu'il a décoré du nom de *Glyptothèque*, et où il a entassé avec amour quantité de pièces rares, provenant de tous les temps et de tous les pays. Antiquités égyptiennes, grecques, étrusques, romaines, bustes, statues, bas-reliefs, sarcophages, cippes et urnes funéraires, en pierre, en bronze, en plâtre, en terre cuite, figurines de Tanagra ou de Tarente, monuments épigraphiques de Palmyre, rien ne manque à cette précieuse collection, véritable abrégé de l'histoire universelle de la statuaire, que complète une série des plus belles œuvres de la sculpture moderne. Bissen, l'élève préféré de Thorvaldsen, Stein,

nombre d'autres artistes scandinaves y figurent en bonne place, à côté de Rude, de Pradier, de Falguière, de Mercié, de Dubois, de Delaplanche, et leurs compositions les plus célèbres, reproduites en plâtre, parfois même représentées par les modèles originaux, y font cortège aux deux superbes statues de la tsarine et de la princesse de Galles, que Gautherin et Chapu ont taillées, à l'état de grandeur naturelle, dans le marbre de Carrare.

Nous ne regrettons plus d'avoir sacrifié à cette attrayante promenade le repos que nous nous étions promis ; en arrivant au terme de ces salles élégantes, dont la décoration s'harmonise si parfaitement avec les chefs-d'œuvre qui y sont exposés, nous nous demandons seulement qui nous devons admirer le plus, de la cité qui a mérité un tel présent, ou de l'homme qui a eu la généreuse pensée de le lui offrir. Il est certain que peu de villes au monde pourraient se flatter d'avoir été dotées avec autant de largesse. M. Jacobsen, en prenant cette louable initiative, savait sans doute à qui il s'adressait; il connaissait ses compatriotes, leur intelligence affinée, leur caractère enthousiaste, leur culte pour les choses de l'esprit, et il était bien sûr qu'ils apprécieraient à sa juste valeur le trésor qu'il leur abandonnait.

C'est que Copenhague est vraiment, en effet, un foyer de civilisation. L'Université qu'elle s'honore de posséder depuis quatre cents ans, et dont la bibliothèque ne compte pas moins de deux cent mille volumes, n'a pas peu contribué à y développer le goût de l'étude : il suffit, du reste, pour en mesurer le niveau intellectuel, de faire le dénombrement des boutiques de libraires de la Gothersgade, et de consulter leurs étalages. Ibsen et Bjornson y coudoient Zola, Claretie, Bourget et Pierre Loti ; tout ce qui se produit chez nous d'ouvrages littéraires s'y enlève avec une rapidité incroyable ; la plupart des pièces à succès qui se jouent sur nos principales scènes viennent également enrichir tour à tour le répertoire danois.

Nous avons assisté un soir, au Casino, un théâtre analogue au Gymnase ou au Vaudeville parisiens, à une représentation des *Surprises du Divorce (Skilmissens Overraskelser*, en langage scandinave). Les plaisanteries de notre joyeux Bisson n'avaient rien perdu, paraît-il, en passant d'un idiome à un autre, de leur sel mordant et de leur irrésistible gaieté, car la foule qui emplissait l'édifice jusqu'au faîte se tordait littéralement dans des accès de rire convulsif.

A l'Opéra, où nous avons entendu la *Yolanthe*, de Tschaikowsky, au Folketheatret, où on donnait, sous le titre de *Livselixiren* (Élixir de vie), nous ne savons plus quelle comédie de Meilhac, partout, nous avons observé, chez le public qui fréquente les salles de spectacle, le même empressement, la même curiosité avide, le même recueillement attentif.

Ici, comme à Vienne, les grands seigneurs, les femmes du monde, qui vont passer la soirée dans leurs loges, n'y sont nullement poussés par le désir d'exhiber leurs personnes, ou de satisfaire aux exigences de la mode ; ils cherchent simplement à se procurer une distraction, et ils y trouvent une joie aussi vive que les bourgeois ou les gens du peuple assis aux stalles voisines.

Nous avouons n'avoir pas éprouvé le sentiment d'admiration de certains voyageurs pour le luxe des cafés, bien dépourvus d'originalité à notre avis, et de plus si peu apparents en général, qu'il nous est arrivé une fois d'entrer par mégarde dans les bureaux d'une maison de banque, qu'à ses fenêtres brillamment éclairées, nous avions prise de loin pour l'un de ces établissements ; mais qu'un régal littéraire ou artistique s'offre quelque part, aussitôt la population s'y porte en foule.

Lors de notre dernier séjour à Copenhague, on se disputait les places aux conférences de M. Gustave Larroumet, le séduisant professeur de la Faculté des Lettres de Paris, avec autant d'ardeur qu'on

en mettait à s'écraser dans la coquette salle de concerts de la Bredgade, pour applaudir Marcelle Sembrich, la grande cantatrice viennoise.

Nous n'avons certes pas la prétention d'expliquer cette affluence du public dans les lieux de divertissements par la recherche exclusive des jouissances intellectuelles. Il est incontestable que les Danois aiment le plaisir; il n'est pas douteux non plus que la décence avec laquelle ils s'y livrent ne dénote de leur part autre chose que le désir de céder à un vulgaire appétit. Indépendamment des quatre scènes réservées aux ouvrages dramatiques des auteurs nationaux et étrangers, il existe à Copenhague plus d'un de ces cafés chantants, où de prétendus artistes débitent à bon marché une littérature qui ne vaut même pas le prix qu'on la paie; il y a surtout Tivoli, ce Tivoli fameux, qu'on a l'air de considérer là-bas comme une succursale du paradis terrestre, qui n'est guère, en réalité, qu'une réduction de la foire aux pains d'épices, mais qui, à certains jours, réunit jusqu'à vingt mille personnes dans son enceinte.

La première fois que nous étions entrés dans cet Éden si vanté, que notre imagination avait cru d'abord peuplé des plus dangereuses séductions, nous avions éprouvé la même résistance instinctive de la pudeur qu'au seuil du Casino de Paris ou du Moulin-Rouge. Nous y sommes retournés sans scrupule, parce que nous n'y avons jamais surpris le moindre écart aux plus strictes convenances. Le soir venu, quand l'heure du crépuscule marquait la clôture des affaires, quand les innombrables bicyclettes, qui ne sont pas seulement les instruments de sport favoris des Danois, mais dont ils ont fait leurs véhicules ordinaires, ramenaient de leurs ateliers les employés des deux sexes, les petites ouvrières et les commis de magasins, nous nous sommes mêlés bien souvent à la multitude qui venait s'engouffrer sous le portique monumental de Tivoli. Moyennant les cinquante ores, les soixante-dix centimes environ, qu'on percevait de chacun de nous au

tourniquet, nous avons pu partager les honnêtes distractions de ces braves gens.

Nous les avons vus se pâmer aux facéties d'un Pierrot, dont la



Entrée du Parc de Tivoli.

mort survenue depuis lors a provoqué l'explosion d'une douleur nationale, et qu'on a enterré aussi pompeusement que Thorvaldsen, s'empiler dans des gondoles qui les promenaient, à la lueur des lanternes vénitiennes, sur un grand canal en miniature, entre deux rangées de palais de carton, se récrier, avec des joies d'enfants, au spectacle des illuminations multicolores et d'ailleurs fort belles, qui couraient sur les façades des palais, enguirlandaient les branches des arbres, embrasaient les bosquets : nous avons dégusté avec eux dans des tavernes étincelantes de lumières, au son d'orchestres endiablés, leur bière noire comme du café ; nous avons assisté aux danses dans lesquelles leurs couples pressés se laissaient bercer au mouvement des rythmes alanguis : nous n'avons respiré nulle part ce parfum de corruption, dont l'arome malsain vicie trop souvent à Paris l'atmosphère des lieux où l'on s'amuse.

Soit qu'ils la dédaignent, soit qu'ils l'ignorent, les valseurs de Tivoli ne professent pas le culte de la chorégraphie naturaliste ; le tourbillon qui les entraîne les enivre comme ceux du Prater de Vienne, sans leur faire perdre le respect de leur dignité, sans les départir de leur gravité calme. Il semble qu'ils conservent dans les actes les plus futiles de leur vie la préoccupation d'un idéal qui les relève, et qu'ils aient toujours devant les yeux la maxime inscrite en lettres d'or au cintre de leur principal théâtre : *Ei blot til lyst* (Pas seulement pour le plaisir).

CHAPITRE III

LES CHATEAUX DE SJÄLLAND

Les environs de Copenhague. — Le Dyrehave. — Bernstorff.
La langue française en Danemark. — Frederiksborg. — Un marche a Hilleröd.
Fredensborg. — Helsingor. — Le château de Kronborg.
Marienlyst et le tombeau d'Hamlet.

Notre long séjour à Copenhague nous a tout à fait familiarisés avec cette ville; un charme étrange nous y retient maintenant. Nous ne voulons pas en sortir, avant de la connaître tout entière, et à mesure que nous epuisons la liste des curiosités qu'elle renferme, nous appréhendons davantage de la quitter.

Nous devons pourtant nous résoudre à franchir son enceinte, à terminer enfin notre pèlerinage au pays de cet Hamlet mystérieux, que nous nous sommes accoutumés à considérer comme la personnification

du Danemark, dont nous pensions heurter à chaque pas le souvenir immortel, et dont rien ni personne ne nous a parlé encore. Aurions-nous du reste une idée suffisante de l'île enchanteresse de Själland si nous nous bornions à ce que nous en avons déjà vu? Peut-on se flatter de connaître Paris, quand on n'a pas visité Saint-Germain, Versailles ou Fontainebleau; Berlin, quand on n'est pas allé à Postdam; Rome, quand on ne s'est pas égaré dans la campagne qui l'entoure; Constantinople, quand on n'a pas contemplé le Bosphore? Nous irons donc explorer les environs de Copenhague.

Pour les apprécier dans toute leur beauté, sous leur aspect le plus vivant, il faut suivre dans son exode la foule qui s'y porte en masse le dimanche, monter dans un des trains ou des bateaux à vapeur qui, ce jour-là, pendant la belle saison, font sans interruption le service de la banlieue, se joindre aux groupes de promeneurs qui emplissent de leur gaieté les forêts et les pelouses du Dyrehave, assister à leurs réjouissances, se griser avec eux du parfum des fleurs, du charme des paysages harmonieux, de la joie douce et capiteuse à la fois qui flotte dans l'air attiédi. M. Pétersen, le très aimable président de la Société danoise de photographie, dont nous avons eu le plaisir de faire la connaissance, s'est gracieusement offert à nous accompagner dans cette promenade; il n'y a plus à hésiter, et, nantis de nos agrès ordinaires, nous nous hissons à ses côtés dans le phaéton qu'il veut bien mettre à notre disposition.

Une route droite, poudreuse, sur le bord de laquelle s'élèvent par intervalles des réservoirs destinés à l'arrosage et munis de pompes très primitives, nous conduit bientôt aux portes de la ville. Une escouade d'agents de l'octroi y veille, comme chez nous, au paiement des droits d'entrée sur les denrées introduites dans le périmètre de l'agglomération urbaine. M. Pétersen nous explique que la chaussée était jadis pavée en cet endroit, sur une étendue d'une demi-lieue en

deçà et au-delà des barrières, afin que les préposés du fisc pussent percevoir plus facilement pendant la nuit le bruit des voitures, et par conséquent… le péage que comportait leur chargement.

Aujourd'hui les dalles de pierres, dont la sonorité dénonçait ainsi les entreprises des contrebandiers, sont remplacées par un simple macadam ; il est probable qu'on aura trouvé un autre moyen pour tenir en éveil la vigilance des douaniers. Nous faisons halte un moment dans une taverne entourée d'un jardin, au milieu duquel se dresse une construction plus étrange que gracieuse, affectant la forme d'une bouteille colossale et surmontée d'un belvédère, réclame originale imaginée par un brasseur avide de renommée, puis M. Pétersen nous emmène à la jolie villa qu'il possède à quelque distance de Charlottenlund, sur les bords du détroit, et dont il nous fait les honneurs avec une bonne grâce charmante.

Taverne aux environs de Copenhague

M. Petersen et son chien danois.

Petit pavillon rustique, sur les bords du Sund.
Appartenant à M. Petersen

Nous sommes salués, à notre entrée dans sa demeure, par les aboiements joyeux d'un de ces grands molosses à poils ras, que nous désignons d'ordinaire en France sous le nom de chiens danois, bien que l'espèce, de race allemande, en soit à peu près inconnue en Danemark, et, pendant que les chevaux se reposent, nous dégustons, en compagnie de notre hôte, quelques verres de ce délicieux punch suédois, dont il se fait une si grande consommation dans les cafés

de Stockholm. Installés dans un petit pavillon dont la mer baigne les assises, nous promenons longtemps nos regards sur les flots transparents du Sund qui viennent mourir à nos pieds avec un caressant murmure, sur le panorama merveilleux que le soleil enveloppe d'une buée tendre comme l'opale, et nous reprenons ensuite, au grand trot, la grande route de Charlottenlund qu'encombrent d'innombrables piétons, et que sillonnent en tous sens des tramways chargés de voyageurs.

A notre gauche, s'élèvent d'élégantes villas, encadrées de frais ombrages, tandis qu'à droite, sur la rive même du Sund dont nous entrevoyons par instant la nappe bleue, nous longeons des rangées d'habitations plus modestes, appartenant pour la plupart à des pêcheurs, qui les louent pendant l'été à de petits bourgeois de Copenhague. Pour un peu, nous nous croirions transportés aux environs de Paris, au centre de quelqu'une de ces plaines découpées en quadrilatères réguliers, où, parqués entre quatre murs, dans des chalets en carton flanqués de deux platanes étiques, les boutiquiers de la capitale s'amusent à jouer aux gentilshommes campagnards.

Le goût de la villégiature n'est pas moins développé en effet chez les Scandinaves que chez les Parisiens. Chaque année, au retour du printemps, une émigration soudaine vide les villes comme par enchantement, et entraîne au dehors la population tout entière.

Il se produit alors, dans les moindres quartiers, un branle-bas comparable à celui que provoque chez nous l'échéance de la Noel ou de la Saint-Jean. Les écoles donnent congé à leurs élèves, les ateliers chôment, les affaires sont suspendues : c'est le *jour de déménagement*, pour appeler du nom qu'elle porte en Danemark cette espèce de fête légale, dont le calendrier fixe la date par avance, et que les habitants consacrent au nettoyage de leurs demeures. Par une tolérance spéciale

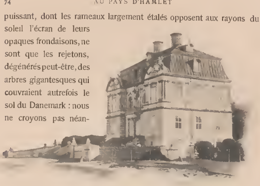
de la police, on est autorisé à déposer sur la chaussée, au rebord des trottoirs, tous les détritus, tous les débris qui encombrent l'intérieur des appartements; puis, cette toilette générale accomplie, on se met en route et les charrettes chargées de mobilier prennent par longues files le chemin de la campagne.

Nous n'avons eu malheureusement, le 17 octobre dernier, que l'envers de ce curieux spectacle, la réédition qui en est donnée à la fin de l'automne, lorsque les premières pluies commencent à répandre leur voile lugubre sur les plaines. Il ne restait plus rien du joyeux entrain qui avait présidé au départ. La cérémonie coïncidait avec les adieux du tsar qui rentrait le même jour en Russie, et sous le ciel maussade qui l'éclairait, au milieu de la tristesse qui étreignait tous les cœurs, la scène avait complètement changé de caractère; il aurait fallu la voir six mois plus tôt, au moment où, assoiffés d'air et de soleil, les plus pauvres aussi bien que les plus riches fuyaient à l'envi les logements dans lesquels ils se sentaient captifs, les premiers pour s'improviser un gîte dans les humbles chaumières, dont on leur abandonne, moyennant un prix modique, la jouissance jusqu'à l'arrière-saison, ceux-ci pour regagner les nids douillets, calfeutrés de verdure, d'où l'hiver les avait expulsés.

Ces maisons de plaisance s'échelonnent ainsi en une série ininterrompue jusqu'à Klampenborg, où nous trouvons aujourd'hui tout un peuple de baigneurs s'ébrouant en liberté sur la plage; puis notre voiture s'écarte du rivage et s'enfonce à gauche sous les magnifiques futaies du Dyrehave.

Figurons-nous que nous venons de traverser Auteuil ou Neuilly, et que nous allons faire un tour au Bois de Boulogne. Le mouvement des équipages, des véhicules de toutes sortes, que nous croisons à chaque pas, prêterait à cette illusion une certaine apparence de vérité, n'était l'incomparable éclat que revêt ici la végétation. Ces hêtres au tronc

puissant, dont les rameaux largement étalés opposent aux rayons du soleil l'écran de leurs opaques frondaisons, ne sont que les rejetons, dégénérés peut-être, des arbres gigantesques qui couvraient autrefois le sol du Danemark : nous ne croyons pas néan-



Château de l'Ermitage dans le Parc du Dyrehave

moins qu'ils aient leurs pareils en Europe. Aussi bien leurs arceaux ténébreux, qui se profilent au loin comme les voûtes d'une cathédrale, ont plutôt la religieuse majesté des cyprès du champ des morts de Scutari, que l'aspect riant des bosquets de l'allée des Acacias. Il semble que les rites accomplis à leur ombre les aient marqués à jamais d'un caractère sacré, et que les cris des Walkyries se mêlent encore, dans les soupirs du vent qui les agite, aux clameurs des Vikings, qui dorment sous les nombreux tumuli disséminés à leurs pieds.

Nous voilà à cent lieues de Paris, en plein domaine de la légende, dans le cadre même où se meuvent les personnages de la trilogie wagnérienne. Quoique nous n'ayons pas entendu résonner le cor de Siegfried, le paysage de féerie qui nous entoure vient précisément de se dérober dans un brusque changement à vue. Le rideau de la forêt s'est écarté : est-ce le palais enflammé de Brunehild qui va surgir à nos yeux?

Rassurons-nous. La vaste clairière qui s'étend devant nous, et que limite à l'horizon une chaîne de collines arrondies, teintées de bleu pâle, a trop de grâce idyllique pour servir de préau à la prison d'une déesse rebelle. Le château de l'Ermitage, qui nous est apparu soudain, dans ce ravissant décor, au sommet d'un monticule gazonné, n'est qu'un simple rendez-vous de chasse, dont les troupeaux de daims et de cerfs sauvages, occupés à paître aux alentours l'herbe drue des prairies, nous indiquent suffisamment l'inoffensive destination. Il suffit au reste de considérer le style de ce bijou de pierre, si mignon, si élégant, pour se convaincre qu'il se serait mal approprié aux procédés de justice sommaire du vieil Odin, et que Christian VI, en l'édifiant au commencement du XVIII[e] siècle, n'avait nullement l'intention de le consacrer à l'exécution de ses vengeances.

Nous nous attarderions volontiers à contempler ce tableau digne de tenter la palette d'un peintre, si nous ne craignions d'abuser de la complaisance de notre cicérone. Après un dernier coup d'œil jeté sur ce spectacle, dont nous emporterons l'image à jamais gravée dans notre souvenir, nous rentrons dans le bois. Il faut maintenant couper à travers les allées du Dyrehave, et revenir sur nos pas pour gagner Bernstorff, où la cour de Danemark a l'habitude de passer une partie de l'été, et où elle se trouve en effet à l'heure qu'il est.



Château royal de Bernstorff (D'après une photographie prise à 8 heures 1/2 du soir.)

Au moment où nous nous présentons à la grille du château, une file d'équipages se dispose à la franchir en sens inverse. Christian IX, vêtu en bourgeois, coiffé d'un chapeau de feutre rond, le cigare aux lèvres, conduit en personne la première voiture, sur le siège de laquelle nous reconnaissons, à ses côtés, le prince Valdemar, son troisième fils, et que suivent deux landaus occupés par les autres membres de la famille royale. Nous nous découvrons respectueusement au passage du cortège, et tandis que la physionomie du roi s'éclaire d'un bienveillant sourire, que princes et princesses répondent à nos saluts par des inclinations et des gestes répétés, nous gravissons la belle avenue qui aboutit en pente douce au perron de la résidence souveraine.

Eh! quoi! est-ce là le palais d'un monarque? Sans le piquet de grenadiers, qui monte la garde à la porte, nous ne nous le serions jamais imaginé. Cette lourde construction, dont la façade blanche se détache brutalement sur le fond de verdure sombre du parc, ne dépasse guère en magnificence le manoir du plus chétif des hobereaux de province; mais l'absence de faste qui la distingue ne fait, paraît-il, qu'en doubler l'attrait pour les hôtes augustes qui l'habitent. Leurs goûts modestes, qui se sont trahis tout à l'heure devant nous dans la simplicité de leurs allures, s'accommodent de la vie tranquille qu'ils y mènent. Affranchis du joug de l'étiquette, qu'ils abdiquent au seuil de cette riante demeure, ils se plaisent à y goûter ensemble les joies intimes du foyer domestique, et libres de toute contrainte, protégés contre les indiscrétions du dehors par les épais ombrages sous lesquels elle est enfouie, ils s'y reposent avec joie du fardeau des grandeurs.

L'atmosphère qu'on y respire est si calme, qu'au lieu de nous enhardir à y prolonger notre séjour, nous y éprouvons une gène secrète et que nous nous jugeons indiscrets d'oser en troubler la quiétude.

Nous prenons congé de M. Pétersen et de son fils, en les remer-



Château et lac de Frederiksborg, à Hillerod

ciant de leur obligeance, et nous nous rendons au plus vite à la gare de Charlottenlund, dont une foule compacte a déjà envahi les salles d'attente et le quai. Trois trains passent devant nous, sans que nous puissions y trouver place ; nous parvenons enfin, au prix de nombreux efforts, à nous loger dans un wagon qui nous ramène à Hellerúp, sur la route de Copenhague, et nous transporte de là à Hillerod, au cœur même de l'île de Själland, où se trouve un autre château royal, plus beau peut-être que celui que nous venons de visiter, le plus beau peut-être de tout le Danemark.

La petite ville, où nous débarquons à la nuit tombante, ne manque pas d'une certaine originalité, avec ses maisons basses, bien alignées, surmontées de toits aigus, et couvertes d'enseignes très apparentes; ce qui nous frappe le plus, c'est l'uniformité des noms à désinence nettement scandinave que nous lisons aux frontons des boutiques. La réflexion du colonel Ramollot, s'étonnant que tout le monde pût s'appeler Pinteau dans la même famille, nous monte involontairement aux lèvres, en présence des légions d'Andersen, de Jacobsen, de Pétersen, qui pullulent ici comme les Jackson, les Johnson ou les

La grande rue de Hillerod

Thomson en Angleterre, les Alexandrowitch, les Michaïlowitch ou les Petrowitch en Russie. Par quel miracle arrive-t-on à débrouiller le chaos de cette Babel en miniature? Les malheureux facteurs des postes, que leur profession condamne chaque jour à cette opération laborieuse, seraient seuls capables de nous le dire; mais nous ne songeons pas à le leur demander.

Nous sommes déjà parvenus à l'extrémité des dernières rues, et notre omnibus vient de s'arrêter à la porte de l'hôtel Leidersdorff, que nous avons choisi, malgré son éloignement de la gare, parce qu'il est situé d'abord tout à fait à proximité du château de Frederiksborg, et parce qu'on nous a dit que le personnel y parle français.

La seconde de ces considérations surtout a pour nous une grande importance. Depuis que nous avons quitté Copenhague, personne ne nous comprend plus, et nous ne comprenons plus personne. Dans les restaurants, dans les cafés, dans les principaux magasins de la capitale, il y avait toujours quelque employé plus ou moins polyglotte avec qui nous pouvions nous entendre; si cette ressource nous faisait défaut, nous réunissions les feuillets épars du vocabulaire allemand très sommaire du reste, que nous avions déposé jadis dans quelque coin de notre mémoire, à l'époque déjà lointaine de notre préparation au baccalauréat, et le jargon tudesque fortement francisé, que nous formions des bribes de nos souvenirs, suffisait en général a nous tirer d'embarras.

Aujourd'hui, cet alliage même n'est plus accepté; le danois seul a cours légal et forcé, et cette monnaie nous fait complètement défaut. Plus infortunés que des sourds-muets, il nous faudrait donc nous résoudre à ne communiquer avec le monde civilisé qu'à l'aide de la pantomime, si l'hôtel Leidersdorff ne nous ouvrait son refuge sauveur. Nous y entrons avec l'assurance superbe que nous donne la certitude d'y pouvoir *parler* en maîtres; nous ne tardons pas, hélas! à nous

apercevoir que nous nous sommes leurré d'un vain espoir. Le personnel français, qui nous a été pompeusement annoncé se réduit à un unique sommelier, qui a bien passé autrefois deux ans à Paris, mais qui, depuis son retour dans son pays natal, a eu si peu d'occasions d'y rencontrer des Français, qu'il a presque totalement perdu l'usage de notre langue. Avec un tel interlocuteur, la conversation va se réduire forcément à un dialogue en petit nègre; encore nous demandons-nous si cet idiome imparfait lui est intelligible, tant il se montre peu loquace pendant la conduite qu'il nous fait jusqu'à notre logement.

Nous n'avons heureusement pas grandes explications à solliciter de lui. Nous connaissons, comme si nous l'avions toujours habitée, cette chambre où, par la fenêtre garnie d'un simple store de toile, le jour entre à flots, quoiqu'il soit onze heures du soir. Le poêle en faïence, qui dresse dans un angle de la pièce son large cylindre historié; la table recouverte d'un tapis, qui en occupe le milieu, et qui étale sur une étroite serviette blanche, auprès d'un miroir encadré de deux flambeaux, la carafe et le verre d'eau obligatoires; le lit irréprochable de propreté, mais incommode avec son échafaudage d'oreillers remplaçant le traversin absent, avec ses draps et ses couvertures dépourvus d'ampleur, qui ne peuvent le border ni au bout, ni sur les côtés, et qui glissent sur le plancher au moindre mouvement, avec son panneau capitonné destiné à protéger les pieds du dormeur contre le contact désagréable des barreaux de fer, tout est disposé ici suivant la même ordonnance qu'à l'hôtel Dagmar, à Copenhague, et nous serions dispensés à la rigueur de nous informer des us et coutumes de la maison; mais nous tenons à savoir si nous sommes décidément voués au mutisme à perpétuité.

Tandis que le valet de chambre, toujours silencieux, allume les bougies, pour nous persuader sans doute qu'il fait nuit ou simplement peut-être pour augmenter d'autant notre compte de dépenses, nous le

provoquons, par nos questions, à un échange moins bref de paroles ; nous l'interrogeons sur son séjour à Paris. Le nom prestigieux de la Ville Lumière produit sur lui l'effet d'un mot magique, son visage s'illumine, ses lèvres se descellent, un soupir de satisfaction s'échappe de sa poitrine : la statue enfin va s'animer.

O Paris, reine des cités humaines, enchanteresse au double visage, élégante comme Athènes, perverse comme Babylone, quels philtres possèdes-tu, pour captiver à jamais ceux que tu as enivrés une fois de tes charmes troublants ? Celui-là ne t'a approchée que de loin, et fasciné encore par le souvenir de ta beauté, il est devenu soudain, lui si timide, si taciturne tout à l'heure, le chantre éloquent de ta gloire. Tu ne lui as révélé ni le luxe de tes palais, ni l'éclat de tes fêtes, ni la richesse de tes trésors artistiques et littéraires ; mais il a fréquenté ton trop joyeux Moulin-Rouge, et les réminiscences des heures folles qu'il y a passées viennent de réveiller en lui des fibres depuis longtemps assoupies. Sa langue s'est déliée, les arcanes murés de sa mémoire se sont entr'ouverts : aussi puissantes que la formule d'Ali-Baba, tes syllabes ont accompli d'un coup cette métamorphose.

Plus n'est besoin maintenant d'encourager ses confidences ; c'est nous au contraire, qui prenons l'initiative de les interrompre. Sans déployer les finesses de la maïeutique de Socrate, nous avons appris tout ce dont nous avions intérêt à nous instruire, et même bien davantage : après avoir accouché l'esprit de ce brave garçon, il est temps de nous coucher.

L'heureuse impression qui nous est restée de cet entretien persiste encore le lendemain matin, lorsque nous sortons de nos logis respectifs. Il semble que la nature, fraîchement épanouie dans sa parure matinale, se mette à l'unisson de nos propres sentiments, pour nous en faire mieux apprécier la douceur. Hier, le temps était maussade, pluvieux, presque froid ; aujourd'hui, le soleil s'est levé dans un ciel sans nuages.



Château de Frederiksborg (façade Nord-Est)

Les roues ailées des moulins à vent tourbillonnent dans les airs au souffle de la brise, et sur les eaux tranquilles de son lac, que trouble à peine un léger frisson, Frederiksborg mire ses hautes murailles, empourprées par les premiers rayons du jour.

Il est impossible de concevoir un paysage empreint d'une grâce plus souriante, et pourtant il y flotte une vague mélancolie. Il y a dans ce site romantique, dans la silhouette fantastique de ce château, qu'on dirait dessiné par le crayon de Gustave Doré, une poésie triste et tendre, qui aurait séduit Louis II de Bavière. Un tel cadre aurait convenu aux rêves de son imagination en délire, et mieux que les donjons crénelés de Hohenschwangau et de Neuschwanstein, les tours aux clochetons aériens de Frederiksborg se seraient prêtées à la résurrection de ces héros des Niebelungen, dont il se croyait le dernier descendant.

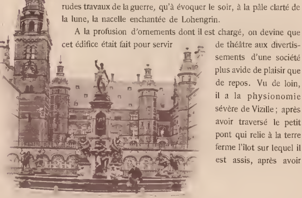
Christian IV, qui a construit, au commencement du XVIIe siècle, ce magnifique monument, n'avait pas sans doute le cerveau hanté par les visions chimériques qui obsédaient le royal ami de Wagner. Les



Entrée du Château de Frederiksborg

luttes qu'il soutenait tantôt contre la maison d'Autriche, tantôt contre la Suède, ne laissaient guère à son esprit le loisir de se répandre en songes creux, et son tempérament le disposait d'ailleurs plutôt à chercher dans le tumulte joyeux des fêtes une distraction aux rudes travaux de la guerre, qu'à évoquer le soir, à la pâle clarté de la lune, la nacelle enchantée de Lohengrin.

A la profusion d'ornements dont il est chargé, on devine que cet édifice était fait pour servir de théâtre aux divertissements d'une société plus avide de plaisir que de repos. Vu de loin, il a la physionomie sévère de Vizille ; après avoir traversé le petit pont qui relie à la terre ferme l'îlot sur lequel il est assis, après avoir

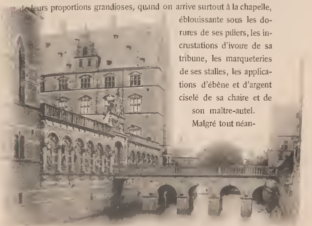


Cour d'honneur du Château de Frederiksborg.

franchi la poterne et poussé la porte qui donne accès dans la grande cour d'honneur, on est surpris d'y découvrir des détails aussi exquis que ceux du château de Blois. La jolie fontaine de marbre, décorée de statues de bronze, qui en précède l'entrée, les portiques gracieux qui en supportent les quatre étages, les guirlandes de pierre, les corniches délicates qui s'enlèvent en fines broderies sur le fond vulgaire des façades de briques, illuminent sa masse sombre d'un éclair de gaieté discrète.

Le contraste est plus saisissant encore, quand on parcourt les salles superbes de l'intérieur, qu'un incendie a ravagées en 1859 et dépouillées des merveilles d'art entassées sous leurs lambris, où des restaurations hâtives ont remplacé par des toiles peintes les anciennes tapisseries et par des moulures en plâtre à reliefs polychromes les riches caissons des plafonds, mais qui sont demeurées intactes dans l'harmonie de leurs proportions grandioses, quand on arrive surtout à la chapelle, éblouissante sous les dorures de ses piliers, les incrustations d'ivoire de sa tribune, les marqueteries de ses stalles, les applications d'ébène et d'argent ciselé de sa chaire et de son maître-autel.

Malgré tout néan-



Porte d'entrée du Château de Frederiksborg, côté Sud.

moins, malgré le luxe excessif, parfois même criard, qui a été déployé pour en rehausser l'éclat, la tonalité générale de Frederiksborg reste voilée d'une pénétrante tristesse. En adaptant à un autre milieu l'architecture aimable de sa résidence de Copenhague, en réédifiant ici, sur un plus vaste plan, ce château de Rosenborg, que nous avons déjà décrit et qui était son séjour de prédilection, Christian IV en a-t-il involontairement modifié le caractère ? Ou bien est-ce la solitude de son enceinte inhabitée qui donne à ce manoir l'aspect mystérieux d'un palais de fées ? Peut-être suffirait-il, pour le transfigurer, de rendre la vie aux pompeux cortèges qui y défilaient lors du couron-



La grande place d'Hilleröd un jour de marché

nement des princes de la dynastie d'Oldenbourg, d'y réveiller les échos des fanfares qui sonnaient, dans les forêts environnantes, l'hallali des chasses royales. Malheureusement de tels souhaits sont superflus. Le passé brillant dont Frederiksborg a été le témoin s'est évanoui à jamais, et fût-il possible de le faire renaître, qu'il ne se trouverait plus de prince Charmant pour le tirer de sa torpeur. L'ère

des légendes est close. Nous n'avons pas à chercher bien loin la démonstration de cette vérité, hélas! trop palpable; elle s'offre d'elle-même à nous. Suivons seulement la foule qui met ce matin dans les rues d'Hillerød une animation insolite, et rendons-nous avec elle à la grande place où se tient le marché. Sans avoir le cachet bien spécial des télègues russes ou des karrioles norvégiennes, les voitures qui y ont amené de tous les points de la région les paysans rassemblés pour cette circonstance sont du moins quelque peu différentes de celles qui circulent dans nos campagnes. Ces chariots plats, montés sur quatre roues et garnis de bancs qui sont disposés l'un derrière l'autre, à la façon des caissons de nos fourgons d'artillerie, ont une tournure primitive assez curieuse.

Karriole norvégienne.

Mais sauf cette particularité, bien minime du reste, il n'y a pas un trait de mœurs locales à relever. A la différence de leurs voisins de Norvège qui, en dépit des lois sévères édictées pour la répression de l'ivresse, ne manquent jamais, dans de semblables conjonctures, de se griser abominablement, tous ces braves gens sont calmes et discutent de leurs





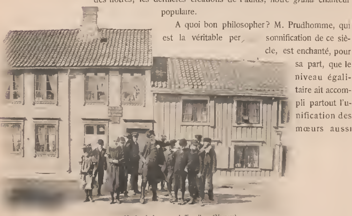
Vues détachées du champ de foire d'Hillerød.

intérêts avec le plus parfait sang-froid. Quant à la note pittoresque que nous espérions rencontrer en eux, nous ne la saisissons nulle part. Ce champ de foire d'un village danois ressemble exactement à celui de n'importe quel bourg de France.

Progrès, voilà bien ton œuvre ! Du jour où ils ont cru avoir conquis leur indépendance politique, les hommes se sont avisés qu'ils devaient abolir les marques extérieures qui pouvaient les séparer entre eux. Ouvriers et laboureurs ont répudié à l'envi, comme une livrée d'esclavage, les jolis costumes qui donnaient tant d'aisance à leurs membres lourds. Ils se sont imaginé être devenus les égaux de leurs seigneurs, parce qu'ils ont, à leur exemple, endossé une redingote et coiffé un chapeau de feutre ; ils ne se sont pas aperçus qu'ils n'étaient que ridicules, et que la mode fugitive, en faisant ressortir la coupe déjà surannée de leurs nouveaux vêtements, se chargeait de rétablir chaque jour les différences qu'ils s'étaient flattés de faire disparaître.

Au surplus, nous sommes vraiment bien naïfs de nous étonner encore, et nous devrions être à l'abri des surprises faciles, depuis que nous avons, à Damas, en plein foyer du fanatisme musulman, entendu exécuter sur les tréteaux d'un café-concert, en tout pareil à quelqu'un des nôtres, les dernières créations de Paulus, notre *grand* chanteur populaire.

A quoi bon philosopher ? M. Prudhomme, qui est la véritable personnification de ce siècle, est enchanté, pour sa part, que le niveau égalitaire ait accompli partout l'unification des mœurs aussi



Une bande de gamins de Trondhjem (Norvège)

bien que des lois. Avec l'éclectisme aimable dont il se pique, il n'est pas fâché, lorsqu'il voyage, de contempler quelques échantillons plus ou moins fantaisistes des anciens costumes nationaux sur les épaules des domestiques, que les propriétaires des grands hôtels, pour l'exploiter plus adroitement, ont l'ingénieuse idée de mettre à son service ; mais il considérerait comme un anachronisme injurieux pour notre siècle de lumière, que des hommes libres pussent s'astreindre à se déguiser de la sorte. Il trouve de la gentillesse aux petites servantes travesties en Dalécarliennes qui circulent dans les rues de Stockholm ; il serait désolé que les villageoises de la province suédoise, d'où elles sont censées être originaires, eussent conservé l'habitude de s'habiller ainsi, et il se pâme au contraire devant les bienfaits de la civilisation, en voyant les gamins de Trondhjem emprisonnés dans des culottes semblables à celles des gavroches parisiens, ou les femmes d'Hammerfest, la ville la plus septentrionale du monde, affublées des corsages à manches bouffantes, dont les décrets souverains des couturières de la rue de la Paix ont imposé le type aux toilettes de l'an de grâce 1893.

Les artistes et les voyageurs peuvent traduire dans des plaintes plus ou moins éloquentes leurs déceptions et leurs regrets ; leur voix se perd dans le désert. C'en est fait des coutumes vénérables, des traditions qui formaient autrefois le patrimoine propre des nations et des individus : la couleur locale s'est définitivement délayée dans le brouillard gris de la banalité.

Ces moroses réflexions nous incitent à reprendre tout doucement le chemin de l'hôtel Leidersdorff. Nous y sommes reçus par le galant sommelier qui nous a si fort édifiés la veille sur ses fredaines de jeunesse, et que sa connaissance de la langue française a, paraît-il, désigné à notre service particulier. Nous avions décidément eu tort de le mal juger ; maintenant que la glace de sa timidité s'est rompue, il se montre au contraire très intelligent, et sans se départir de la politesse



Château de Fredensborg.

respectueuse qui distingue les domestiques dans les pays scandinaves, il s'enquiert avec obligeance de nos projets.

Sur ses conseils, nous renonçons à nous rendre à Fredensborg par le chemin de fer et, par ses soins, nous sommes bientôt pourvus d'un confortable landau, attelé de deux chevaux vigoureux, qui nous y conduira largement en une heure.

Une route délicieuse, ombragée par les grands hêtres de la forêt, nous amène d'abord, par une pente insensible, en vue du lac d'Esrom, dont la nappe bleue, encadrée de collines boisées, brille comme un saphir enchâssé dans une garniture d'émeraudes. Un instant, nous apercevons sur le flanc d'un coteau la masse blanche du château ; nous passons entre deux rangées de maisons, précédées de petits jardins, surmontées de mâts qui attestent qu'on a l'habitude de les pavoiser fréquemment, et par une large avenue, qui n'est que le prolongement de la route, nous arrivons enfin au portail de Fredensborg.



La Famille royale de Danemark à Fredensborg.

Nous voici donc en face de cette demeure désormais historique, où chaque année l'empereur Alexandre III vient se reposer, au sein de sa famille, des pesants soucis du pouvoir. Le roi Frédéric IV qui l'a édifiée en 1720, après la conclusion d'un heureux traité de paix avec la Suède, ne prévoyait pas la destinée illustre qui l'attendait ; de fait, elle a été presque constamment délaissée jusqu'à l'avènement du monarque actuel, et, aujourd'hui encore, la cour n'y réside guère que pendant les deux ou trois mois d'automne que le Tsar a coutume d'y passer. Pour le moment, elle est déserte, et nous obtenons sans peine l'autorisation de la visiter.

Avec plus de prétention que Bernstorff, elle n'a ni plus de splendeur, ni plus de majesté. Malgré le perron qui en découpe la façade, et le dôme massif qui en surmonte le faîte, ce bâtiment dépourvu de style ressemble plutôt à une caserne qu'à une habitation princière, et le badigeon à la chaux très éclatant qui le recouvre n'est pas pour en relever la physionomie. L'intérieur répond à l'extérieur. En dehors de la grande salle à manger de gala, que domine de toute sa hauteur la coupole centrale, mais dont les belles dimensions font paraître plus froides les dalles de marbre multicolore du pavé et les peintures à la détrempe des parois, il n'est pas une pièce dont l'architecture ou la décoration mérite d'être signalée.

Les appartements des souverains de toutes les Russies se composent d'une chambre très simple, garnie de meubles en acajou que recouvre une étoffe de satin vert uni, et d'un petit salon contigu, qui sert de cabinet de travail au couple impérial.

Nous parcourons tour à tour les logements réservés au roi et à la reine de Grèce, au prince et à la princesse de Galles; si on y respire partout l'aisance et le confort, le luxe et l'apprêt ne s'y révèlent nulle part. On dirait de la maison de campagne d'honnêtes bourgeois, que tenterait peu le prestige des grands seigneurs et que préoccuperait

uniquement le désir sincère de se ménager, loin des fracas des villes, une paisible retraite.

Faut-il parler des fontaines ornées de figures mythologiques, des statues de paysans norvégiens en costume national, du pavillon russe, qu'on rencontre dans le parc, aux environs immédiats du château? Non; ces curiosités d'ordre secondaire n'ajoutent rien à la beauté de



Chambre à coucher du Tsar et de la Tsarine, à Fredensborg.

Fredensborg. Ce qui en fait le charme, c'est la situation merveilleuse qu'il occupe, c'est le silence profond des bois qui l'entourent, c'est le mirage des perspectives qui s'ouvrent, au travers des branches subitement écartées, sur le lac d'Esrom et les montagnes voisines, c'est la magie des nuances qui en colorent les paysages, au déclin de l'été surtout, lorsque le soleil a étendu sur les feuilles une couche de rouille et d'or, lorsque, sous le ciel voilé de brumes transparentes, se déploie, comme un champ d'épis mûrs, la vaste étendue des forêts jaunes.

L'automne est la saison par excellence dans ces régions du Nord,

où la terre, avant de s'engourdir du long sommeil de l'hiver, se hâte d'exhaler toute sa vie à la fois, d'épuiser d'un coup le trésor de ses plus riches parures. On comprend que l'impératrice Dagmar choisisse de préférence ce moment pour revoir les lieux où s'est écoulée une partie des années calmes de sa jeunesse, et que rien n'égale pour elle le plaisir qu'elle y goûte.

A son exemple du reste, la famille royale au grand complet s'y transporte en même temps avec elle. Le roi Christian et la reine Louise s'y installent, et auprès d'eux tous les membres de leur innombrable lignée : le prince héritier Frédéric, qui a huit enfants, la princesse de Galles, qui en a quatre, le roi de Grèce et la duchesse de Cumberland, qui en ont chacun six, enfin le prince Valdemar, qui en a quatre.

Alors, le château, vide depuis près d'un an, se remplit tout à coup de bruit et de gaîté. Cette cour ennemie du faste, qui ne donne à Copenhague que de rares réceptions, se dédommage ici des rigueurs de la réclusion, à laquelle elle s'était condamnée par mépris pour le vain attirail des grandeurs. Des distractions de toutes sortes s'improvisent, des jeux, des promenades, des fêtes, des chasses, dont le Tsar est le principal organisateur et auxquelles il prend la part la plus active.

L'Impératrice, qui le sent mieux à elle, dans le cadre de cet intérieur patriarcal, l'exhorte tendrement à jouir sans arrière-pensée de ces trop courts instants de liberté, et le bon monarque à la barbe fleurie, comme on disait jadis de Charlemagne, dont il a du reste la puissante stature, consent avec bonne grâce à descendre au rang de simple particulier. La tête coiffée d'un chapeau de feutre à larges ailes, le buste à l'aise dans un ample veston, qui fait ressortir ses formes athlétiques, il s'en va, dès trois heures du matin, parcourir les profondeurs touffues des bois, accompagné le plus souvent par l'Impératrice qui ne le quitte presque jamais, heureux de pouvoir, loin du tracas des affaires, à l'abri des attentats nihilistes, humer en paix les parfums salutaires des

essences végétales, et savourer la tranquillité sereine de l'air embaumé.

Puis, quand il revient de ces expéditions, quand il se retrouve le soir, après dîner, au milieu de la famille réunie dans le salon du rez-de-chaussée, il s'abandonne aux hasards de la causerie avec la reine Louise, qui le préfère, dit-on, à tous ses autres gendres, et que, de son côté, il consulte volontiers; ou bien, accompagné au piano par sa belle-mère, il joue sur la flûte quelqu'une de ces mélodies slaves, dont le rythme lent a tant de charme.

Sa porte est impitoyablement fermée aux journalistes en quête de chroniques; mais celui qui a exprimé le noble désir de porter dans l'histoire le titre d'Empereur des paysans ne redoute pas l'attouchement des mains calleuses de l'homme du peuple. On l'a vu un jour à Copenhague emporter dans ses bras un malheureux pompier, tombé du haut d'une maison en flammes; il n'est pas rare de le rencontrer non plus, au retour de ses courses dans les environs, assis sur la banquette d'un wagon de troisième classe, et causant familièrement avec ses voisins de l'état de leurs récoltes.

Pareil à Henri IV, dont il rappelle par plus d'un côté l'attachante figure, et dont il s'est déclaré lui-même jaloux de devenir l'émule, il a pour les enfants d'irrésistibles faiblesses, d'inépuisables complaisances. Si aucun ambassadeur ne l'a surpris dans la posture du roi Vert-Galant, servant de monture à ses jeunes neveux, c'est que les diplomates ont peu d'occasions de venir à Fredensborg. Les boutiquiers du village, du moins, le connaissent bien, pour avoir reçu maintes fois sa visite, et pour avoir assisté au pillage de leurs provisions de jouets et de friandises par la bande mutine qui l'escortait. Certains jours, en compagnie de la plus chère de ses belles-sœurs, de cette gracieuse princesse Marie d'Orléans, qui a épousé, il y a quelques années le prince Valdemar, il descend jusque sur les bords du lac d'Esrom, où foisonnent les cham-

pignons, et, sa cueillette achevée, se rend en personne à la cuisine pour surveiller la préparation de son mets favori.

Il y aurait, si l'on en pouvait recueillir les détails, tout un livre à écrire sur les occupations de l'empereur Alexandre pendant son séjour en Danemark; mais ce n'est pas à nous qu'il appartient de le tenter. Notre humble rôle de touristes ne nous a permis ni de découvrir, ni de contrôler les secrets dont la divulgation a défrayé, il a quelques mois, les controverses des gazettes politiques, et qui ont si vivement ému l'opinion.

Nous avons eu le très grand honneur d'être reçus par Son Altesse Royale la princesse Valdemar, dans les salons luxueusement meublés, encombrés de vases de Sèvres, de bronzes, d'objets d'art de toutes sortes, dépendant des appartements qu'elle occupe à Copenhague, au château d'Amalieborg ; nous nous sommes abstenus, on le devine, de lui poser des questions indiscrètes. Avec la cordialité exempte de fierté, qui est l'apanage des membres de cette auguste famille, mais qui, alliée chez elle à une vivacité pleine de grâce, a fait d'elle l'idole du peuple danois, elle a daigné aborder avec nous, pendant les trois quarts d'heure qu'a duré notre audience, bien des sujets divers. Elle nous a entretenu surtout de la France, des fêtes qui s'y préparaient en l'honneur des officiers de l'escadre de l'amiral Avellan, de l'affection que portent à notre pays les sujets du roi Christian, et qu'elle a, pour sa part, tant contribué à affermir.

Il est possible que ce soit dans les conciliabules échangés, sur les rives du lac d'Esrom, entre le Tsar et cette princesse, si ardemment dévouée à sa patrie d'origine, que se sont ébauchés, fortifiés en tout cas, les premiers linéaments de l'alliance franco-russe. Rien ne nous autorise à l'affirmer. Les murs, pas plus que les futaies de Fredensborg, n'ont d'oreilles pour écouter les discours qui s'y tiennent. La seule confidence qu'ils fassent aux étrangers vulgaires que nous

sommes, c'est celle de la concorde qui règne entre les princes de cette maison, la plus nombreuse de l'Europe, et qui se trahit sans affectation dans leur joie au moment de leur réunion, dans leur tristesse à l'heure de la séparation. Nous en avons pu juger par nous-mêmes, lorsque, à la fin de l'automne dernier, l'empereur Alexandre quitta Copenhague pour rentrer à Saint-Pétersbourg.

C'était le 17 octobre, quatre jours après la démonstration aussi significative qu'inattendue, par laquelle il avait manifesté, à la face du monde entier, sa sympathie envers la France, en venant inspecter dans la rade deux de nos navires de guerre. Le ciel, comme pour ajouter à l'impression toujours douloureuse d'un départ, avait ouvert ses cataractes, et une pluie diluvienne se répandait en torrents sur la ville. Placés dans le petit pavillon qui avait été dressé sur le port pour protéger l'embarquement des illustres voyageurs, nous les avions vus descendre un à un de leurs coupés ruisselants : le Tsar, la Tsarine, le Tsarevitch, la Princesse de Galles et ses filles. Debout sur les marches de l'escalier du quai, entouré de son fils aîné et de ses petits-enfants, le Roi échangeait d'un air distrait des poignées de main avec les personnages, revêtus comme lui de brillants uniformes, que la cérémonie des adieux avait rassemblés à ses côtés. Au moment où les canots allaient quitter le rivage, il s'avança seul, et tandis que des flots de larmes jaillissaient des paupières féminines, il étreignit longuement sur sa poitrine ses deux filles, l'Impératrice de Russie et la future reine d'Angleterre. Ce matin-là, Fredensborg avait fermé ses portes, et en songeant aux huit semaines de bonheur qu'on y avait passées, aux longs mois qui s'écouleraient avant qu'on s'y retrouvât de nouveau, tous les cœurs s'étaient serrés.

Cette scène touchante, à laquelle la foule avait assisté avec une émotion silencieuse, résumait pour nous toute l'histoire intime du château. Pourquoi aurions-nous cherché à en apprendre davantage?

Nous nous représentons facilement, sans en avoir été les témoins, l'existence qu'on y mène, et en quittant, nous aussi, cette délicieuse demeure, en reprenant, en sens inverse, la belle avenue par laquelle nous y sommes arrivés, nous ne pouvons nous empêcher de rendre hommage à ce qu'elle représente et abrite de rares et éminentes vertus.

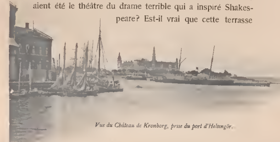
Une dernière fois, par la portière du wagon qui nous emporte à Helsingor, nous saluons sa haute façade, apparue tout à coup au milieu de ses remparts de verdure; trois quarts d'heure plus tard, nous débarquons sous une gare en briques rouges, presque neuve, construite d'après le style de la Renaissance, et située tout à fait sur le bord de la mer : cette fois, nous sommes décidément au pays d'Hamlet.

Helsingor, que nous appelons en français Elseneur, est une petite ville de dix mille habitants, dont l'importance a beaucoup diminué depuis la suppression des droits de péage établis en 1425 par Éric VII, sur les navires qui traversaient le Sund. Sa petite rade, assez bien protégée contre les tempêtes de Kattégat, recueille encore au passage une partie du transit maritime; mais elle a dû subir la concurrence du port d'Helsingborg, qui lui fait face sur la rive suédoise, et, à part son agréable situation à l'entrée du détroit, elle n'offre aux voyageurs qu'un médiocre intérêt.



Port d'Helsingborg, sur la côte suédoise, en face d'Elseneur.

Après avoir déjeuné à Helsingór dans un restaurant, où personne ne comprend ni l'allemand ni le français, nous nous dirigeons du côté de la forteresse de Kronborg, qui dresse à l'horizon, sur la pointe extrême d'un cap, son enceinte de granit flanquée de donjons, entourée de fossés et de remparts. Est-il vrai que nous foulions enfin le sol marqué par une des plus poignantes tragédies qu'ait connues l'humanité? Est-il vrai que ces lourdes murailles, dont l'architecture rappelle, avec une ornementation plus simple, celle de Frederiksborg, que ces tourelles effilées en flèches aiguës qu'allègent les fines sculptures enroulées à leur flancs, que cette cour aux proportions grandioses, sur laquelle se projettent les lignes graves des façades grises, aient été le théâtre du drame terrible qui a inspiré Shakespeare? Est-il vrai que cette terrasse



Vue du Château de Kronborg, prise du port d'Helsingör.

de la *Flagbatterie*, sur laquelle nous sommes montés, ait servi de préau aux promenades nocturnes du père d'Hamlet, venant solliciter de son fils la punition de son assassin?

Pour permettre à notre imagination de reconstituer ces scènes d'épouvante, il faudrait que le décor s'y prêtât; il faudrait une de ces nuits, dont le talent distingué de notre ami Jules Faivre, a traduit, d'une manière si saisissante, sur la couverture de notre ouvrage, l'impression sinistre, où, suivant les paroles d'Horatio, « l'aspect seul de

ce rocher qui s'avance au-dessus de sa base donne des fantaisies de désespoir au cerveau de quiconque contemple la mer de cette hauteur et l'entend rugir au-dessous ». Peut-être alors, à la clarté blafarde de la lune glissant à travers les nuages, croirions-nous voir surgir de l'ombre le fantôme errant du vieux roi, et entendre le prince Hamlet lui adresser les évocations éperdues que le poète anglais a mises dans sa bouche !

« Anges, ministres de grâce, défendez-nous ! Qui que tu sois, esprit salutaire ou lutin damné, que tu apportes avec toi les brises du ciel ou les rafales de l'enfer, que tes intentions soient perverses ou charitables ; tu te présentes sous une forme si provocante que je veux te parler. Je t'invoque, Hamlet, sire, mon père, royal Danois ! Oh ! réponds-moi ! Ne me laisse pas déchirer par le doute ; mais dis-moi pourquoi tes os sanctifiés, ensevelis dans la mort, ont déchiré leur suaire ; pourquoi le sépulcre où nous t'avons vu inhumé en paix, a ouvert ses lourdes mâchoires de marbre pour te rejeter dans le monde ! Que signifie ceci ? Pourquoi toi, corps mort, viens-tu, tout couvert d'acier, revoir les clairs de lune et rendre effrayante la nuit ? Et nous, bouffons de la nature, pourquoi ébranles-tu si horriblement notre imagination par des pensées inaccessibles à nos âmes ? Dis ! pourquoi cela ? dans quel but ? que veux-tu de nous ? »

Mais il n'est pas de chimères capables de résister au radieux soleil qui nous éclaire. A d'autres heures, dans le crépuscule douteux du soir, nous pourrions prendre pour des cippes funéraires les pierres qui hérissent les talus des bastions, et qui ne sont que les larmiers des casemates ; sous la lumière qui l'inonde, en face de la nappe bleue du Sund, que sillonnent d'innombrables bateaux, cette esplanade, où un inoffensif factionnaire monte la garde auprès de vieux canons démodés, n'a plus rien d'impressionnant.

Une minute, cependant, lorsque nous franchissons le pont-levis du



Château de Kronborg (façades Nord et Ouest)

château, l'image d'Ophélie se présente à nos yeux dans une rapide vision. Un coup de vent a décoiffé soudain une jeune fille qui traversait les fossés en même temps que nous. En voyant son chapeau de paille blanche garni de fleurs s'enfuir avec une ironie capricieuse au cours du ruisseau ombragé qui baigne les remparts, et se jouer des efforts de ceux qui cherchent à le ressaisir, nous songeons involontairement à la douce princesse qui, à la même place peut-être, a terminé sa carrière infortunée, et le récit de sa mort nous revient en mémoire!

« Il y a en travers d'un ruisseau un saule qui mire ses feuilles grises dans l'eau du courant. C'est là qu'elle est venue, portant de fantasques guirlandes de renoncules, d'orties, de marguerites et de ces longues fleurs pourpres, que nos froides vierges appellent doigts d'hommes morts. Là, tandis qu'elle grimpait pour suspendre sa sauvage couronne aux rameaux inclinés, une branche envieuse s'est cassée, et tous ses trophées champêtres sont, comme elle, tombés dans le ruisseau en pleurs. Ses vêtements se sont étalés et l'ont soutenue un moment, nouvelle sirène, pendant qu'elle chantait des bribes de vieilles chansons, comme insensible à sa propre détresse, ou comme une créature naturellement formée pour cet élément. Mais cela n'a pu durer longtemps! ses vêtements, alourdis parce qu'ils avaient bu, ont entraîné la pauvre malheureuse de son chant mélodieux à une mort fangeuse. »

Le spectacle que nous avons sous les yeux n'a heureusement rien d'aussi funèbre. Un soldat armé d'une pique a déjà repêché la coiffure volage, moins volage peut-être que la tête qu'elle recouvrait, et, au joyeux éclat de rire de l'enfant reconnaissante, tous les spectres se sont évanouis.

Enfin, nous touchons à la dernière station de notre pèlerinage : il ne nous reste plus qu'à faire l'ascension des collines boisées qui dominent Helsingör, et à nous enfoncer sous les hêtres qui dissimulent

l'ancien rendez-vous de chasse de Marienlyst, aujourd'hui transformé en un prosaïque restaurant. A l'extrémité d'une terrasse, d'où le regard s'étend, par-delà les rives resserrées du Sund, jusqu'aux plaines de la Suède, s'élève un monticule en rocailles, surmonté d'une pierre runique, sur laquelle se détache ce simple nom : *Hamlete*.

C'est là, au lieu même qu'il habitait, que le prince Hamlet se repose, dans l'éternel sommeil, des agitations de sa vie tourmentée ; c'est là du moins que la tradition a placé son tombeau, car cette légende n'est qu'un conte. Les faits auxquels Shakespeare a emprunté le thème de son œuvre remontent à deux cents ans avant l'ère chrétienne, et le premier récit que nous en possédions est celui que Saxo Grammaticus, l'historien danois, en a inséré dans ses Chroniques, au commencement du XIIIe siècle. Hamlet était le fils d'un chef de pirates qui vivait, non pas même dans l'île de Själland, mais dans le Jylland : il n'a donc pu connaître ni Kronborg, qui fut édifié en 1580 par Frédéric II, ni Flynderborg, qu'Éric VII avait bâti au même endroit, cent cinquante ans auparavant. Le seul souvenir authentique qui se rattache à cette forteresse est celui de la reine Caroline-Mathilde, femme de Christian VII, qui y fut conduite et enfermée pendant quelque temps, après la découverte de ses relations adultères avec Struensée.

Il semblerait naturel que la destinée de cette princesse, aussi belle et aussi malheureuse que Marie Stuart et Marie-Antoinette, eût attendri les âmes sensibles, et que son poétique visage eût éclipsé le masque énigmatique du royal fiancé d'Ophélie. Où trouver une démonstration plus saisissante du néant des grandeurs humaines, un exemple plus terrifiant des châtiments réservés par la Providence à ceux qui transgressent ses lois, que dans les épreuves qu'elle eut à subir ? Quels contrastes et quelles leçons ne se dégage-t-il pas de l'existence de cette sœur du roi d'Angleterre George III, que la raison d'État condamne à dix-sept ans à s'unir à un homme doué de toutes les séductions phy-



Tombeau d'Hamlet a Marienlyst, pres Helsingor

siques, mais prématurément usé par la débauche, et que l'abandon de son époux entraîne à une liaison publique et coupable avec un intrigant de marque devenu le favori de son maître, qui connaît et épuise tous les enivrements de la passion, toutes les joies du pouvoir absolu, et que la haine d'une belle-mère jalouse précipite tout à coup des hauteurs du rêve où elle marche dans une sorte d'hallucination inconsciente, qu'on arrache par une froide nuit d'hiver au luxe de son palais, pour la jeter dans un cachot, et qui, dépouillée de sa triple couronne de reine, d'épouse et de mère, destituée de ses titres, séparée de son enfant, finit par mourir à vingt-trois ans, repentante et oubliée, au fond d'un village obscur de son pays natal!

La fenêtre de la chambre où elle fut enfermée, du 17 janvier au 30 mai 1772, a longtemps porté sur le carreau de l'une de ses vitres, l'invocation suprême qu'elle y grava un jour avec la pointe d'un de ses diamants, et par laquelle elle demandait au ciel sa réhabilitation au prix de son propre sacrifice : *Keep me innocent and make others great.* « Rendez-moi l'innocence et donnez aux autres la grandeur! » Les péripéties de ce roman captivant et lugubre, que Meyerbeer a transporté de nos jours sur la scène, ont pourtant à peine réussi à conserver le nom de celle qui en fut l'héroïne. Les infortunes réelles, mais méritées, il est vrai, de Caroline-Mathilde ont moins ému la postérité que les malheurs supposés d'Hamlet.

En dépit même des démentis que lui a infligés l'histoire, la fiction a survécu. Renouvelant le prodige de Pygmalion, dont les effluves amoureux animèrent jadis le marbre de la statue de Galathée, Shakespeare a communiqué une vie immortelle aux héros enfantés par son génie. Les types tendres, burlesques et tragiques d'Ophélie, de Polonus et de Laërte, se sont gravés dans l'âme de la foule, et la sombre figure d'Hamlet, popularisée par des artistes tels que Faure et Mounet-Sully, s'y est fixée en traits indélébiles. Ces personnages, sur lesquels

s'est appesanti un destin plus inexorable que la fatalité antique, lui sont demeurés chers, et elle rend à leurs mânes imaginaires l'hommage respectueux qu'elle voue d'instinct aux victimes innocentes.

L'industriel ingénieux qui a eu l'idée d'élever une tombe à Hamlet et de la montrer aux curieux moyennant une légère redevance est le digne émule de celui qui, depuis la publication des romans d'Alexandre Dumas, a ouvert au public, dans les murailles du château d'If, les cellules de Monte-Cristo et de l'abbé Faria, mais, loin de juger cette supercherie injurieuse pour sa crédulité, le peuple, qui aime à incarner l'objet de ses affections et de ses haines, lui a su gré de répondre à ses secrètes aspirations. Il croit à l'existence d'Hamlet comme à celle du vieil Ogier, le Frédéric Barberousse danois, qui attend, au fond des souterrains de Kronborg, le jour où la patrie menacée aura besoin du secours de son bras, et, en sentant planer sur lui la mystérieuse protection de ces âmes vengeresses, il est disposé à plus de courage en face du danger, à plus de confiance en face de l'avenir



CHAPITRE IV

LE DANEMARK CONTEMPORAIN

Une excursion en Suède. — Le Jylland. — Aspect général du Danemark.
Sol. — Population. — Agriculture et Industrie. — Commerce.
Mouvement littéraire, artistique et scientifique. — Institutions. — Armée et marine.
Organisation judiciaire et administrative. — Instruction publique.
Politique extérieure et intérieure. — La presse et les partis.
La France en Danemark. — Les Religieuses de Saint-Joseph de Chambéry à Copenhague.
L'alliance franco-russe.

La Suède touche de si près la pointe de l'île de Själland, sur laquelle s'élève Helsingor, qu'il est difficile de résister à la tentation de franchir les quatre kilomètres qui séparent l'une de l'autre ces deux rives du Sund, longtemps réunies du reste sous le sceptre danois. Nous montons à bord d'un de ces grands bacs à vapeur dont nous avons déjà souvent parlé, sur lesquels les trains traversent les détroits comme sur des ponts mobiles, et au bout de vingt

Place du Marché à Helsingborg.

minutes nous débarquons à Helsingborg. Nous n'avons pas plus tôt mis pied à terre, que nous sommes assaillis par une nuée de ces parasites qui, en tous pays, ont accoutumé de faire des étrangers leur proie quotidienne. Des femmes nous proposent de petits objets en bois sculpté, qui sont, paraît-il, les produits de l'industrie locale, et qui ne diffèrent guère des bibelots suisses du même genre. Il ne valait vraiment pas la peine de venir si loin pour n'y rien trouver de plus nouveau. Quant à l'attrait spécial d'Helsingborg, qui renferme 17.000 habitants, et dont la physionomie est par conséquent un peu plus animée que celle d'Helsingör, il est relativement mince.

De l'ancien château-fort qui surmontait autrefois les collines situées en arrière de la ville, et qui faisait face à Kronborg, il ne reste qu'une tour démantelée, du haut de laquelle, il est vrai, l'œil embrasse un magnifique panorama, mais qui, en dehors de l'épaisseur prodigieuse de ses murailles, ne présente pas de caractère bien saillant.

Le seul avantage appréciable qui résulte pour nous de cette courte excursion en terre suédoise consiste dans la ressource qu'elle nous procure de rentrer à Copenhague par une voie différente de celle qui nous en a amenés. Nous pouvons gagner de là en bateau la presqu'île du Jylland, redescendre en chemin de fer jusqu'à Fredericia, et, par l'île de Fyn et les deux Belts, réintégrer la capitale; nous aurons ainsi accompli le tour presque complet du Danemark, et nous en aurons visité les centres les plus importants.

Cet itinéraire est peu fréquenté par les touristes, qui préfèrent à la douce poésie des paysages danois la sauvagerie grandiose de la nature norvégienne, et qui abrègent en général leurs étapes pour atteindre plus tôt à leur but; il est intéressant néanmoins pour ceux qui cherchent à se rendre compte des divers aspects du pays. La côte occidentale du Jylland, désagrégée par les terribles tempêtes de la mer du Nord, ne présente sans doute qu'une succession monotone de dunes

et de marais assez analogues à nos landes gasconnes ; mais la partie orientale de la péninsule fourmille de petites localités, telles que Skanderborg, coquettement posée au bord d'un lac, sur un mamelon qui commande les plaines environnantes, telles que Veyle, paresseusement pelotonnée au fond d'un fjord sinueux, entre deux collines boisées, où on aimerait à séjourner quelques semaines, et qui semblent toutes désignées au rôle de stations de plaisance.

Aarhus, qui compte 30.000 habitants, et qui est la ville la plus peuplée du royaume après Copenhague, est remarquable aussi par son agréable situation sur une large baie et par la beauté de ses environs. Aalborg, avec ses rues tortueuses, ses maisons de bois coiffées de pignons élégants, a conservé un cachet archaïque qu'on chercherait en vain partout ailleurs. Odense, l'antique cité d'Odin, qui, après avoir été la capitale des premiers rois, n'est plus aujourd'hui que le chef-lieu de l'île de Fyn, se recommande également à l'attention par sa cathédrale de Saint-Knud, qui est un des rares monuments gothiques demeurés intacts de la Scandinavie, et dont le maître-autel, surmonté d'un retable en bois sculpté, est une des plus belles œuvres du XVIe siècle.

Somme toute, sans vouloir établir de parallèle entre des régions



Chute de Lerfos près de Trondhjem (Norvège).

absolument dissemblables, on peut affirmer que le Danemark ne mérite pas le dédain dont il est l'objet de la part des voyageurs. On l'a comparé souvent à la Hollande, qu'il rappelle en effet sous plus d'un rapport; sa grâce riante le rapprocherait, suivant nous, davantage de la Normandie, à laquelle il n'est pas impossible, d'ailleurs que cette similitude avec leur patrie d'origine ait contribué à attacher les bandes errantes de Rollon.

Il n'a évidemment ni les côtes déchiquetées de la Norvège, ni ses fjords majestueux, ni ses vallées désolées, ni ses pics aux formes tourmentées et aux flancs stériles, ni les glaciers qui s'échappent des mâchoires entr'ouvertes de ses montagnes, ni les cascades qui bondissent en écumant du sommet de ses rochers, ni les cataractes dans lesquelles se précipite la masse entière de ses fleuves et qui, comme la double chute de Lerfos, près de Trondhjem, pour n'en citer qu'une, rappellent parfois de si saisissante façon celle du Rhin à Schaffhouse.

Son sol, presque uniformément plat, dont le relief ne dépasse pas, à son point culminant, une hauteur de 160 mètres au-dessus du niveau de la mer, se trouve, par le fait de sa structure même, à peu près totalement dépourvu de cours d'eau de quelque importance; mais sa constitution géologique, jointe à l'influence d'un climat plutôt brumeux que froid, dont la température moyenne varie entre + 17 degrés l'été et — 5 degrés l'hiver, le dispose mieux en revanche que les âpres déserts des contrées voisines, aux travaux de la culture. Sur son terrain spongieux, dont une perpétuelle humidité entretient encore la fraîcheur, et au travers duquel les pluies ne filtrent que lentement, la végétation s'épanouit à l'aise, vigoureuse et splendide. On dirait d'un beau parc qui aurait été dessiné par la main d'un génie bienfaisant, et le regard ne se lasse pas de contempler ces champs fertiles, ces îles verdoyantes, couvertes de riches moissons, de gras pâturages, d'épaisses forêts, que la mer enveloppe avec amour, et qui ne semblent

s'être abaissées au ras des flots, que pour en recevoir plus commodément l'étreinte caressante.

Aussi bien, n'est-ce pas par son aspect physique seulement, que le Danemark séduit et retient ceux qui prennent le temps de s'y arrêter. A mesure qu'on pénètre davantage dans son intimité, on s'attache mieux à ce petit peuple, que sa position prédestinait aux fonctions de sentinelle avancée dans ces régions du Nord plus longtemps privées de contact avec elles, et qui n'a pas failli à ce rôle. A vrai dire, on ne peut se flatter de le comprendre, qu'à condition de connaître d'abord le sol sur lequel il est fixé, et voilà pourquoi nous croyons que les voyageurs ont tort de le laisser en dehors de leur route.

Voilà pourquoi surtout nous nous sommes efforcés de saisir dans nos notes et dans nos photographies le plus grand nombre possible de ces impressions qui traduisent en traits vivants la physionomie des choses comme des individus. Mais pour arriver à former un tableau d'ensemble, ces éléments épars d'information doivent être réunis et coordonnés : c'est à quoi nous allons tendre maintenant.

Nous n'avons soumis jusqu'à présent à ceux qui nous ont fait l'honneur de nous accompagner, que des points de vue isolés : s'il est permis d'emprunter une expression au langage technique que comporte notre propre matière, nous voudrions en projeter l'image lumineuse, de façon à ce qu'ils pussent les embrasser tous d'un coup d'œil, et au travers des détails de cette vision matérielle dégager l'âme même des Danois.

Il existe en effet une corrélation intime, fatale entre la figure extérieure d'une contrée et le caractère de ceux qui y vivent. Ceci dérive de cela. Quelque respectable que soit, à certains égards, le dogme de l'infaillibilité de l'atavisme, proclamé par la science moderne, force est bien d'admettre que les circonstances en atténuent parfois la rigueur.

Nul ne peut nier les divergences profondes qui séparent souvent des hommes issus d'une souche unique, les transformations, par exemple, que l'influence des milieux a imprimées aux tribus germaines établies en Angleterre, en France ou en Allemagne. Pour celles d'entre elles qui se sont implantées en Scandinavie, ce phénomène est peut-être plus manifeste encore.

Nous avons, à propos du musée des Antiquités du Nord de Copenhague, esquissé à grands traits l'histoire des invasions qui ont remplacé par une race nouvelle les Lapons et les Finnois primitivement installés sur ces terres. Il paraît incontestable que les Daces et les Gètes qui donnèrent naissance aux Danois et aux Goths, appartenaient également à la grande famille aryenne. Les uns et les autres furent les ancêtres communs de ces terribles Vikings qui, pendant de longs siècles, portèrent la dévastation sur les plages de l'Europe occidentale, et la persistance du type chez les populations des deux côtés du Kattégat suffit à déceler l'identité de leur origine.

Les habitants du Danemark, comme ceux de la Norvège, ont gardé de leurs aïeux la haute taille, le teint pâle et clair, les yeux bleus, les cheveux blonds, qui donnent aux hommes l'expression d'une si fière et si froide énergie, aux femmes tant de charme ingénu et de suave langueur.

Mais, tandis que, chez les Norvégiens, la rudesse du climat et de la nature a maintenu une certaine rusticité d'allures et de tempérament, chez les Danois, au contraire, les mœurs se sont adoucies au spectacle des paysages calmes et reposés qui les environnent. Ils n'ont rien perdu, en les assouplissant, de leurs qualités natives ; ils n'ont fait que les adapter à l'existence nouvelle que l'évolution générale leur créait. Ils ont appliqué à se transformer peu à peu la ténacité qui est une de leurs vertus héréditaires, et sans cesser d'être eux-mêmes, sans abdiquer l'individualité dont ils sont si justement jaloux, ils sont arrivés

à un degré de culture intellectuelle et de prospérité matérielle, égal sinon supérieur à celui des États voisins.

En même temps qu'une entente plus parfaite des principes d'hygiène a amené une diminution notable dans la mortalité, l'excédent des naissances sur les décès, qui atteint une proportion de 1,2 pour 100, a maintenu une progression constante dans l'accroissement du nombre des habitants, et malgré la barbare spoliation qui, en 1864, a fait passer sous le joug prussien un million de sujets danois, malgré le mouvement continu qui entraîne chaque année dans les régions d'outre-mer, principalement aux États-Unis, près de quatre mille émigrants, le chiffre de la population s'est élevé, depuis le commencement du siècle de neuf cent vingt-neuf mille à deux millions cent soixante-douze mille âmes. La fortune publique a suivi, pendant le même laps de temps, une marche analogue, et son importance, évaluée aujourd'hui à six ou sept milliards, va sans cesse en augmentant.

Il y a sans doute quelques taches au revers de cette brillante médaille. S'il était vrai, comme le soutiennent certaines statistiques plus brutales, espérons-le, ou plus malignes qu'exactes, que Copenhague primât, dans l'échelle de l'immoralité, les grandes métropoles du monde, il faudrait franchement déplorer cet excès de précipitation dans la voie du progrès. Nous ne pensons pas heureusement que cette réputation soit justifiée. La quantité prodigieuse d'enfants illégitimes que fournit le Danemark, et dont le contingent atteint une moyenne de 11 pour 100 ou d'un sur neuf, n'est pas l'indice nécessaire d'une perversité morale absolue, puisqu'en France, nous en sommes réduits, hélas! à regretter qu'il n'y en ait pas davantage. A ne consulter que le nombre des mariages qui est de cent cinquante-six par mille habitants, et celui des naissances, qui est environ de trois par ménage, le niveau moral paraît être au contraire sensiblement le même que partout ailleurs.

Ce qu'il y a de plus grave, c'est que le développement du bien-être

a produit ici les fâcheux résultats qui en sont l'ordinaire conséquence : c'est que, à mesure que la richesse est devenue plus grande, les besoins sont devenus plus impérieux, c'est que le budget de l'État qui accuse 78 millions de dépenses contre 75 millions de recettes, se solde en déficit à l'exemple de celui des puissances de premier ordre, et que la dette actuelle dépasse 260 millions de francs ; c'est que, comme en France, les campagnes se dépeuplent avec une rapidité inquiétante au profit des villes ; c'est que par une ressemblance plus frappante encore avec ce pays, auquel l'attachent tant de liens de sympathie, la capitale arrive à absorber de plus en plus toute la vie de la nation, et qu'il viendra peut-être un moment, où cette ville qui, avec ses trois cent soixante mille habitants, représente déjà le sixième de la population du royaume, résumera à elle seule le Danemark tout entier.

Mais les dangers qu'entraînerait l'aggravation de cette situation ne sont pas de ceux dont il soit loisible de prévoir l'imminence prochaine. Pour l'instant, tout révèle un acheminement ininterrompu vers une destinée meilleure. L'influence énervante d'une cité telle que Paris, qui paralyse, en les épuisant de leur sève, les plus lointaines provinces, n'est pas à redouter beaucoup dans un État minuscule, où tout se concentre près du cerveau et participe de sa vigueur.

Loin d'avoir occasionné, par l'ampleur exagérée de ses dimensions, l'atrophie du Danemark, Copenhague assure, au contraire, par son action vivifiante, le fonctionnement de tous ses organes. Sans elle, il serait plus insignifiant que la Suisse ; il vit par elle, comme la Grèce vivait par Athènes, comme la Belgique vit par Bruxelles. Elle éclipse, il est vrai, les petits foyers qui gravitent autour d'elle, mais à la manière du soleil, qui, s'il fait pâlir la lune, lui communique aussi une partie de sa lumière.

Il se peut que la densité de la population, qui n'est que de cinquante-sept habitants par kilomètre carré, alors qu'elle est de deux cent huit en

Belgique et de cent vingt en Angleterre, se soit ressentie, dans les campagnes, de l'agglomération excessive qui s'est produite en son enceinte; la proportion entre l'élément urbain et l'élément rural n'en a pas été trop vivement affectée, et le second l'emporte toujours de plus des deux tiers sur le premier. Un cinquième du territoire est en friche, parce que les dunes ou les tourbières qui le composent y rendent les travaux inefficaces : tout le reste est cultivé avec un soin et une intelligence qui font honneur aux paysans danois.

Les lois émancipatrices qui ont marqué la fin du siècle dernier, et facilité aux fermiers l'acquisition des biens domaniaux, n'ont pas été sans activer ici, comme chez nous, l'essor de l'agriculture. La disparition toujours croissante des grandes fortunes territoriales, l'émiettement continu de la propriété ont contribué à retenir les ouvriers de la terre dans leurs velléités d'exode en masse du côté des villes. L'agitation agraire qui commence à se propager d'Allemagne en Danemark, et qui vise à introduire au sein du Parlement des députés de la classe agricole, pour sauvegarder leurs intérêts, démontre bien qu'ils ne sont nullement disposés à abandonner leurs exploitations.

Le but unique de leurs rêves est au contraire la conquête de ce sol qu'ils s'épuisent trop souvent à travailler pour autrui, et ils apportent à la réalisation de ce désir un incroyable acharnement. Il faudrait remonter



Ancienne habitation de paysans norvégiens



Ferme suédoise.

bien haut dans le passé, pour retrouver les traces d'une lutte aussi ardente ; jamais peut-être, sauf à Rome, au temps des Gracques, il n'a été tenté nulle part, contre la féodalité foncière, plus formidable assaut. Depuis Christian II, qui appela en Danemark une colonie de Hollandais pour en faire les éducateurs de son peuple, et qui les installa aux portes de Copenhague, dans l'île d'Amager, transformée par eux en un véritable jardin potager, tous les souverains qui se sont succédé sur le trône se sont occupés d'améliorer les procédés de culture et de relever le niveau matériel et moral des paysans. Le gouvernement, dans ce siècle, a dé-



Vieille maison de chasse (Norvège).

ployé la plus louable sollicitude, pour favoriser la translation des propriétés aux mains des fermiers, et la dépossession légale des détenteurs de domaines trop considérables. Les revendications n'en sont pas demeurées moins âpres. Mais si l'efficacité de ces mesures a été bien souvent contestée par ceux qui devaient en bénéficier, la grande masse des agriculteurs, tout en les jugeant parfois stériles et toujours trop lentes, ne s'est pas découragée. Une partie d'entre eux s'est ralliée aux doctrines socialistes et demande à des moyens sinon violents, du moins quelque peu révolutionnaires, la solution du problème ; presque tous sont demeurés fidèles à leur cause et le nombre de ceux qui ont déserté leurs champs pour se faire citadins est encore relativement restreint.

Quel motif auraient-ils au surplus de lâcher la proie pour l'ombre ? En dehors des céréales, froment, seigle, avoine, des légumes, pommes de terre, pois, fèves, betteraves, dont les récoltes sont productives sur ce sol plantureux, l'élevage des chevaux, des bêtes à cornes, des porcs, la préparation du beurre et de tous les produits dérivés du lait, fromages, margarines, etc., qui prend chaque jour plus d'extension, leur donnent des revenus rémunérateurs. Sans être riches, ils ne sont point misérables ; ils paraissent même mener une existence assez large. Ils ont quitté depuis longtemps les cabanes si primitives et si pittoresques à la fois dans leur architecture, sous les sculptures grossières de leurs poutres, qui suffisaient à leurs pères ; ou plutôt ces précieux documents de l'histoire de l'habitation humaine, qu'on ne retrouve, à l'état de rares spécimens, qu'en Norvège, ont disparu, aussi bien que les maisons de bois, qui abondent par contre dans ce dernier pays, comme dans toute la Suède, et qui donnent à leurs villages une si originale physionomie.

Aujourd'hui, les bâtiments qui sont affectés, soit au logement du propriétaire ou du fermier, soit à son service, et dont la réunion constitue le *gaard*, sont construits en pisé ou en briques, parfois

même en pierres. Rien ne distingue plus dans sa mise l'homme de la ville de l'homme de la campagne, et les cinq repas, substantiels quoique simples, qui composent pour celui-ci l'ordinaire quotidien, témoignent sinon de l'abondance, du moins de la suffisance de ses ressources.

Gaard norvegien

L'industrie est loin de pouvoir entrer en parallèle avec l'agriculture : le défaut à peu près complet de la matière première explique, sans qu'il soit besoin d'en chercher d'autres motifs, le marasme dans lequel elle végète. La Suède et la Norvège possèdent des mines importantes de fer, de cuivre, de nickel, même d'argent ; elles ont surtout des forêts immenses qui recouvrent la plus grande partie de leur superficie, et dont les dispositions naturelles du sol favorisent l'exploitation.

Que de fois, pendant nos interminables journées de



Aspect d'un lac suédois aux abords d'une scierie.

wagon entre Stockholm et Trondhjem, n'avons-nous pas assisté au spectacle de ces avalanches de troncs d'arbres, dévalant du haut des montagnes dans les rivières qui en baignent le pied, s'en allant ensuite à la dérive jusqu'aux lacs où elles viennent déboucher, et se parquant enfin d'eux-mêmes à la porte des scieries qui doivent les découper en planches ! Ces bûches flottantes n'arrivent pas toutes ensemble à destination ; les unes s'accrochent à quelqu'obstacle imprévu, d'autres, surprises par un abaissement du niveau des eaux, demeurent échouées sur la berge. Qu'importe ? La prochaine crue les remettra à flot et elles reprendront leur route. L'adjonction de ces éléments prosaïques gâte plutôt qu'elle n'embellit les sites suédois, déjà si monotones et si tristes. Les étangs, qui en constituent les traits distinctifs, et sur lesquels les sapins environnants projettent l'ombre sinistre de leur feuillage, ne gagnent rien à cacher sous cette végétation artificielle leurs ondes sans reflets ; mais si le simple touriste s'indigne de ces attentats à la majesté de la nature, l'économiste y trouve en revanche des sujets de réflexion et de joie. Il n'existe rien de pareil en Danemark.

Le fer et la houille y manquent totalement ; les forêts, par suite de l'insuffisance de la force motrice, y sont à peine mises en œuvre. La pêche même y est peu pratiquée, non pas qu'elle n'y puisse être fructueuse ; la morue et le merlan abondent dans les fjords, la truite, le brochet et l'anguille dans les lacs et les ruisseaux ; mais l'activité du pays, sollicitée par une besogne plus féconde, se détourne volontiers d'un travail rude et difficile.

Engin disposé pour la capture du saumon au pied d'une cascade (Norvège.)

Pourquoi les Danois, que la politique a si longtemps réunis aux Norvégiens, auraient-ils cherché d'ailleurs à leur disputer un domaine qui semblait devoir être leur partage exclusif? Plus favorisés du côté du sol, il les ont laissés se rendre maîtres des eaux, et du Skager-Rack au cap Nord, on ne vit que par et pour le poisson; quatre-vingt mille personnes tirent chaque année de lui leur unique subsistance : le roi des mers, comme on l'appelle dans la *Muette de Portici*, est le véritable souverain de la Norvège.

Dès les premiers jours du printemps, des nuées de barques légères rappelant, à s'y méprendre, par leurs voiles carrées et leurs étraves menaçantes, les esquifs des anciens Vikings, s'élancent, à travers les méandres des îles et jusque sous les tempêtes du large, à la conquête du précieux butin, tandis que des flottilles de bateaux à vapeur équipés en course, s'en vont harponner à coups de canon les dernières baleines au fond des océans polaires où elles se sont réfugiées.

Une fièvre s'empare alors de toute la population. Les engins bizarres, destinés à la capture du saumon, se dressent au moindre repli des côtes, au moindre ressaut des torrents. Les cadavres des victimes, après avoir subi l'action du soleil et du vent sur les séchoirs en planches élevés le long des rivages, viennent s'empiler dans les immenses magasins en bois, construits sur pilotis, qui bordent les



Magasins des marchands de poissons sur le quai de Trondhjem (Norvège)

quais de Trondhjem et de Bergen, et pendant huit mois une âcre senteur de marée plane sur ce territoire transformé en une vaste usine, où s'élaborent et se triturent les germes des brandades du monde entier.

Ces désagréables relents ne troublent jamais l'air pur des campagnes danoises. Les hautes cheminées qui dépareraient les plus beaux paysages n'en obscurcissent pas, sous des torrents de fumée, l'atmosphère sereine. Il s'est bien créé par ci par là, dans le cours des vingt ou trente dernières années, des distilleries d'eau-de-vie de grains, des raffineries de sucre de betteraves, des manufactures de draps, des fonderies et des ateliers de construction de machines. On peut citer, parmi les principaux objets de fabrication indigène, les gants de peau de Randers, les poteries du Jylland, les articles d'horlogerie de Bornholm, les jolies porcelaines de Copenhague. A tout prendre, malgré l'impulsion que le gouvernement s'est efforcé de leur donner, les tentatives de ce genre sont demeurées peu nombreuses, et l'agriculture reste encore la véritable industrie nationale.

Cette supériorité sur un point et cette infériorité sur l'autre engendrent tout naturellement un mouvement d'échanges assez considérable, qui se chiffre, à l'heure qu'il est, par un total de trois cent vingt-cinq millions de francs pour les exportations et de quatre cent vingt-cinq millions pour l'importation. La majeure partie de ces opérations s'effectue d'un côté avec l'Allemagne, à qui le Danemark achète les produits manufacturés nécessaires à sa consommation, de l'autre avec l'Angleterre, à qui il vend au contraire ses produits agricoles.

M. le Dr Louise, directeur de la station agronomique de Caen, dans une étude sur l'organisation et le fonctionnement des laiteries coopératives en Danemark, insérée au *Bulletin du Ministère de l'Agriculture de 1893*, a révélé, par exemple, que la quantité de beurre exportée de ce pays en Angleterre s'est élevée, entre 1886 et 1891, de 181.692 à 397.449 quintaux; et M. le comte de Serre, consul

général de France, dans un tableau publié par le même fascicule, a constaté que, sur les quatre-vingt-onze millions de livres qui représentaient l'ensemble de l'exportation du beurre danois pour l'année 1891, quatre-vingt-neuf millions avaient été vendus à la Grande-Bretagne, ce qui constitue plus des deux cinquièmes des acquisitions de cette denrée faites par le Royaume-Uni à l'étranger. Il en est de même pour l'exportation des œufs, qui n'atteignait en 1867 qu'une valeur d'un million deux cent mille francs et qui, en 1887, a dépassé six millions.

M. Pasteur, chargé d'affaires de France, dans un intéressant rapport sur la situation économique du Danemark à la fin de 1891, relève, il est vrai, un ralentissement dans les arrivages des bestiaux danois sur le marché anglais, qui cherche d'ailleurs depuis quelque temps à s'approvisionner lui-même; mais, par contre, l'Allemagne en a absorbé un plus grand nombre, et, dans le premier semestre de 1891, plus de 66 pour 100 des animaux exposés sur la place de Hambourg provenaient du Danemark. La diminution assez sensible qu'accuse d'autre part la statistique dans l'exportation des grains se compense par un excédent dans celle des viandes, des poires, des pommes, du poisson frais, des gants et du tabac, tandis que, par un indice significatif de l'accroissement de la consommation générale, un progrès très marqué se manifeste dans les importations du sucre, du pétrole, du charbon, des matières tinctoriales, des laines, des fers, des briques, des verreries, des peaux et des papiers.

Notre pays, nous devons nous en féliciter, est un de ceux qui ont le plus largement bénéficié de ce développement des transactions commerciales. La France, qui échangeait en 1876 avec le Danemark pour sept mille tonnes de marchandises, arrivait à la fin de 1891 à un chiffre de soixante-huit mille huit cents tonnes; dans le même laps de temps, la valeur des importations françaises s'élevait de cinq à douze millions de

francs, et celle des exportations danoises, qui représentait à peine trois cent mille francs au début de cette période, dépassait trois millions à la fin. Les articles sur lesquels a principalement porté ce trafic sont : du côté du Danemark, les produits pharmaceutiques, les peaux vertes, les mélasses et sirops : de notre côté, le café, le vin, le froment, les spiritueux et les produits de la parfumerie.

Il va sans dire que la plupart de ces opérations s'effectue par la voie maritime. La situation qu'occupe le petit royaume ne lui permet guère d'en choisir une autre ; encore l'insuffisance de sa flotte marchande, qui ne comprend que trois mille voiliers et trois cent cinquante bateaux à vapeur, l'oblige-t-elle à emprunter les pavillons étrangers pour près de la moitié des expéditions qui ne sont pas réservées au cabotage. Mais ses deux mille kilomètres de chemins de fer, reliés par le Jylland aux grands réseaux européens, ne sont pas sans lui apporter non plus, à cet égard, un appoint important. L'État, qui est propriétaire des trois quarts des lignes ferrées, s'est appliqué du reste à en organiser le service dans les meilleures conditions possible, et il s'est inspiré à cet effet des méthodes allemandes qui sont bien probablement, à l'heure qu'il est, les plus parfaites du monde.

Nos Compagnies, toujours si lentes à améliorer leur outillage et si disposées à considérer le public comme une quantité négligeable, devraient envoyer quelques-uns de leurs ingénieurs inspecter le matériel danois : ce voyage d'études, qui serait plutôt un voyage d'agrément, ne laisserait pas de leur inspirer sans doute l'idée de quelques réformes heureuses. Ils y verraient, pour ne citer que les détails les plus frappants, que le problème de l'éclairage des wagons à l'électricité y a été résolu depuis longtemps ; que, depuis longtemps aussi, on a renoncé à l'usage barbare qui consiste à traiter les hommes à la façon des anchois, et à les empiler dans des compartiments privés d'air et d'espace ; ils seraient émerveillés, comme nous l'avons été, de l'irré-

prochable propreté du velours et de la peluche des banquettes ; du zèle, rare chez nos employés, avec lequel des équipes de femmes, armées de plumeaux, s'empressent à chaque station à nettoyer les parois et les poignées des portières, pour les rendre sans inconvénient abordables aux mains qui tentent de les ouvrir ; de l'exactitude et de la courtoisie avec laquelle s'accomplissent les formalités du contrôle ; de la ponctualité qui préside au départ ou à l'arrivée des trains, et peut-être songeraient-ils, dans un salutaire accès d'amour-propre, à nous procurer quelques-uns de ces avantages.

Des considérations de cette nature exercent plus d'influence qu'on ne le croirait au premier abord sur les relations internationales. Le gouvernement a très bien compris que, si l'adoption d'un programme de protection modérée devait favoriser l'accès du Danemark au concert européen, il ne fallait pas négliger les moyens pratiques de le faciliter. C'est à ce but que concourra, avec l'ouverture d'un port franc à Copenhague, l'exécution des chemins de fer dont il a déposé le projet au Parlement en 1892 : il n'est pas douteux que les affaires ne ressentent, dans un avenir prochain, l'effet de ces utiles mesures.

Il est même une réforme qu'il serait dès à présent aisé de réaliser et qui opérerait certainement, à ce point de vue, d'heureux résultats : nous voulons parler de la modification du système monétaire actuel, qui est spécial aux trois États scandinaves, et dont l'anomalie ne peut que contribuer à les maintenir dans leur isolement.

D'après quels raisonnements, à la suite de quels calculs sont-ils arrivés à cette bizarre unité du *kron* ou de la couronne, qui représente une valeur de 1fr,39 décomposée en cent *öres?* Pourquoi n'ont-ils pas tout simplement emprunté à l'Angleterre ou à l'Allemagne, avec lesquelles ils sont en rapports constants, les monnaies duodécimales également employées dans chacun de ces deux pays ? Nous l'ignorons. Toujours est-il qu'ils auraient intérêt à simpli-

fier le mécanisme des opérations du commerce quotidien, en renonçant à un usage qui ne peut avoir pour fondement ou pour excuse qu'une théorie scientifique contestable, pour conséquence que l'enchérissement de la vie ou l'accroissement des risques de fluctuation du change.

On comprend, malgré la gêne inévitable qu'il crée aussi aux transactions ordinaires, que les Danois tiennent à l'idiome particulier, qu'ils sont avec leurs voisins de Norvège, les seuls à parler en Europe : ils n'ont aucun motif sérieux de se refuser à supprimer une des barrières qui les séparent du reste des nations; d'autant qu'ils ne se sont jamais fait scrupule de profiter, dans la plus large mesure, des conquêtes modernes, que, s'ils ont été plus lents peut-être à s'engager dans la voie de la rénovation, ils y ont marché, comme nous l'avons déjà souvent observé, d'un pas plus rapide, et qu'il n'est presque pas un trait de leur physionomie qui, tout en conservant le reflet de leur caractère national, ne porte l'empreinte d'une marque étrangère.

Sous quelque face qu'on les envisage, qu'on étudie leurs productions littéraires et artistiques, ou leurs institutions politiques et morales, partout se manifestent les traces de cette influence extérieure, à laquelle ils n'ont nullement tenté de se soustraire, qu'ils ont plutôt recherchée avec un certain enthousiasme, mais sous laquelle ils ont su, avec autant de perspicacité que de bonheur, éviter de se laisser submerger.

Il n'est pas jusqu'à la langue, cet élément constitutif par excellence de la personnalité d'un peuple, qui ne s'en soit elle-même imprégnée. Il est certain, puisque nous venons de constater que son domaine ne s'étend pas au delà des limites de la Norvège, que sa complexion particulière, due à son origine purement gothique, l'a rendue plus refractaire que d'autres aux lentes transfusions qui l'auraient altérée peu à peu ; il n'en est pas moins vrai qu'elle diffère sensiblement, dans son état actuel, du langage norrène qui, si nous nous en

rapportons aux inscriptions runiques éparses dans tout le Nord, fut primitivement commun aux trois pays scandinaves.

Dès le XII[e] siècle, peut-être avant, elle est déjà séparée du suédois, et les premiers linéaments d'une littérature apparaissent. Tandis que les légendes de l'Islande fabuleuse se transmettent par les récits des Eddas et les traditions orales des Sagas, les scaldes, qui sont les troubadours ou les trouvères de la Scandinavie, chantent sur la lyre les exploits des héros et des dieux. Toute une poésie épique, dont l'expression se traduit et se résume dans le poème germanique des Niebelungen, éclôt sous les doigts de ces gracieux rapsodes, que les princes attirent à leurs cours, et qui s'en vont de château en château redire leurs hymnes de guerre ou d'amour. Puis cette langue où, grâce au clergé catholique, le latinisme s'est déjà infiltré, s'enrichit d'une foule de mots empruntés au bas allemand, que les disciples de Luther et les agents des villes hanséatiques y introduisent à leur tour. *Enfin, Malherbe vient*. Le Malherbe danois, c'est Holberg, qui la polit, la façonne et la fixe dans sa forme définitive. De même que, chez nous, la magnifique floraison du *Menteur* de Corneille se greffe et s'épanouit sur la végétation touffue et sauvage des Mystères, des Soties, des romans en vers ou en prose, de même en Danemark, le laborieux travail d'enfantement préparé par les chansons de gestes, vient aboutir à la comédie de Ludvig Holberg.

On a comparé ce grand homme à Molière : par sa merveilleuse fécondité, par la facilité avec laquelle il abordait les genres les plus divers, il se rapproche aussi de Voltaire. L'histoire seule de sa vie tient déjà du prodige. Né à Bergen en 1684, il essaie, avant de trouver sa voie, d'un grand nombre de métiers ; un beau jour, entraîné par ses goûts aventureux, il se met en route, parcourt successivement l'Angleterre, la Hollande, l'Italie, et débarque à Paris, au lendemain de la mort du Roi-Soleil, au déclin de ce grand siècle qui a illuminé le monde

et dont les feux mourants brillent encore d'un suprême éclat. Il a beaucoup observé et beaucoup retenu. La révélation soudaine du génie de Molière ouvre à son esprit des horizons nouveaux ; la lecture de ses œuvres pour lesquelles il s'est épris d'admiration, le conduit à l'étude du théâtre italien et du théâtre antique : c'est là qu'à l'exemple de son illustre devancier il va puiser la source de son inspiration.

A peine rentré dans sa patrie, et installé dans sa chaire de professeur à l'Université de Copenhague, il s'occupe d'utiliser et de classer les matériaux qu'il a rassemblés. Il débute par une série de satires ; en 1722, il fait paraître sa première comédie, que vingt autres ne tardent pas à suivre ; quand il meurt, en 1754, la littérature danoise est fondée.

Inférieur à Molière dans la peinture des caractères, doué d'une verve aussi abondante, mais plus sérieuse, moins irrésistible, il excelle à saisir chez ses contemporains les travers et les ridicules généraux de l'humanité. Ses personnages, choisis dans le milieu bourgeois qu'il fréquente et qu'il connaît, sont bien vivants ; sa morale est toujours irréprochable : aussi ses œuvres ont-elles peu vieilli et sont-elles demeurées populaires. Les Danois, en souvenir de lui, ont donné au théâtre national de Copenhague, le nom de Maison de Holberg, comme nous avons conservé à notre Théâtre-Français celui de Maison de Molière, et la statue de bronze qu'ils lui ont élevée sur la façade de ce monument témoigne de l'estime et de la reconnaissance qu'ils lui ont vouée.

L'incontestable succès qu'il avait obtenu n'avait pas réussi néanmoins à faire la fortune des entrepreneurs de spectacles. Les difficultés pécuniaires dans lesquelles ils se débattaient, les résistances que leur suscitait le piétisme exagéré de la cour de Christian VI, les avaient obligés plus d'une fois, même pendant sa vie, à suspendre le cours de leurs représentations : sa mort ne fait que porter un coup plus rude à l'art scénique. Nul ne se présente du reste pour recueillir le sceptre

échappé de ses mains, et plusieurs années s'écoulent, sans qu'il lui naisse un successeur capable de le remplacer.

A la fin du XVIII[e] siècle, une évolution se produit. Johannès Ewald, avec ses odes et ses drames lyriques, Hermann Wessel, avec ses parodies du style ampoulé que nos écrivains ont mis à la mode, impriment à la littérature danoise, jusqu'alors dominée par l'influence française, une orientation différente. Le culte de l'Allemagne, qu'ils ont inauguré, se propage et s'étend sous la poussée des circonstances, sous le contre-coup des humiliations qu'a values au Danemark son inébranlable attachement à l'alliance de Napoléon : il va s'incarner bientôt dans Adam Œhlenschläger, l'un des plus illustres poètes de la Scandinavie.

La lutte entre les deux courants opposés se poursuit alors avec une âpreté inouïe. Les discussions, que ne soulèvera chez nous que vingt ans plus tard la publication d'*Hernani*, se déchaînent, dès le commencement du XIX[e] siècle, entre les partisans de l'école rationaliste, rangés sous la bannière de Baggesen, l'auteur des *Contes comiques*, et les adeptes du romantisme, dont Œhlenschläger est le chef. Les tragédies nationales de ce dernier marquent un instant de trêve ; on s'en arrache les copies, avant même qu'elles aient affronté les feux de la rampe ; un murmure d'admiration unanime salue l'apparition d'*Hakon Jarl*, d'*Axel et Valborg*, de *la Mort de Balder*. Puis les querelles assoupies se réveillent. Andersen, dans les *Contes* charmants qui ont immortalisé son nom, continue la tradition romantique ; mais Heiberg, aidé de son fidèle disciple Henrik Hertz, le créateur du drame danois, relève le drapeau de la France que Baggesen, mort en 1826, n'est plus là pour soutenir, et acclimate au milieu de ses compatriotes le vaudeville satirique, tandis qu'Hostrup, s'inspirant des idées libérales écloses au souffle de la Révolution de 1848, inaugure, avec ses comédies d'étudiants, un genre plus familier.

Les événements politiques qui absorbent l'attention des esprits

jusqu'en 1864 déterminent à ce moment un temps d'arrêt dans la production littéraire. Ecrasé sous la botte prussienne, le Danemark se recueille et se tait. La lâche agression dont il a été victime de la part de ses voisins du Sud lui a rendu à jamais odieux le contact de l'Allemagne ; la désinvolture avec laquelle nous l'avons abandonné a quelque peu refroidi son enthousiasme pour nous. Cette double trahison, en le frappant au cœur, a rendu son affection hésitante ; mais le lugubre retentissement de nos défaites va réveiller dans son cœur l'écho de ses anciennes sympathies. Alors que nos meilleurs amis se détournent de nous pour se prosterner aux pieds de nos vainqueurs, voici qu'un nouveau champion de notre cause surgit tout à coup, plus décidé, plus audacieux que tous ceux qui l'ont précédé ; c'est Georg Brandes.

Le rôle du critique célèbre qui a exercé sur la littérature scandinave contemporaine une action prépondérante est aussi malaisé à juger qu'à définir : à vrai dire, quelque flatteuse que soit pour notre amour-propre la part qui revient à notre pays dans l'éducation intellectuelle de l'écrivain et du même coup dans la direction du mouvement imprimé par lui, il semble qu'il ait été plus néfaste que bienfaisant.

Brandes arrive à une heure psychologique dans l'histoire du Danemark. Sous les coups immérités qui l'ont atteint, le petit peuple a courbé la tête et s'est enfermé dans un piétisme étroit et farouche. Nous ne savons que trop que, si c'est le fait de tous les malheureux de chercher instinctivement, dans les principes qu'ils ont souvent abandonnés, un refuge contre le désespoir, en même temps qu'une protection contre le retour de l'infortune, ces accès de repentir sont en général éphémères, que l'impression salutaire provoquée par des châtiments soudains s'efface avec le temps, et que les penchants naturels reprennent vite leur empire.

Les enseignements récents de l'histoire nous ont montré, à la suite de l'horrible tourmente qui a passé sur elles au début de ce

siècle, la plupart des nations de l'Europe, se retournant d'abord, par un geste d'effroi spontané, vers le passé lointain de leur enfance, pour s'y raccrocher, pour y puiser une nouvelle vie; puis, le danger passé, la tempête calmée, se hâtant de quitter les hauteurs où elles s'étaient abritées, pour redescendre dans la plaine et continuer leur route.

Nous avons vu le romantisme, qui était né de ce brusque tressaillement de leur conscience, qui avait été le résultat d'un effort plus irréfléchi que sincère de leur part pour ressaisir, à travers les âges, la chaîne interrompue de leurs traditions, disparaître presque aussitôt que les causes qui l'avaient amené, stérile et fugitif comme les élans de vigueur factice produits dans les organismes affaiblis par certaines injections sous-cutanées.

Nous avons vu le vieux monde, à peine remis de l'émotion qui l'avait un moment rejeté dans la ferveur mystique du moyen âge, reprendre, au point où il l'avait laissée, l'application des procédés d'analyse à outrance du XVIIIe siècle, et s'en aller tout droit au réalisme, qui est le terme naturel de cette philosophie. Nous avons vu le Danemark lui-même s'engager à son tour sur cette pente, où l'entraîne malgré lui, par une habituelle attraction, l'exemple de la France, et quelques-uns de ses auteurs, tels que Heiberg dans la pièce apocalyptique, intitulée : *Une Ame après la mort*, Paludan Müller en 1848 dans son chef-d'œuvre en vers d'*Adam Homö*, Goldschmidt en 1857, dans *Hiemlos* (sans famille), Bergso, dans sa *Piazza del Popolo*, esquisser vaguement déjà les premiers traits de cette doctrine.

Mais l'épreuve qu'il traverse cette fois est une des plus violentes et des plus graves qu'il ait connues. La cruelle blessure qu'il porte au flanc lui enlève, nous l'avons dit, tout autre sentiment que celui de la douleur. Quel sera le dénouement de cette crise ? A quel régime demandera-t-il le secret de sa guérison?

Replié sur lui-même, désemparé et désorienté, il attend, en proie

à une muette angoisse, l'aurore d'une ère nouvelle. Brandes se présente à lui comme le Messie qu'il espère. Il le tire du sommeil réparateur, où il renouvelle ses forces, en lui représentant que cette torpeur est le prélude de la mort, et brise d'un geste brutal l'appareil posé sur sa plaie, en lui persuadant que cette contrainte le paralyse. Peut-être en agissant ainsi ne soupçonne-t-il pas les effets possibles du traitement qu'il administre; peut-être y est-il poussé par une force occulte qu'il tient de son origine, et qui le dirige sans qu'il s'en rende compte.

Comme Henri Heine en effet, avec qui il offre d'extraordinaires analogies de tempérament et de conviction, il est juif; comme lui aussi, par une conséquence probable de cette identité de croyances, il est révolutionnaire. La race à laquelle il appartient n'est pas de celles que la liberté suffit à satisfaire et qui se bornent, une fois soulagées de leurs chaînes, à jouir paisiblement des bienfaits de la délivrance. A peine échappée au joug, elle aspire à dominer, et pour asseoir cette suprématie qui est l'objet de ses rêves, qui doit lui assurer la revanche de sa longue oppression, elle s'emploie à miner sourdement les organisations susceptibles de l'entraver, à énerver les résistances, à substituer partout, au particularisme qui est son ennemi, le cosmopolitisme banal qui étouffe peu à peu tous les germes de vie nationale.

Cette œuvre de décomposition qu'elle poursuit de toute son énergie native, à laquelle le Danemark, par sa propension à accueillir et à adopter les idées d'autrui, offre un terrain exceptionnellement favorable, il semble que Brandes se soit imposé la tâche de l'accomplir.

Avec une ardeur qui tient du délire, il ébranle indistinctement tous les dogmes politiques, religieux ou littéraires, auxquels il oppose les théories contraires du radicalisme, de la libre pensée et du réalisme. Armé de la méthode de Taine, qu'il a eu l'occasion de connaître à Paris, mais dont il n'a pas la sereine et inflexible impartialité, il entre-

prend, dans une série de leçons d'où sortira son ouvrage capital, l'étude des *Grands courants littéraires au XIXe siècle*, et il passe au crible de son impitoyable critique tous les écrivains de l'Europe, approuvant de parti pris ceux qui partagent ses idées, dénigrant ceux qui s'en écartent.

Le Danemark, qu'il a réveillé en sursaut, écoute avec surprise d'abord, ensuite avec passion, le réformateur qui prêche ces doctrines hardies. Tandis qu'une partie de la nation applaudit à ses attaques contre les principes fondamentaux de l'ordre social, l'autre s'en indigne et s'en irrite. Chacun de ses cours à l'Université de Copenhague donne le signal d'une mêlée, où ses partisans et ses adversaires se livrent de furieux assauts. Enfin, il triomphe et toute une légion de jeunes auteurs issus de lui, Jacobsen, Schandorph, Pontoppidau, Holger, Drachmann, se précipitent à sa suite par la brèche qu'il a ouverte dans la forteresse des anciennes théories.

On peut contester la moralité de son enseignement ; il est impossible d'en méconnaître le succès. L'écho de sa voix puissante a traversé les mers ; il est allé secouer la Norvège, cette sœur du Danemark, que la Suède a violemment séparée de lui, et qui frémit déjà du désir de recouvrer son indépendance : il vient même jusqu'à nous. Ibsen, Bjomstierne Bjórnson, ont transformé leur génie aux rayons du foyer lumineux, il serait peut-être plus juste de dire du foyer incendiaire, qu'il a allumé. Fascinés nous-mêmes par l'éclat qu'il projette, nous tournons nos regards vers cette lumière qui nous vient du Nord ; singulière illusion, qui nous fait prendre pour une aube naissante la lueur d'un brasier dont la première étincelle est partie de chez nous !

Ce réalisme à outrance qui règne en maître dans la littérature scandinave, c'est Balzac, c'est Flaubert, ce sont les frères de Goncourt, c'est Zola, qui en sont en effet les véritables initiateurs ; Brandes a avoué lui-même qu'il n'était que l'expression rajeunie des idées du XVIIIe siècle,

un instant étouffées par la réaction romantique qui a succédé à la Révolution.

Il en est des peuples, comme des individus : quelque ardeur qu'ils apportent à leur conversion, les cœurs blasés ne retrouvent jamais leur candeur perdue. Sous le cilice dont elle s'était enveloppée en 1864, l'âme danoise avait continué à sentir fermenter en elle un vieux levain que le passé lui avait légué et qui eût bien trouvé un jour ou l'autre son exutoire. Brandes n'a fait que la diriger vers le canal où elle l'a déversé. Il nous paraît de loin que la matière en est nouvelle et la nature inconnue, parce qu'elle y a ajouté un certain nombre d'éléments tout personnels, sa précocité encore un peu naïve, son exaltation à la fois fougueuse et fébrile ; après un examen plus attentif, nous devons reconnaître qu'elle nous en a emprunté la substance aussi bien que le moule.

Les Scandinaves n'ont pas été lents à s'apercevoir du reste qu'ils s'étaient laissé égarer par l'entraînement de leurs aspirations, subitement déchaînées à la suite d'une excessive contrainte, que l'idéal inconnu vers lequel ils croyaient marcher n'était qu'un mirage dont ils étaient les dupes, et ils ont commencé à dessiner un mouvement de retraite.

Pendant que nous nous attardons à admirer Ibsen et Björnson, l'école qu'ils représentent a déjà perdu du terrain dans leur propre pays. L'esprit national ranimé souffle, pour les disperser, sur les derniers vestiges de leur cosmopolitisme littéraire. La faveur du public revient aux œuvres de leurs adversaires, aux romans historiques d'Ewald, aux poésies de Van der Recke, aux écrits de Brosbôle. Enfin le romantisme qui semblait mort, ressuscite dans un symbolisme vague dont la France a peut-être encore le droit de revendiquer la paternité. Brandes n'aura donc pas trop compromis, par son échec final, notre influence séculaire.

La facilité avec laquelle le caractère danois oscille ainsi perpétuellement entre des dispositions contradictoires a affecté à un égal degré

le développement de tous les arts ; s'ils n'ont pas pour la plupart suivi les progrès rapides de la littérature, si le rang supérieur qu'elle occupe au milieu d'eux rend plus sensibles en elle les traces de l'imitation étrangère, aucun pourtant n'y a échappé.

Il fut un temps où, comme elle, la musique, par exemple, revêtait un caractère exclusivement national. Etroitement unies ensemble, elles avaient fixé l'expression d'une poésie particulière dans ces chants héroïques du moyen âge dont nous avons déjà parlé, et dont les romances populaires, recueillies, au cours des âges, par des mains pieuses, ont conservé jusqu'à nous les tendres et plaintives mélopées. Les Skalds qui célébraient les hauts faits belliqueux ou amoureux des guerriers, pas plus que les rapsodes qui charmaient les loisirs ou les festins des personnages des épopées homériques, pas plus que les bardes qui remplissaient de leurs accents enflammés les profondeurs silencieuses des forêts celtiques, n'auraient compris que le rythme des vers pût se passer de l'accompagnement de la lyre.

Peut-être cette alliance entre les deux formes du sentiment esthétique, qu'on retrouve à l'origine de presque tous les peuples, n'avait-elle pas toujours existé ; peut-être serait-il permis, à une époque antérieure à toute manifestation littéraire, de saisir déjà, chez les races germaniques, des signes indistincts du goût si prononcé qu'elles professent pour l'art musical.

Elles ont toujours aimé le fracas retentissant de l'airain. Il n'est pas très sûr, quoique plusieurs attestations le donnent à penser, que l'archet soit d'invention scandinave ; il est démontré au moins, par les fouilles opérées dans les marais du Danemark, que les tribus fixées sur son sol connaissaient, dès les temps les plus reculés, l'usage des instruments. Lorsque les hordes des Vikings envahissaient les rivages de l'Europe occidentale, elles s'y annonçaient par de stridentes fanfares aux populations qu'elles venaient piller. Les trompes, les clairons de forme

bizarre, que Wagner a introduits dans l'orchestre de ses opéras mythologiques, beaucoup plus par un légitime souci de l'exactitude historique que par une vaine recherche des sonorités bruyantes, faisaient, pour ainsi dire, partie de leur attirail de guerre, et le musée des antiquités du nord de Copenhague en renferme plus d'un spécimen curieux.

En tout cas, bien qu'un nouveau divorce soit ensuite intervenu entre elle et la littérature, la musique ne s'en est jamais complètement séparée, et elle tient encore une place importante dans les drames de Johannès Ewald, dans les tragédies d'Œhlenschlager, dans les pièces d'Andersen, et même dans les vaudevilles d'Heiberg.

Malheureusement, l'inspiration originale fait défaut à la plupart des auteurs, et les fluctuations dont nous avons brièvement retracé les grandes lignes dans notre tableau de l'histoire littéraire se répercutent sur l'art lyrique.

L'orchestre royal, que Christian II a créé au XVI[e] siècle et que Christian IV s'est occupé à accroître, est en majorité composé d'étrangers. En 1689, l'opéra allemand est importé à Copenhague par une troupe venue de Hambourg ; l'opéra italien lui succède quelques années plus tard ; à la fin du XVIII[e] siècle, à la suite d'un séjour un peu prolongé de Glück à la cour de Danemark, c'est l'opéra comique français qui l'emporte dans les préférences du public.

Il faut arriver aux quatre-vingts dernières années, pour constater une tentative de création d'une école nationale, en même temps, hélas ! que l'inanité de ces efforts.

Kuhlau et Gades, Hartmann et Weyse, qui sont les seuls compositeurs de mérite qu'ait produits le royaume, personnifient, chacun à sa manière, les influences contraires qui se partagent à cette époque les sympathies de l'esprit public. Le premier, plein de verve et d'éclat, procède surtout du genre français et du genre italien ; le second relève

plutôt de la manière allemande ; il n'y a guère que les deux derniers qui, en puisant au riche filon des mélodies populaires, aient cherché et parfois réussi à donner à leurs œuvres une teinte particulière.

Il est vrai que l'un et l'autre étaient, pour ainsi dire, entraînés malgré eux par l'irrésistible poussée du romantisme. Les livrets de leurs opéras, les thèmes de leurs romances, qu'ils leur fussent fournis par Œhlenschläger ou par Andersen, étaient toujours tirés des vieilles épopées scandinaves ; il n'était pas jusqu'au ballet lui-même, qui, acclimaté depuis peu sur la scène danoise par le marquis de Bournonville, un ancien émigré français, n'empruntât ses sujets aux mythes des légendes primitives. On s'explique que, pénétrés à ce point par l'atmosphère ambiante, ils se soient efforcés de s'arracher à la banalité des sentiers battus. En dépit de tout leur talent, ils ne sont pas arrivés néanmoins à dominer assez leurs émules, pour revendiquer le titre de maîtres. Il reste à Weyse, qu'on a surnommé avec un peu de prétention le Schubert danois, l'honneur d'avoir été comparé par Liszt à Sébastien Bach pour ses merveilleuses qualités d'improvisateur. Hartmann, lui, est un admirable symphoniste, mais Wagner l'a éclipsé.

Heise et Lange-Muller, qu'on peut citer à côté ou au-dessous d'eux, ont enrichi de quelques gracieuses bluettes le répertoire de la romance ; Enna et Bechgaard, parmi les contemporains, ont eu la gloire de voir un certain nombre de leurs opéras représentés avec succès sur les scènes européennes : il n'empêche que les Danois sont incapables de vivre exclusivement sur leur propre fonds. C'est la musique française ou allemande, classique ou moderne, qui alimente le programme des concerts de Tivoli et des concerts philharmoniques, organisés par Antoine Svendsen sur le modèle de ceux de Pasdeloup ou de Lamoureux. Le Conservatoire, dirigé par des professeurs éminents, a formé d'excellents élèves ; il n'en est pas encore sorti d'homme de génie.

Plus encore que la musique, l'architecture et la peinture ont souffert de cette absence d'unité et d'originalité propre dans les manifestations du sentiment esthétique. Les artistes qu'elles ont produits se sont simplement traînés à la remorque de leurs contemporains, sans mettre au jour aucune de ces œuvres fortes et hardies dans lesquelles se reconnaît la personnalité.

Vaut-il la peine de s'occuper des églises romanes ou gothiques, assez rares du reste, que le moyen âge catholique a élevées sur le territoire danois, et qui font une si pâle figure auprès des édifices religieux des pays limitrophes, de l'Allemagne ou de la Hollande? Faut-il accorder quelque attention aux tentatives faites de nos jours pour se rapprocher des modèles anciens et pour donner aux bâtiments officiels un cachet moins uniforme, une physionomie plus harmonieuse? En dehors des élégantes constructions qui remontent au règne de Christian IV, et dont la nomenclature complète figure aux chapitres précédents, nous ne voyons guère de monuments dignes d'être signalés.

Quant à la peinture, il n'y a rien à en dire avant le commencement de ce siècle. En 1816, une figure intéressante apparaît pour la première fois dans cette branche de l'art, en la personne d'Eckersberg. Sans être un remueur d'idées, cet ancien élève de David a deviné qu'il y a mieux à faire qu'à s'en tenir au genre maniéré des âges antérieurs, et que le retour au culte de l'antiquité, dont ses prédécesseurs Abildgaard et Carstens ont pris l'initiative, doit marquer, non point un but, ainsi qu'ils semblent l'avoir cru, mais un point de départ. Observateur plein de finesse, il rompt franchement avec leur idéalisme excessif, pour s'attacher à traduire la nature, et il rend avec exactitude les types divers que les occasions offrent à sa palette, les paysans et les marins principalement.

On ne saurait proclamer pourtant qu'il ait fait école. Ses traces ont été suivies par quelques-uns de ceux qui sont venus après lui,

par Kuchler, par le peintre de genre Meyer, par le peintre d'histoire Marstrand, le plus illustre de ses élèves ; mais avec cette pléiade s'est éteinte la série des artistes en renom. Les procédés techniques se sont évidemment modifiés en Danemark comme ailleurs. On vise plutôt au réalisme dans la touche et dans le coloris, qu'à la perfection et à la délicatesse dans le dessin. L'impressionnisme et le symbolisme ont leurs adhérents : aucun d'entre eux n'a conquis la notoriété de certains peintres norvégiens, de ce Norman, pour n'en nommer qu'un, que Paris a adopté, et dont les paysages saisissants font l'ornement de nos Expositions annuelles.

La sculpture seule a le droit de s'enorgueillir d'avoir enfanté un maître. Nous avons sommairement indiqué, lors de notre visite aux musées de Copenhague, les antécédents de Berthel Thorvaldsen et apprécié son œuvre ; nous avons montré comment il avait régénéré la statuaire antique, ou plutôt comment il l'avait interprétée, en la poétisant, en y ajoutant la grâce rêveuse inhérente à son tempérament d'homme du Nord : celui-là fut un novateur, un précurseur, dans la plus large acception du mot. Ses disciples Freund et Bissen s'appliquèrent à transporter sa méthode dans l'exécution des sujets tirés de l'histoire nationale : ni l'un ni l'autre ne l'égala, et, dans la foule de ses successeurs, il ne s'est rencontré personne pour le faire oublier.

En résumé, on le voit, la période actuelle n'accuse nulle part, dans ces diverses matières, de progrès très sensible. Il n'en a pas été de même heureusement des industries qui s'inspirent, à un degré quelconque, d'un idéal esthétique. Le peuple danois, nous l'avons signalé à maintes reprises, a l'instinct et le goût du beau innés en lui ; il a suffi des encouragements du gouvernement et de quelques généreux particuliers, pour les faire éclore. En dehors des galeries des Beaux-Arts, du musée spécial d'*Industrie artistique et d'art*, il s'est fondé des Sociétés largement subventionnées qui n'ont pas d'autre but que de

coopérer, à ce point de vue, à l'éducation des masses, et les jolies pièces de céramique ou de porcelaine, si parfaites, si curieuses, si riches d'invention, les bijoux imités des joyaux de l'âge de bronze, les ouvrages en cuir gaufré qui s'étalent dans les vitrines des somptueux magasins de Copenhague, attestent la haute portée de cet enseignement, en même temps que le profit qu'on en a su tirer.

Si, du domaine de l'art, nous passons à celui des sciences, nous constatons la même activité féconde, c'est-à-dire le même empressement à s'assimiler les conquêtes de l'esprit humain.

La théologie, malgré les limites étroites dans lesquelles l'orthodoxie officielle la condamne à se mouvoir, la jurisprudence, malgré ses origines récentes et le petit nombre des documents sur lesquels elle a eu à s'exercer, sont cultivées, sinon avec un grand éclat, du moins avec une patience persévérante, par un certain nombre d'érudits.

La philologie peut citer avec fierté à son actif les *Critiques des textes classiques* de Madvig, qui ont acquis une réputation européenne, les *Traités de linguistique comparative* du professeur V. Thomsen, les récentes découvertes surtout par lesquelles ce dernier est arrivé à lire le texte d'inscriptions recueillies dans les bassins de l'Orkhon et de l'Yénisséi, et demeurées indéchiffrables jusqu'à lui.

L'histoire, spécialement celle des pays scandinaves, a donné lieu à de fructueuses recherches, au premier rang desquelles se placent les études entreprises par Worsaæ et C. Thomsen, pour l'organisation et le classement du Musée des Antiquités du Nord.

La philosophie, à travers les phases mouvementées qui, sous l'impulsion des penseurs allemands, anglais et français, l'ont inclinée tour à tour du piétisme au rationalisme, du mysticisme au positivisme, a compté des représentants autorisés de chacune de ses tendances, Sören Kirkegaard et Rasmus Nielsen, d'un côté, Martensen et Brochner de l'autre ; aujourd'hui que cette lutte, ardente d'abord, est à peu près

complètement assoupie, elle peut encore réclamer, pour Höffding et Kroman, la faveur d'entrer en ligne avec les psychologues les plus distingués.

Enfin, dans la section des sciences physiques et naturelles, les observations relevées au XVIIIe siècle par Ole Romer sur la vitesse de la lumière, dans celui-ci par Oersted sur les rapports des courants magnétiques avec l'aiguille aimantée, les travaux anatomiques de Nicolas Steno et de Bartholins au XVIIe siècle, les ouvrages médicaux de Lange et de Pontoppidau sur les maladies des nerfs, d'Hansen Grut sur l'ophtalmologie, d'Horvitz et de Stadfeldt sur la gynécologie, les méthodes thérapeutiques curieuses instituées par le Dr Frisen pour le traitement des sujets atteints de la petite vérole, qu'il prétend, en les soumettant à l'action de la lumière rouge, préserver des stigmates si redoutables laissés d'ordinaire sur la peau par cette affection, constituent pour le Danemark autant de titres à l'estime et à la reconnaissance de l'univers civilisé.

Le long cortège des savants qui l'ont illustré dans tous les genres, depuis l'astronome Tycho Brahé, jusqu'au zoologue Japetus Steenstrup, au chimiste J. Thomsen, au chirurgien Studsgaard, qui brillent, à l'heure qu'il est, au premier rang des professeurs de son Université, suffirait à prouver que rien ne manque à sa gloire. Au risque de nous répéter une fois de plus, force nous est bien de convenir qu'il n'a pas réussi néanmoins à sortir de la pénombre discrète dont l'enveloppe l'éclat plus intense de certains des pays voisins.

Qu'on ne croie pas qu'une telle conclusion soit de notre part le résultat d'une opinion préconçue. Rien n'est plus éloigné de nous que la pensée de rabaisser de parti pris un peuple vers lequel nous attire au contraire la plus irrésistible sympathie. Les Danois trouvent dans la souplesse de leur esprit des ressources merveilleuses, pour s'approprier les notions les plus variées ; par l'extrême délicatesse de leur sensibilité,

par la vivacité de leur imagination, par l'ensemble exquis et rare de leurs qualités, ils se sont acquis une réputation qui les classe parmi les races les plus aimables et les plus éclairées de l'Europe. Que s'ils ont borné leur ambition à cette bonne renommée, plus précieuse, dit-on, que les ceintures dorées, nous n'avons nullement l'intention de leur en faire un grief : nous ne faisons, en le constatant, que proclamer une vérité que décèle le premier coup d'œil, à l'observateur même le plus inattentif.

A défaut de cette suprématie de l'intelligence qu'il n'a été donné qu'à un petit nombre de privilégiés d'exercer dans le monde, ils auraient pu aspirer à remplir, dans les questions d'intérêt général, le rôle, à tant d'égards prépondérant, qui appartient à des nations secondaires moins richement douées que la leur, s'offrir, par exemple, la satisfaction de proposer leur législation en modèle aux autres, provoquer des congres pour l'examen des grands problèmes internationaux, s'efforcer de rendre plus effective, en en démontrant l'utilité, la neutralité illusoire qui leur a été garantie, désarmer, en les groupant autour d'eux dans une entente commune, les inimitiés des États rivaux, contribuer en un mot au maintien de l'harmonie et au développement du bien-être.

Cet office d'arbitres de la paix universelle dont la Belgique et la Suisse s'acquittent avec autant de vigilance que de tact, est demeuré sans attraits pour eux. Exposés par leur situation à des convoitises trop ardentes, peut-être ont-ils pensé, avec le fabuliste, qu'il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi, et que le souci de vivre, fût-ce modestement, doit primer les considérations de pur amour-propre.

Plus curieux d'acquérir les connaissances qui leur manquent, que jaloux de répandre celles qu'ils possèdent, ils se contentent de travailler à leur perfectionnement, sans prétendre aux fonctions de bienfaiteurs ou d'apôtres de l'humanité, et ils se félicitent de leur effacement volontaire, en jouissant de la tranquillité provisoire qu'il leur assure. Ce n'est

pas nous qui les blâmerons de leur humilité. Ils ont appris, par une trop douloureuse expérience, que les peuples qui n'ont pas d'histoire sont les seuls qui soient heureux, pour qu'on leur conteste aujourd'hui le droit d'apprécier les charmes du repos. Nous n'hésitons pas à déclarer cependant que leur réserve, pour légitime qu'elle soit, est ici exagérée. Malgré qu'elles leur soient pour la plupart venues du dehors, comme le reste, leurs institutions sont assez intéressantes, pour qu'on s'arrête à les passer en revue, et s'ils ne peuvent s'attribuer le mérite d'en avoir conçu la forme, la précision avec laquelle ils en ont réglé le mécanisme est toute à leur honneur.

Le Danemark n'a pas eu de Richelieu ; mais il a eu un Louis XIV, et par un inévitable contre-coup de la révolution qui avait créé le régime absolu, il a eu la révolution qui l'a aboli. En 1660, la bourgeoisie et le peuple avaient solennellement déclaré à Frédéric III que l'État, c'était lui : en 1849, sous l'excitation des ferments insurrectionnels que la France avait jetés dans les cerveaux, ils vinrent redemander à Frédéric VII la puissance qu'ils avaient eu trop de hâte d'abdiquer deux siècles auparavant, et le monarque dut la leur restituer.

La Charte concédée par ce roi en 1849 a été complétée le 31 juillet 1859, par la loi qui a appelé au trône la branche régnante de Glücksborg, puis revisée et confirmée, à la suite de la cession à l'Allemagne des duchés de Slesvig-Holstein et de Lauenbourg, par celle du 28 juillet 1866. La forme actuelle du gouvernement est une monarchie héréditaire et constitutionnelle, fondée sur les principes essentiels de la liberté individuelle, de la liberté de conscience, de la liberté de la presse, de la liberté de réunion et d'association. La separation des pouvoirs, sans être aussi nette que chez nous, résulte pourtant de l'article 2 de la Constitution ; elle se manifeste par l'attribution de la souveraineté à trois autorités distinctes : le Roi, le Parlement et les tribunaux.

Le pouvoir législatif est exercé par deux Chambres, la Chambre

basse ou Folkething, et la Chambre haute ou Landsthing, dont la réunion constitue le Rigsdag. Les membres du Folkething, au nombre de cent deux, sont nommés directement au suffrage universel, par tous les électeurs pourvus depuis un an d'un domicile fixe dans le district, âgés de trente ans accomplis, jouissant d'une réputation intacte et du droit d'indigénat, qui ne sont pas au service d'un particulier, qui n'ont pas reçu ou qui ont remboursé, s'ils en ont bénéficié, les secours de l'assistance publique, et qui peuvent disposer de leurs biens. Pour être éligibles, il leur suffit d'avoir vingt-cinq ans accomplis, mais ils doivent remplir les autres conditions édictées pour l'électorat.

Sur les soixante-six membres que compte le Landsthing, douze sont désignés à vie par le roi, cinquante-quatre sont nommés, soit directement par les plus forts imposés du pays, soit indirectement par des collèges spéciaux. Ils sont astreints, ainsi que leurs électeurs, à toutes les exigences que nous venons d'indiquer pour le Folkething ; ils sont obligés en outre à la résidence dans leur circonscription électorale, pendant l'année qui précède le scrutin.

Les députés au Rigsdag jouissent de certaines immunités : ils sont inviolables, reçoivent une indemnité pécuniaire de six couronnes (8fr,40) par jour pendant la durée des sessions. Ils ont encore une certaine compétence judiciaire, en ce qui concerne les crimes de haute trahison.

Le pouvoir exécutif qui est dévolu au roi comprend d'une façon générale toutes les attributions conférées aux chefs des États constitutionnels. Inviolable et irresponsable, le souverain gouverne par l'intermédiaire de neuf ministres, dont la signature doit accompagner la sienne au bas de chacun de ses actes. Il propose les lois aux Chambres et les promulgue, une fois votées ; en l'absence du Rigsdag, il peut même prendre, sous forme de décrets, des mesures provisoires, pourvu qu'elles soient conformes à la Charte, et à condition de les faire ratifier par le Parlement dans sa plus prochaine session.

Il est le chef de l'administration, qui comporte sept diocèses divisés : au point de vue séculier, en dix-huit bailliages, subdivisés en cent trente-six arrondissements ; au point de vue religieux, en doyennés subdivisés eux-mêmes en paroisses. Au-dessous de cette hiérarchie, qui relève directement de lui, se trouvent les fonctionnaires communaux.

A Copenhague, les affaires municipales, sous le contrôle de trente-six conseillers élus par leurs concitoyens, sont gérées par un préfet ou premier président, nommé par le roi et assisté de quatre bourgmestres qui sont pourvus chacun d'un adjoint ou échevin. La police est confiée à un directeur spécial, en vertu d'un décret du pouvoir exécutif.

Dans les villes de province, l'organisation administrative est sensiblement identique à la nôtre. Le Conseil municipal délibère sous la présidence du bourgmestre, qui est d'ordinaire en même temps le juge de première instance de la localité, et qui dispose aussi de la police. Dans les communes rurales ou paroisses, le Conseil, soumis à la haute surveillance du bailli ou préfet, est uniquement chargé de la voirie, des écoles, de l'assistance publique et des impôts ; les autres questions sont directement traitées par le Conseil du bailliage, et la police est remise aux soins du juge seigneurial ou cantonal.

Le roi est aussi le commandant suprême des armées de terre et de mer, dont son fils aîné, le prince héritier, est l'inspecteur général, et qui, depuis la loi du 25 juillet 1867, se recrutent, à l'exemple de celles des autres États de l'Europe, d'après le système du service obligatoire pour tous. Les jeunes soldats sont appelés sous les drapeaux à vingt-deux ans ; ils y passent d'abord de quatre mois à un an, puis ils sont classés dans la réserve et soumis, par intervalles, à de courtes périodes de manœuvres. Pour les officiers, la durée du service est naturellement plus longue : la limite d'âge est fixée à quarante-deux ans pour un lieutenant, à cinquante-deux ans pour un capitaine, à soixante-cinq ans pour un colonel, à soixante-dix ans pour un général.

L'état des forces qui pourraient être réunies et mises en ligne se monte à 40.000, au besoin à 55.000 hommes ,commandés par 12 généraux, 28 colonels, 50 lieutenants-colonels, 229 capitaines, 362 lieutenants et 550 sous-lieutenants, auxquels viendraient s'ajouter, en temps de guerre, les officiers de la réserve et de l'armée territoriale.

Elles se décomposent ainsi :

42 bataillons d'infanterie de ligne, comprenant 45.000 hommes et 1050 officiers ;

16 escadrons de cavalerie, comprenant 2500 hommes et 150 officiers;

16 batteries d'artillerie de campagne et 17 compagnies d'artillerie de forteresse, comprenant 7500 hommes et 230 officiers ;

16 compagnies de génie, comprenant 2000 hommes et 96 officiers.

Le budget de la guerre dépasse annuellement 16 millions de francs.

Quant à la flotte, elle ne compte, pour ainsi dire, plus depuis le 7 septembre 1807. Brutale et lâche comme toujours en face d'ennemis sans défense, l'Angleterre qui avait désespéré de vaincre Napoléon, mais qui se sentait plus à l'aise vis-à-vis de ses alliés, se jeta ce jour-là sur l'héroïque petit peuple qui soutenait dans les eaux de la mer Baltique les intérêts de la France, et lui enleva d'un seul coup les 25 vaisseaux de ligne, les 16 frégates et les 50 bâtiments légers qui constituaient sa marine de guerre. La puissance navale du Danemark ne s'est pas encore relevée de ce coup mortel ; elle est réduite aujourd'hui à 4 navires cuirassés, 3 batteries garde-côtes, 1 frégate, 7 croiseurs, 8 chaloupes canonnières, et 22 torpilleurs, représentant ensemble 311 bouches à feu et 1137 matelots. Le corps des officiers se compose d'un vice-amiral, de 2 contre-amiraux, de 15 capitaines de vaisseau, de 36 capitaines de frégate et de 60 lieutenants ; la limite d'âge est la même pour eux que pour leurs collègues de l'armée de terre.

Le pouvoir judiciaire, malgré qu'il soit parfois exercé, ainsi que nous venons de le voir, par des fonctionnaires d'un autre ordre, com-

porte cependant beaucoup moins de branches différentes que chez nous, et les tribunaux administratifs proprement dits sont inconnus en Danemark.

La capitale compte au premier degré trois compagnies de juges :

1° Le *Hof et Stadsret* ou tribunal de la Cour et municipal, divisé en quatre sections : la Commission des affaires pour dettes, qui connaît des litiges inférieurs à 200 couronnes ; la Commission des affaires de successions ; le tribunal de l'huissier royal et la Chambre des ventes publiques ;

2° La Cour maritime et commerciale ;

3° La Cour criminelle et de police.

Dans les villes de province et dans les bourgs ruraux, la juridiction de première instance est représentée par un magistrat unique, bourgmestre, juge seigneurial ou cantonal, qui, comme nous l'avons dit plus haut, cumule d'ordinaire ces fonctions avec celles de président du Conseil municipal.

Les Cours d'appel devant lesquelles sont portées les décisions de ces diverses autorités, sont au nombre de quatre : celle de Copenhague dont le ressort comprend les îles de Själland, Fÿn, Bornholm et Feroë ; celle de Viborg, qui embrasse tout le Jylland ; celle de Reykiavig, qui est spéciale à l'Islande ; celle des Antilles danoises, à laquelle sont déférés les procès tranchés dans les colonies.

Au-dessus des tribunaux du premier et du second degré siège la Cour suprême, érigée à Copenhague en 1661, et composée de douze membres, dont le rôle peut être comparé à celui de notre Cour de cassation. A côté et en dehors d'eux, il existe en outre plusieurs juridictions spéciales, militaires, ecclésiastiques et maritimes, sans parler de la Haute Cour de justice ou *Rigsret*, qui statue sur les affaires intéressant la sûreté de l'État, et qui est formée d'un nombre égal de membres de la Cour suprême et de membres du Landsthing.

L'indépendance des magistrats est garantie, comme chez nous, par leur inamovibilité; ils ne peuvent être déplacés sans leur consentement ni révoqués avant l'âge de soixante-cinq ans, sauf dans le cas d'une réorganisation judiciaire ou en vertu d'une peine disciplinaire.

La procédure est identique auprès de chacun des différents corps que nous venons d'énumérer. Dans les affaires civiles, à l'exception de celles dont la solution est facile, la formalité préliminaire de la tentative de conciliation est toujours obligatoire. Réussit-elle, la décision de la Commission qui y a présidé s'exécute au même titre qu'un véritable jugement; si elle échoue, le litige est alors porté devant le tribunal qui prononce en audience publique, mais sans plaidoirie, sur les mémoires écrits déposés par les représentants des parties. Les débats n'ont lieu oralement qu'à la Cour maritime et commerciale, à la Cour suprême et au Rigsret.

Pour les affaires criminelles, tout se passe de la même manière, avec cette particularité qu'il n'y a pas de ministère public et que le défenseur et l'accusateur sont choisis d'office parmi les avocats.

Une méthode aussi exempte de complications rend inutile : on le comprend, le luxe d'officiers ministériels de toutes sortes, qui servent en France d'auxiliaires à la justice. La loi organique du barreau, qui date du 26 mai 1868, confère aux avocats toutes les fonctions qui, dans notre pays, sont attribuées aux avoués, et même quelques-unes de celles que remplissent les notaires; non pas que le notariat soit inconnu en Danemark : la mission de recevoir les actes authentiques est confiée, à Copenhague, à un personnage désigné par le roi et dans les provinces au juge de première instance. Mais l'avocat danois peut se charger d'une infinité de mandats, en dehors de la représentation litigieuse, qui rentre plus spécialement dans les devoirs de sa charge. Les consultations, les contrats de toute nature, les ventes immobilières, les cédules hypothécaires, les cessions de navires, les transactions relatives aux fail-

lites, les actes de partage, sont autant de matières dans lesquelles il a le droit d'exercer son ministère. Seulement, son assistance n'est jamais obligatoire pour les parties, qui peuvent se substituer, même à la barre, soit un parent, soit un tuteur, soit un domestique, soit un particulier quelconque, et son salaire, qui n'est déterminé par aucune disposition législative, est entièrement laissé à l'appréciation de ses clients.

Les avocats sont nommés par le ministère de la justice. Ils sont divisés en trois classes, correspondant aux trois degrés de juridiction : ceux qui sont attachés aux tribunaux de première instance, et dont on n'exige que le brevet élémentaire en droit, ceux qui sont inscrits aux tableaux des Cours d'appel et de la Cour suprême, et qui doivent être munis du diplôme supérieur.

La Constitution prévoit plusieurs réformes importantes à introduire dans cette organisation. Il est question d'opérer entre les pouvoirs administratif et judiciaire une ligne de démarcation plus nette, de créer, en matière pénale, un poste de procureur du roi, d'appliquer d'une façon générale à toutes les affaires criminelles l'institution du jury, actuellement réservée aux procès d'homicide, où le juge de première instance doit faire appel aux lumières de quatre citoyens, d'établir enfin une procédure publique et orale en remplacement de la procédure écrite, qui est seule usitée jusqu'à présent; mais aucun de ces projets n'a encore reçu de commencement d'exécution.

Quelque intéressantes que soient, par la simplicité et la symétrie de leur ordonnance, les institutions dont nous venons de dresser la rapide esquisse, quelque fructueuses comparaisons qu'elles provoquent avec celles des pays voisins, elles n'offrent pourtant pas, à vrai dire, de détails bien significatifs. Elles ne tranchent pas d'une manière assez sensible sur l'ensemble des régimes actuellement en vigueur dans le monde civilisé, pour dénoter de la part du peuple qui se les est imposées un tempérament singulier ; elles n'ont donc pas, par une réci-

procité toute naturelle, influé beaucoup ni sur son caractère, ni sur son développement.

En matière d'enseignement, au contraire, les États scandinaves se sont non pas séparés, mais distingués, en les devançant, de la plupart des autres. Nulle part, la proportion des illettrés n'est aussi faible, et, s'il est vrai que ce soit à ses pédagogues que l'Allemagne soit redevable de ses succès, il n'est pas moins juste de convenir que c'est l'instituteur aussi qui a façonné l'âme danoise. L'instruction élémentaire, qui n'est obligatoire chez nous que depuis les récentes lois scolaires, l'est depuis 1814 en Danemark. Tout enfant qui ne la reçoit pas dans sa famille à un degré suffisant est tenu de suivre les cours d'un établissement officiel de sept à quatorze ans. Dans les écoles gratuites, l'enseignement quotidien dure une demi-journée et comporte l'étude de la lecture, de l'écriture, du calcul, du catéchisme, de l'orthographe, de l'histoire, de la géographie, des sciences naturelles, du chant et de la gymnastique ; dans les écoles payantes, il dure une journée entière, et en outre de ce programme, auquel s'ajoutent, pour les filles, les premières notions de la couture, il s'étend au dessin linéaire, à la physique et à la langue allemande. Le nombre total des écoles primaires est de près de six mille : à Copenhague, seulement, il en existe huit payantes et dix-sept gratuites.

L'enseignement secondaire est distribué dans douze lycées, qui comprennent chacun six classes d'un an, et dans plusieurs collèges privés qui préparent comme eux au baccalauréat.

Le principal centre d'enseignement supérieur est l'Université de Copenhague, inaugurée le 1er juin 1479, qui compte quarante-neuf professeurs, répartis entre les cinq Facultés de théologie, de droit et d'économie politique, de médecine, de philosophie, de mathématiques et sciences naturelles, et treize cents étudiants ou étudiantes, car les femmes, encore qu'elles y soient peu nombreuses jusqu'à présent, sont

admises à s'inscrire aux conférences et à briguer les diplômes. Les cours, qui sont publics, sont aussi en général gratuits. L'Université tire ses ressources, soit de ses biens immobiliers, soit des legs qu'elle a reçus, soit des fondations, dues pour la plupart à la munificence des rois, dont les revenus sont affectés à l'entretien des jeunes gens pauvres. A côté de cette institution, il en existe d'autres, plus ou moins étroitement reliées avec elle, telles que l'École polytechnique, l'École vétérinaire et agricole, l'École technique, les Écoles militaires. L'État possède encore vingt et une écoles normales ou séminaires, destinés à la formation et à la préparation des instituteurs et institutrices primaires.

Les élèves des écoles d'enseignement spécial ou des lycées et collèges, qui ont subi avec succès l'examen réal pour les premières, le baccalauréat pour les seconds, ont seuls droit à l'immatriculation sur les listes de l'Université ; ils sont astreints en outre, au cours de leurs études, à deux épreuves, l'une au début, l'autre à la fin. La Faculté de théologie confère les grades de licencié et de docteur ; les quatre autres ne délivrent que celui de docteur. Pour y être admis, il faut avoir été préalablement reçu à l'examen définitif spécial, présenter une thèse sur un sujet original et la soutenir oralement ; dans quelques cas exceptionnels, le diplôme de docteur peut être décerné à titre honorifique.

Telles sont, dans leurs grandes lignes, les institutions fondamentales du Danemark. Il y aurait sans doute bien des remarques curieuses à faire, bien des détails précieux à signaler sur une foule d'autres points, sur l'organisation de l'assistance publique et privée, sur la législation ouvrière, sur les établissements d'épargne et de prévoyance. Nos lecteurs, à qui nous nous reprochons déjà d'avoir imposé une fatigue excessive, nous pardonneront de ne pas nous aventurer sur un terrain où nous courrions le risque de les entraîner trop loin. Qu'il leur suffise de savoir, ainsi qu'ils le soupçonnent déjà, que le Danemark s'est

largement inspiré, dans ces différentes questions, comme dans les précédentes, de l'exemple des pays étrangers, sans pousser toutefois cette imitation jusqu'au servilisme, et qu'il est même arrivé souvent à des solutions plus satisfaisantes.

L'amélioration du sort des classes laborieuses n'a pas plus échappé à sa sollicitude qu'à celle des autres États de l'Europe ; dans la loi du 9 avril 1891, sur la création des retraites pour la vieillesse, il a trouvé le moyen de copier l'Allemagne, sans verser avec elle dans l'ornière du socialisme. Aussi bien, le gouvernement n'a-t-il pas été entraîné à exagérer autant que dans certains pays le rôle de Providence que les doctrines nouvelles prétendent lui attribuer. Le Danois se sent beaucoup moins disposé que le Français à se considérer comme un enfant, et à réclamer pour marcher l'appui tutélaire mais oppressif d'une lisière. Il a assez de vigueur et de bon sens pour se diriger seul et pour régler son éducation à sa guise. Les cinq cent quarante Caisses d'épargne, qui servent à leur clientèle un intérêt moyen de 3,22 0/0, lui permettent de préparer et d'assurer, par les ressources du présent, sa subsistance dans l'avenir. Nous n'avons pas vérifié l'exactitude des statistiques, d'après lesquelles les dépôts d'argent se monteraient dans ces établissements à 160 francs par tête d'habitant, tandis qu'ils ne seraient que de 50 francs en Angleterre : il est en tout cas incontestable que l'économie est une vertu nationale et que le paupérisme est inconnu en Danemark.

Les qualités sérieuses de ce peuple facilitent singulièrement, au point de vue social, la tâche de ceux qui président à ses destinées : elles ne la simplifient pas moins, au point de vue politique. Il n'est pas à dire que les théories avancées ne comptent de nombreux représentants dans la masse électorale. Le socialisme, qui s'y est manifesté, il y a longtemps déjà, sous la forme d'une agitation agraire très vive, tendant au rachat par l'État des grandes propriétés foncières, et à leur

partage entre les paysans, constitue aujourd'hui un parti uni, compact, discipliné, disposant d'une vingtaine de voix au Rigsdag, et englobant dans son sein, avec l'élément rural, toute la fraction ouvrière de la population ; mais la majorité du pays ne pactise pas avec lui. Un homme d'État célèbre a défini l'opinion moyenne de la France, en disant qu'elle était centre-gauche ; le mot s'applique au Danemark avec une égale justesse. La Gauche radicale a deux organes importants à Copenhague : la *Politique* et le *Démocrate social ;* la Droite en a cinq : le *Berlingske Tidende*, le *Dagsbladet*, le *Nationaltidende*, le *Dagens Nybeder* et l'*Avisen ;* le *Dannebrog*, qui représente les principes de modération, les dépasse tous par son tirage quotidien de douze mille numéros.

Quelque ardentes que soient du reste les revendications des partis, elles se traduisent rarement en pratique par des mesures violentes, et la lutte opiniâtre qui se poursuit entre libéraux et conservateurs n'a presque jamais franchi les limites du terrain pacifique des doctrines. Le ministère qui vient de tomber assez inopinément, il y a quelques jours, détenait le pouvoir sans interruption depuis le 11 juin 1875, c'est-à-dire depuis dix-neuf ans. Un tel exemple de stabilité n'a rien qui puisse surprendre beaucoup, partout ailleurs que dans notre bienheureux pays, où trente-deux cabinets se sont déjà succédé en moins de vingt-quatre ans : il est particulièrement significatif en Danemark. M. Estrup qui dirigeait le gouvernement s'est en effet exclusivement appuyé, tant qu'il est demeuré aux affaires, sur les trente et un députés qui com-


Dannebrog

Spécimen en réduction d'un numéro du journal « Dannebrog ».

posent, au Folkething, la majorité conservatrice. Il serait exagéré de croire que ses fonctions fussent une sinécure. Les résistances qu'a rencontrées son administration l'ont obligé à dissoudre les Chambres à plusieurs reprises; pendant neuf ans, sur le refus systématique de la majorité d'examiner ses projets financiers, il a dû promulguer, à coups de décrets, des budgets provisoires et inconstitutionnels : l'ordre et la tranquillité publique n'en ont nullement souffert. L'imperturbable énergie avec laquelle il a persévéré dans sa ligne de conduite a fini par décourager une opposition platonique, dont ses adversaires se faisaient peut-être un jeu plutôt qu'une arme contre lui : on est convenu que le temps consacré à ces discussions oiseuses gagnerait à être mieux employé; la Gauche modérée s'est décidée à composer avec la Droite, et, pour la première fois cette année, le budget a été régulièrement voté.

Est-ce pour sceller ce traité de paix que M. Estrup s'est retiré? A-t-il jugé sa tâche accomplie et le sacrifice de sa personne nécessaire au succès de la politique que devra fatalement imposer le nouveau groupement des partis? Le souverain, en maintenant dans leurs fonctions la plupart de ses collaborateurs, et en lui donnant pour successeur à la présidence du Conseil M. de Reedtz-Thott, l'un d'eux, semble bien avoir voulu marquer qu'il n'entend pas imprimer une orientation sensiblement différente à la marche du gouvernement. L'acceptation de la démission de M. Estrup a pu être une concession de sa part : ce n'est pas une capitulation.

Il est à noter du reste que, tant qu'a duré cette guerre d'escarmouches, le pouvoir exécutif, pour employer le jargon inventé par nos journalistes, ne s'est jamais fait scrupule de ne pas *se découvrir*. Le roi a soutenu, sans faiblir un instant, les ministres de son choix : il n'y a rien perdu de sa popularité. La fermeté qu'il a déployée en cette occurrence ne lui a pas plus aliéné l'affection de ses sujets, que les douloureuses défaites de 1864 ne l'avaient privé de leur confiance.

Le concours de circonstances qui avait porté l'un de ses fils au trône de Grèce, les alliances heureuses qui avaient appelé l'une de ses filles à la couronne de Russie, l'autre à la couronne d'Angleterre, et avaient fait de lui le chef des plus grandes familles souveraines du monde, leur avaient inspiré en sa faveur trop d'estime et de reconnaissance, pour que le malheur altérât leurs sentiments de fidélité. L'inconstance de la fortune, en paralysant ces nobles efforts lors de cette crise douloureuse, le leur avait rendu plus cher encore. Aussi ne se sont-ils pas mépris sur les mobiles qui l'ont dirigé au cours de ce conflit avec la représentation nationale.

Ils savent que dans cette question des fortifications de Copenhague, qui a été la pierre d'achoppement du cabinet Estrup, et qui a déchaîné contre lui les fureurs de l'opposition, le roi Christian n'a pris conseil que de son patriotisme, que le souci de placer désormais sa capitale à l'abri d'une surprise l'a seul déterminé à se mettre en travers de leur volonté, et tout en jugeant inutiles ces armements dispendieux, qui ont déjà absorbé plus de quarante millions, ils rendent hommage à ses bonnes intentions.

Et puis son gouvernement, malgré les allures dictatoriales qu'il s'est parfois données, est, à tout prendre, si paternel, si libéral encore, si prudent et si sage, en si parfaite communauté de vues, dans ses relations extérieures, avec la majorité de la nation! La correction de son attitude offre, à ce dernier point de vue, un si saisissant contraste avec la diplomatie cauteleuse du roi de Suède, son voisin! Certes, nous ne nous dissimulons pas les difficultés de la tâche qui incombe à un souverain tel que Oscar II, les prodiges d'adresse et d'habileté qu'exige le maintien de l'équilibre entre des peuples aussi dissemblables que ceux auxquels il commande. Nous n'ignorons pas qu'il y a ou qu'il devrait y avoir deux hommes en lui, celui qui, en sa qualité de successeur de Gustave-Adolphe, habite le majestueux palais élevé à Stock-



Vue générale de Stockholm.

holm, sur les bords du lac Mälar, et celui que les rigueurs de la constitution norvégienne obligent à accepter, pendant quelques semaines chaque année, dans la résidence mesquine de Christiania ou dans le petit château de plaisance situé à proximité de cette ville, une hospitalité qui ressemble presque à une captivité, celui qu'une hérédité d'adoption a librement choisi pour chef d'une des nations les plus aimables et les plus policées du globe, et celui que les droits de la conquête ont imposé à une poignée de paysans impatients de secouer son joug. Il n'en est que plus curieux de relever les contradictions de goûts qui distinguent les deux monarques.

Palais royal de Stockholm

L'un est le petit-fils de Bernadotte ; tout l'incline à une alliance avec la France démocratique, son extraction plébéienne, le sang qui coule dans ses veines, les traditions séculaires de sa politique nationale. A en juger par les livres qui ornent la bibliothèque de son cabinet de travail et au milieu desquels nous n'avons pas été peu surpris de distinguer





Château du roi à Christiania et statue de Charles-Jean (Bernadotte.)

le recueil de *Souvenirs anecdotiques* d'Albert Tournier sur Gambetta, on est fondé à croire qu'il suit de près nos luttes, nos travaux, nos progrès. S'il est obligé de choisir entre les sympathies françaises des Suédois, si fermement attachés à sa dynastie, et les tendances allemandes des républicains de Norvège, il semble que ses intérêts comme ses instincts ne lui permettront pas d'hésiter : c'est lui pourtant qui, reniant, à l'exemple de son aïeul, son pays d'origine, se jette avec transport dans les bras du despote prussien.

L'autre est un prince de vieille race, dont les ancêtres ont,

Résidence royale d'Oscarshall sur le fjord de Christiania.

durant deux siècles, exercé le pouvoir absolu. De son union avec nous, aussi loin qu'on remonte dans le passé, sa patrie n'a recueilli que des déboires et des humiliations.

Knud VI, le premier qui cherche à nouer une alliance entre les deux pays, donne sa sœur Ingeborge en mariage à Philippe-Auguste; mais ce prince la répudie, la contraint par ses mauvais traitements à se réfugier dans un couvent, et ne consent à la reprendre, au bout de seize ans de séparation, que sur les instances, presque sur les ordres du Souverain Pontife.

Eric V se rend au Concile de Lyon en 1274, pour demander au pape Grégoire X sa médiation dans la querelle qu'il entretient contre l'évêque Erlandsen; il y réussit, mais il est obligé de renoncer pour l'avenir à son droit d'investiture des prélats.

Christian Ier conclut avec Charles VII, le 28 août 1456, un traité que Jean Ier renouvelle trente-deux ans plus tard avec Louis XII, et par lequel le roi de France s'engage à secourir le Danemark en cas d'attaque; François Ier, qui espère se faire de Christian II un auxiliaire contre Charles-Quint, lui envoie d'abord, en 1520, deux mille de ses fantassins, pour l'aider à combattre la Suède; mais lorsque, en 1538, il a signé la paix pour son propre compte, il rompt ses engagements et abandonne Christian III au ressentiment de l'empereur.

Frédéric II, en 1560, envoie des ambassadeurs à la cour de Charles IX, pour sceller de nouveau les anciens pactes; mais Richelieu qui a repris l'idée de François Ier et qui, en août 1624, au début de la guerre de Trente Ans, a amené Christian IV à signer le traité de Paris, c'est-à-dire à se liguer avec les puissances du Nord contre la maison d'Autriche, se tourne tout à coup du côté de Gustave-Adolphe, et enlève au Danemark, pour la donner à la Suède, son ennemi héréditaire, la direction du parti protestant, en Allemagne.

Christian VIII reste obstinément lié à la fortune de Napoléon; mais le bombardement de Copenhague et la capture de sa flotte par l'Angleterre en 1807, la perte de la Norvège en 1814, sont le prix de sa constante fidélité.

Dans la période contemporaine enfin, Christian IX, confiant dans la garantie que la France a donnée à son pays dès 1721, pour la paisible possession du Slesvig, s'adresse à elle en 1864, pour repousser les prétentions de la Prusse sur ce duché; mais la France ne répond pas et le Danemark est vaincu.

Une si lamentable expérience, dont il a souffert plus cruellement que ses prédécesseurs, aurait dû désabuser le roi actuel et le détacher de notre cause. Il n'a rien à attendre de nous et il a tout à redouter du puissant empire, qui, après avoir amoindri ses États, songe à les absorber un jour : c'est lui pourtant qui nous garde encore discrètement sa foi, et qui, en jetant peut-être, dans ses silencieux entretiens avec le Tsar, son gendre, les germes de l'alliance franco-russe, prépare nos futures revanches.

Le cœur, a dit Pascal, a ses raisons que la raison ne peut connaître. L'affinité qui existe entre la race danoise et la nôtre a triomphé des rancunes éphémères qui les auraient éloignées l'une de l'autre, et la communauté du malheur a achevé de les rapprocher, en attisant dans leurs âmes les mêmes haines, en les berçant des mêmes espérances.

Ce n'est pas seulement du reste parce que la France l'a illuminé durant des siècles du rayonnement de son génie, que le Danemark continue à tourner vers elle ses regards comme vers un phare étincelant ; mais parce qu'il l'a vue directement à l'œuvre sous une forme palpable et vivante, parce qu'elle s'est révélée à lui dans les manifestations de ses plus belles et plus pures vertus, dans l'exercice de la charité.

Le terrain ne s'est pas offert sans doute tout d'abord, avec des apparences très favorables, à cette culture délicate. Quoique l'intolérance n'ait jamais été aussi grande ici qu'en Suède, où la liberté confessionnelle date seulement de 1860, quoique Christian V, dès 1680, ait autorisé l'érection à Glückstadt d'une chapelle du rite romain, le culte catholique a presque disparu pendant trois cents ans, sous les coups du



Hôpital Saint-Joseph
Fondé et dirigé par les religieuses françaises de Saint-Joseph de Chambéry, à Copenhague.

luthéranisme. Notre pays s'est souvenu que c'était un de ses enfants, Ebbon, archevêque de Reims, qui, en 822, avait jeté sur ce sol la semence chrétienne, que c'étaient les moines de Cîteaux, c'est-à-dire encore des ouvriers préparés par ses soins, qui l'avaient aidée à y éclore : c'est lui qui, en 1856, y a fait reparaître l'habit religieux pour la première fois depuis la Réforme.

Les sœurs de Saint-Joseph de Chambéry qui ont osé accomplir cet acte d'audace se sont heurtées sans doute, dans le principe, à bien des difficultés : à force de patience et de zèle, elles ont désarmé les préjugés et dissipé les méfiances. Elles ont ouvert des écoles sur toute la surface du territoire, à Odensé, à Frédéricia, à Aarhus, à Randers. A Copenhague, elles donnent l'instruction à quatre cents enfants, sans distinction de classe, ni de culte ; elles ont fondé, sous le vocable de Saint-Joseph, un hôpital si admirablement installé, que les protestants eux-mêmes, s'en disputent les quatre-vingts lits ; elles y ont joint un orphelinat et des hospices pour les vieillards des deux sexes ; enfin, elles ont créé pour

l'enseignement de la langue française des cours spéciaux, que fréquentent cent cinquante jeunes filles.

Nous voudrions pouvoir donner quelques renseignements un peu détaillés sur ces établissements que l'obligeance de la supérieure provinciale, la Mère Marie-Geneviève, nous a permis de visiter, raconter les prodiges d'intelligence, de travail et d'attention que l'examen des cahiers nous a révélés, dire l'impression de satisfaction des bonnes religieuses en nous exposant les résultats de leurs efforts, traduire surtout les sentiments de joie et de patriotique fierté que nous avons éprouvés nous-mêmes, en voyant les mines naturellement graves de ces fillettes blondes, aux yeux bleus et au teint clair, s'éclairer d'un gracieux sourire à notre entrée dans les classes, en entendant leurs voix fraîches où le dialecte maternel laisse un accent légèrement guttural, nous souhaiter la bienvenue, et répondre à nos questions dans notre langue. Nous serions heureux de montrer ce qu'ont fait, à côté d'elles, dans le même sens, les Frères de Saint-Genis-Laval, dont l'école, tout récemment installée dans la capitale, regorge déjà d'élèves.

Il faut malheureusement nous borner, sous peine de ne clore jamais ce trop long chapitre, et nous contenter d'affirmer que les uns et les autres agissent de concert dans l'intérêt de notre patrie, et qu'en répandant en son nom les largesses de leur dévouement, ils se font aimer, en même temps qu'ils la font bénir.

L'humble hommage que nous leur rendons ainsi n'a pas pour but, qu'on le sache bien, d'approuver ou d'encourager, s'il existe, leur prosélytisme religieux. Que leur influence ait contribué ou non au développement du catholicisme en Danemark, que, grâce à eux peut-être, le nombre des fidèles de cette croyance, qui était de trois mille à peine il y a dix ans, qui est du double aujourd'hui, soit devenu assez considérable, pour qu'il ait été utile de pourvoir ce petit troupeau d'un pas-

teur distinct, nous n'avons pas à le rechercher. Il est un fait certain, indiscutable, que tous les hommes de bonne foi reconnaissent, devant lequel s'inclinent les plus prévenus, le fait de l'expansion des idées françaises par l'entremise de nos missionnaires, et celui-là, nous l'avons vérifié une fois de plus.

Partout où nos congrégations posent le pied, elles y implantent notre civilisation; partout où elles gagnent des âmes à Dieu, elles y soumettent en même temps des cœurs à la France. Telles elles sont en Égypte, où elles restent, hélas! à l'heure présente, seules à défendre notre cause, dans les régions du Levant, sur les rivages les plus reculés de l'Extrême-Orient, telles nous les avons retrouvées en Scandinavie, en Norvège, où les Pères de la Salette ont repris dans ce siècle l'œuvre d'apostolat interrompue par la Réforme, à Trondhjem, où un de nos compatriotes, M. l'abbé Riesterer, deux fois cher celui-là parce qu'il est fils de l'Alsace, lutte encore sans défaillance, quoique sans grand espoir, pour le maintien de notre prestige.

Les Danois, malgré qu'ils en eussent, ont été subjugués, comme tous ceux qui les approchent, par cette influence secrète. Ils auraient probablement désiré que ce contact dangereux pour la solidité de leur Église, leur fût évité; après

Une rue de Trondhjem (Norvège)

M. l'abbé Riesterer, curé français de Trondhjem, dans l'eglise paroissiale catholique de cette ville.

l'avoir toléré par affection pour nous, par déférence aussi pour le renom de libéralisme de leur législation, il est arrivé fatalement qu'ils en ont subi les effets. Ils ont admiré nos religieuses pour leur mérite, pour leur modestie, pour leur dévouement désintéressé, et, en faisant honneur de leurs vertus au pays qui les avait envoyées, ils se sont donné un sujet de plus de le chérir.

Pouvons-nous oublier au surplus, que la France n'a pas seulement, pour plaider victorieusement sa cause auprès d'eux, ces avocates muettes, mais éloquentes, qu'elle s'est unie à eux, par un indissoluble lien, le jour où l'aimable princesse, qui a daigné agréer la dédicace de ces modestes pages, est venue s'asseoir sur les marches de leur trône? Ne savons-nous pas que, si son mariage l'a naturalisée danoise, cette fille illustre de notre race nous est demeurée attachée par le cœur et qu'en incarnant, sous ses traits gracieux, son ancienne patrie, elle lui a du même coup conquis la nouvelle? N'avons-nous pas enfin, dans des diplomates tels que M. Pasteur, le distingué chargé d'affaires, dont nous avons plusieurs fois déjà prononcé le nom célèbre, les représentants les plus capables d'affermir ces rapports de cordialité réciproque? Ce sont là plus de motifs qu'il n'en faut pour expliquer la sympathie dont nous sommes les objets : tous nos efforts doivent tendre à ce qu'elle ne s'amoindrisse pas, tous nos vœux à ce qu'un revirement de l'opinion n'amène jamais au pouvoir les radicaux amis de l'Allemagne.

Le gouvernement actuel, nous l'avons dit, en raison de la situation créée au Danemark par les événements de 1864, a dû se renfermer dans une réserve prudente, et s'appliquer à conserver la plus stricte neutralité; mais quelque soin qu'il mette à paraître indifférent aux graves problèmes qui s'agitent autour de lui, il est des circonstances, où il laisse percer malgré lui les préférences qui l'animent et qui sont celles de la nation tout entière. Il l'a bien montré en 1891, par la réception triomphale qu'il a ménagée à nos marins à leur retour de Cronstadt.

Nous avons pu d'ailleurs juger par nous-mêmes du degré d'affection de ce peuple, lors de la visite solennelle de l'empereur Alexandre III à bord de nos navires de guerre, dans le courant de l'automne dernier.

Cette démonstration, le Tsar, pour la rendre plus significative, avait voulu qu'elle coïncidât avec l'arrivée à Toulon de sa propre escadre: mais s'il l'avait décidée de longue date dans le recueillement silencieux de sa pensée, il n'en avait, suivant sa coutume, communiqué le projet à personne. Sa résolution n'est connue que le matin du 13 octobre, au moment même où il l'exécute. En un instant, comme si la nouvelle en eût été colportée par un invisible messager, les rues s'emplissent et s'animent. Les Danois prétendent que cette fête des deux alliés soit aussi la leur: l'étendard rouge à croix blanche du Danebrog, ce palladium sacré qui leur tomba, dit-on, du haut des airs, en un jour de péril, et dont ils ont fait leur pavillon national, est arboré aux fenêtres de toutes les maisons, aux frontons de tous les édifices, et lorsqu'à onze heures les voitures de la cour amènent de Fredensborg le cortège de la famille royale, la ville a déjà revêtu ses plus joyeux atours pour accueillir ses hôtes.

A midi, à l'heure exacte où l'amiral Avellan débarque sur la terre française, le Tsar aborde l'échelle de l'*Isly*, le plus grand de nos deux croiseurs. Alors, de la foule massée sur les quais s'élève une immense acclamation, à laquelle font écho les hourrahs des matelots debout sur les vergues. Des salves d'artillerie, à chacune desquelles, par une dérogation unique aux règles du cérémonial habituel, répond le yacht impérial l'*Etoile Polaire*, s'échappent des flancs de nos vaisseaux magnifiquement pavoisés. Dans le décor magique du Sund, dont les flots réfléchissent en teintes foncées l'azur du ciel, sous le soleil radieux qui avive les couleurs des drapeaux, sous la brise qui en agite les plis, au milieu du concert formidable où les voix humaines se mêlent aux grondements du canon et aux accents des fanfares, la scène prend un

caractère de sublimité grandiose. Nous avons la sensation qu'une grande chose s'accomplit.

Ces deux peuples que le Danemark a vivifiés l'un et l'autre d'une goutte de son sang, la Russie, à qui il a donné Rurick, la France, à qui il a donné Rollon, une évocation mystérieuse nous les montre aujourd'hui, s'unissant à son appel dans une fraternelle étreinte, et il nous semble que l'aurore d'une ère nouvelle, dont l'avenir se dévoile devant nous, luise soudain à nos yeux. L'œuvre ébauchée à Cronstadt se consolide et s'affirme. Notre pays, débarrassé enfin de cette alliance anglaise, qui, depuis soixante ans, pèse sur ses épaules à la façon d'une tunique de Nessus, qui le paralyse et le tue, nous apparaît grandi et transfiguré, librement appuyé sur l'épaule du géant moscovite, bravant avec la fierté sereine de sa force reconquise, les outrages et les entreprises de ses ennemis, attirant à lui, pour les grouper sous l'égide de son bouclier, les petits États de l'Europe qu'opprime le régime de fer et de sang inauguré par l'Allemagne, et rayonnant enfin, comme un astre bienfaisant, sur le monde pacifié.

C'est sous l'impression de cette consolante vision que nous avons quitté Copenhague. Dix jours plus tard, nous étions à Lyon, où elle s'achevait pour nous dans les splendeurs d'apothéose des fêtes franco-russes.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

QUI ONT BIEN VOULU AUTORISER LA PUBLICATION DE LEUR NOM

PAR ORDRE DE SOUSCRIPTION

1. Son Altesse Royale la Princesse VALDEMAR.
2. Mr le Ministre de l'Instruction publique.
3. Mr EDOUARD AYNARD, député du Rhône.
4. Mr PASTEUR, Chargé d'affaires de France, Copenhague.
5. Mr le comte DE ROTH, chambellan de S. A. R. la princesse Valdemar, 13, Amaliegade, Copenhague.
6. Mr HOST, avocat à Copenhague.
7. Mr DAVANNE, président du Comité de la Société française de photographie, 76, rue des Petits-Champs, Paris.
8. Mr LÉON VIDAL, professeur à l'École nationale des arts décoratifs, 7, rue Scheffer, Paris.
9. Mr ALBERT LONDE, chef du service photographique à la Salpêtrière, 8, rue Lafontaine, Paris.
10. Mr MAURICE BUCQUET, président du Photo-Club de Paris, 54, rue de Chaillot, Paris.
11. Mme Vve E. MALATIER, Villefranche.
12. Mme Vve E. SALLES, 25, quai de l'Archevêché, Lyon.
13. Mr le Dr JOSEPH SALLES, 8, rue du Peyrat, Lyon.
14. Mr MARCEL MALATIER, Villefranche.
15. Mr HUGUES MALATIER, Villefranche.
16. Mlle GABRIELLE MALATIER, Villefranche.
17. Mr et Mme HUGUES MALATIER, Villefranche.
18. Mlle HENRIETTE et Mr ANDRÉ MALATIER, Villefranche.
19. Mme Vve TESTENOIRE-DESFUTS, 106, rue de l'Hôtel-de-Ville, Lyon.

20-21. La Société française de photographie.

22. Le Photo-Club de Paris.
23. Mme VIAILLY, rue Nationale, 120, Villefranche.
24. Mme et Mrs JOANNY JACQUET, Villefranche.
25. Mme MAZOYER et Mr JEAN MAZOYER, avoué, Villefranche.
26. Mr et Mme ETIENNE TESTENOIRE, 60, avenue de Noailles, Lyon.
27. Mr et Mme ANTOINE TESTENOIRE, 1, place Carnot, Lyon.
28. Mmes CLÉMENT et ADRIEN BADET, Beaujeu.
29. Mme et Mr le Dr GROMIER, 20, cours d'Herbouville, Lyon.
30. Mr et Mme AYMÉ VIAILLY, la Zeille, par Montmerle (Ain).
31. Mr et Mme JULES VIAILLY, Villefranche.
32. Mr et Mme JOSEPH TESTENOIRE, 1, place Saint-Clair, Lyon.

3 Mr et Mme DEVAY, 16, rue Victor-Hugo, Lyon.
34. Mr et Mme Alexandre TESTENOIRE, 8 quai des Brotteaux, Lyon.
35 Mme et Mr le Dr SASSIER, Chalon-sur-Saone
36. Mr Joseph DUCREUX, aux Halles, par Sainte-Foy-Largentière (Rhône).
7 Mr et Mme Paul ROUGIER, 5, rue Saint-Joseph, Lyon.
8 Mr l'abbe TESTENOIRE, college des Dominicains, Oullins
39 Mme et Mr Ed GEORGE, agent de change, 19, rue du Plat, Lyon
40. Mr Louis GEORGE, 19, rue du Plat, Lyon.
41 Mr Octave TESTENOIRE, 106, rue de l'Hotel-de-Ville, Lyon.
42. Mr Jean TESTENOIRE, 106, rue de l'Hôtel-de-Ville, Lyon
43 Mme GARETTE, Mr et Mme Louis BROSSETTE, Chaillé, près Villefranche
44 Mr et Mme Benoît MULSANT, Villefranche.
45 Mr Auguste LUMIERE, Lyon-Monplaisir
46 Mr Louis LUMIERE, Lyon-Monplaisir.
47. Mme et Mr ASSADA, notaire, Villefranche.
48. Mr le Dr GUYOT, Villefranche
49 Mr et Mme Ferdinand TESTENOIRE, 23, rue Sala, Lyon
50 Mme et Mr Rambert COUPRIE, avocat, Villefranche
51 Mr Jules FAIVRE, artiste-peintre, 10 *bis*, rue de la Gaîté, Paris
52 Mme et Mr Desire TRUMEAU, Estressin (Isere)
53 Musee des photographies documentaires
54 Mr PETERSEN, 34, Ostergade, Copenhague
55 Mr HOHLENBERG'S 1, Ostergade, Copenhague.
56 Mr l'abbe RIESTERER, missionnaire a Trondhjem, Norvege.
57 Mme et Mr le Dr RAFIN, 10, cours Morand, Lyon.
8 Mr RENAULT, directeur de la Revue géographique internationale, 76, rue de la Pompe, Paris
59 Mr et Mme Louis DURAND, 56, avenue de Noailles, Lyon
60. Mr l'abbé BAURON, cure de Saint-Euche-Lyon.
61 Mr François DUMAZ, a Yenne (Savoie)
62. Mr Fernand de RAMEL, député du Gard, 37, rue de Bourgogne, Paris.
63. Mr et Mme Nicolas SAVIGNY, Villefranche.
64 Mr Gaston d'EYSSAUTIER, avocat, 14, quai de l'Archeveche, Lyon
65. Mr et Mme de MOUGINS-ROQUEFORT, 8, rue du Peyrat Lyon
66. Mr BELIN, photographe, Villefranche
67. Mr THIERS, redacteur en chef du *Salut Public*, 71, rue Moliere, Lyon
68 Mr Joseph CHATILLON, proprietaire, a Limas.
69. Mr Etienne REBOURD, Villefranche.
70. Mr le commandant A. LAVILETTE, a Sahurs pres Rouen (Seine-Inferieure).
71. Mr Aime CHALUS, avocat, Villefranche.
72. Mr Victor VERMOREL, Villefranche
73 Mr Jacques RAYMOND, 31, rue de Thizy, Villefranche
75. Mme et Mr le Dr LOISON, chef de clinique chirurgicale à l Hôtel-Dieu, 9, rue du Plat, Lyon
76. Le R. P. ROUVIER, recteur du College de Mongre, Villefranche
77 Mr Claudius JACQUET, architecte, Villefranche
79 Mme et Mr PHILIPPON, notaire a Theize (Rhone).
80 Mme Francine LERMITTE, Vve COLOMBAT 55, rue de Thizy, Villefranche.
82 Mr Leopold GERMAIN, 85, rue Nationale, Villefranche
84. Mr François CHERVET, notaire, Villefranche.
85. Mr Jules AUCOUR, avoué honoraire, Villefranche.
86 Mr Philippe CHATEL, chateau de la Bruyere par Azé (Saone-et-Loire).
89. Mr Edouard de FAUCOMPRE, ingenieur, 33, boulevard Haussmann, Paris
90. Mr Jules COLLIN, 4, rue Saint-Florentin, Paris
91. Mr GABRIEL, 3, rue Chalgrin, Paris.

93. Mr Jean-[illegible] [illegible]AUDLLOCQUE, artiste peintre, [illegible] Petit Musc, Paris

94. Mr Louis R[illegible], avocat, Langres.

95. Mr Henri [illegible], Langres

98. Mr [illegible] [illegible], négociant en vins, à Chalon-[illegible] (Saône et Loire).

99. Mr Francis [illegible]MEZIAT, notaire à Thoissey (Ain)

100. Mr Auguste FAUSSEMAGNE Villefranche

101. Mr Stanislas MIZGIER, château de Saint-Gras, par Ambronay (Ain)

102. Mr le Baron de VAUQUELIN, propriétaire, 85, boulevard de Marne, la Varenne-Saint-Hilaire (Seine)

106. Mr Laurent GONINDARD, fabricant de soieries, 11, place Croix-Pâquet, Lyon.

107. Mr BONINI, percepteur à Oullins (Rhône)

108. La Société littéraire, historique et archéologique de Lyon

110. Mr Louis MOREL de VOLEINE, 30, rue de la Charité, Lyon.

111. Mr Pierre MULSANT, Villefranche.

112. Bibliothèque de la Ville de Lyon.

115. Mr Marcel FLACHAIRE de ROUSTAN, 4, rue de Jarente, Lyon

116. Mme et Mr le Dr A. BESANÇON, Villefranche

119. Mr le général SEBERT, 14, rue Brémontier, Paris.

120. Mlle Marie CHAZY, 15, rue de Tarare, Villefranche

121. Mr le vicomte Raoul CHANDON de BRIAILLES, Epernay (Marne)

122. Mr Henri BAUDOUIN, 8, rue Royale, Paris.

125. Mr Henri TESSE, négociant, 63, rue d'Angleterre, Lille

126. Commission des voyages et missions scientifiques et littéraires (Ministère de l'Instruction publique).

128. Mr L. MAIRESSE (appareils de photographie), 6, rue des Ponts-de-Commes, Lille.

130. Mr Gabriel ROLLAND, 109, avenue Henri-Martin, Paris

131. Mme Vve ALEGATIERE, 14, rue Gorge-de-Loup, Lyon-Vaise

133. Mr Auguste DOUBLET, négociant, 29, rue du Vieux-Marché-aux-Poulets, Lille.

135. Mr le vicomte Henry de PONTON d'AMECOURT, capitaine au 79e d'infanterie, Nancy.

136. Mr André PAVIE, avocat, 19, rue d'Antin, Paris.

137. Mr Henri HERRENSCHMIDT, 10, boulevard Magenta, Paris.

138. Mr Fernand LAGRANGE, membre de la Société française de photographie, 19, boulevard Bourdon, Paris.

140. Mlle Marie JACQUIER, Villefranche.

142. Mr Régis FLACHAT, docteur en droit, président du Photo Club, 12, quai Tilsitt, Lyon

143. Mr Alexandre VERGOUNINE, 39, rue Cardinet, Paris.

144. Mr le vicomte Georges de BAUDINIÈRE, Dammartin (Seine-et-Marne).

145. Mr Paul BOISARD, membre du Photo-Club de Paris, secrétaire du Photo-Club de Lyon, 106, route de Francheville, Lyon.

148. Mr Emmanuel DUQUAIRE, juge au Tribunal civil, Villefranche.

149. Mr le comte de LANDREVILLE, château de Monsures, par Conty (Somme)

150. Mr Charles GIRAUD, avocat, secrétaire de la Société dauphinoise d'amateurs, Grenoble.

153. Mr Georges ROUGIER-LAGANE, négociant, 25, rue de Gigant, Nantes.

156. Mr FAUVEL, 40, rue Mazarine, Paris.

159. Mr Paul HEBERT, membre de la Société française et du Photo-Club de Paris, 56, boulevard Malesherbes, Paris.

160. Mr l'abbé DUBOST, curé de Notre-Dame, Villefranche.

161. Mr Louis DUMENIL-LEBLE, négociant, 31, quai d'Orléans, le Havre.

163. Mr Joseph EMERY, 46, rue Victor-Hugo, Lyon.

164. Mr Edouard J. VIEUX, 142, boulevard Pereire, Paris

168. Mr DALLMEYER, opticien, 25, Newman street, Londres

169. Mr George GABIOLLE, Villefranche.

170. Mr Alexandre REY, imprimeur, 4, rue Gentil, Lyon

171. Mr Félix SAPIN, avoué honoraire, Villefranche.
172. Mr Ferdinand ABEL, 34, rue Franklin, Lyon
173. Mr Adolphe SUTER, banquier, Niort
174. Mr Octave DEVAUX, 54, rue Gambetta, Lille.
175. Mr Louis PELOCIEUX, Pommiers (Rhône).
177. Mr Lambert CHAMPY, château du Guérinet, par Blois (Loir-et-Cher).
180. Mr Henri GUIBOUT, papiers et fournitures photographiques, 14, cité Bergère, Paris
181. Mr Edmond ROCHE, avocat, 11, rue du Plat, Lyon
182. Mr Paul ARCHAMBAULT, juge au Tribunal civil, Pithiviers (Loiret)
185. Mr Marcel ROUGE, ancien magistrat, avocat, 49, rue Vannerie, Dijon.
186. Mr Ferdinand TARCHIER, commissaire-priseur, 15, quai Saint-Antoine, Lyon.
189. Mr André FAURE, industriel, 67, cours d'Herbouville, Lyon.
190. Mr Anatole BEDIN, propriétaire à Ville-sur-Jarnioux (Rhône).
193. Mr Auguste SANTALLIER, 61, quai Saint-Vincent, Lyon.
194. Mr Henri DOMECK, 14, rue Gorge-de-Loup, Lyon-Vaise.
198. Mr Gabriel NEYRON, Fleurie (Rhône).
199. Mr E. BOUVARD, fabricant, 26, place Tolozan, Lyon.
200-259. MMrs BERNOUX et CUMIN, libraires, 6, rue de la République, Lyon
260. MMrs Victor et Paul de LAPRADE, 10, rue de Castries, Lyon
261. Mr Tony DUPRAT, négociant, Villefranche.
262. Mr OBERKAMPFF de DABRUN, château de Sauvebœuf, par Montignac (Dordogne).
263. Mr Albert PONTBICHET, propriétaire à Arnas (Rhône).
264. Mr WARNERY, photographe, 21, rue de Paris, Elbeuf
265. Mr A. MARTEAU, président du Photo-Club, Reims
266. Mr J. JANSSEN, ex-président de l'Académie des sciences, directeur de l'Observatoire d'astronomie physique de Paris, Meudon (Seine-et-Oise).
268. Mr Auguste TEILLARD, propriétaire, rue d'Epremesnil, Chatou (S.-et-Marne).
269. Mr J.-B. CHARBO, professeur à l'École militaire et à l'Université libre, 84, rue Dailly, Schœrbeck, Bruxelles
270. Mr le Dr Jean GAREL, médecin des hôpitaux, 13, rue de la République, Lyon
274. Mr Paul DUQUAIRE, avocat, 27, quai de l'Archevêché, Lyon.
275. Mr Elisée DEMOUSTIER, agent de change, 1, rue Neuve, Lyon.
277. Mr Louis MAILLET, photographe, Auxerre.
278. Mr Edouard CHABLE, président du Photo-Club, Neuchâtel (Suisse).
280. Mr Henri BARRIER, avocat, 10, quai Saint-Clair, Lyon.
281. Mr Claude MULTIER, négociant, 8, quai de l'Hôpital, Lyon.
282. Mr Paul GEORGE, 22, rue de la République, Saint-Étienne (Loire)
287. Mr Alfred ELSEN, artiste-peintre, 7, rue de la Justice, Anvers.
288. Mr Alfred PHILIPPART, ingénieur, 3, avenue d'Avroi, Liège.
290. Mr Eugène LOUIS, manufacturier, Senones (Vosges).
291. Mr Georges LEMEILLEUR, filateur, rue Dumont-d'Urville, Rouen.
295. Mme la comtesse de MONTLAUR, 3, rue du Cirque, Paris.
296. Mr le comte de la VILLESTREUX, 12, rue de Courcelles, Paris.
297. Mr Lucien CHARRAT, avocat, 1, quai Fulchiron, Lyon
298. Mr Frantz BIETRIX, 40, cité Part-Dieu, Lyon.
300. Mr Auguste MONCEL, Villefranche.
301. Mme W. JAKSON, 17, avenue d'Antin, Paris.
305. Mr Charles de MONTHEROT, 39, rue de la Boétie, Paris.
306. Mr PROPPER SIEGFRIED, banquier, 64, rue Pierre-Charron, Paris.
307. Mr SAGEY, directeur de la Banque de France, Tours.

309. Mr R. BICKEL, assureur maritime, 4, rue Mandran, Bordeaux.

310. Mr Emile PERROTIN, ancien conseiller à la Cour d'appel, 4, rue Mazarine, Aix (Bouches-du-Rhône).

312. Mr Jules DEMARIA, manufacture d'articles photographiques, 173, quai Valmy, Paris.

315. Mr Henri BERTAULT, 7, rue Nicole, Chartres (Eure-et-Loir).

317. Mr Guillaume LAPORT, fabricant d'armes, 17, quai Saint Léonard, Liège.

320. Mr Fernand de QUEYRIAUX, château de la Bartière, par Montmorillon (Vienne).

322. Mr P.-G. van RENTERGHEM, 48, rue des Sculpteurs, Anvers.

323. Mr Eugène WOOS, industriel, 14, rue Sainte-Marguerite, Liège.

324. Mr l'abbé Elisée ASSADA, économe de l'Institution Notre-Dame des Minimes, Lyon.

325. Mr Joseph KIEFFER, greffier en chef du Tribunal civil, Trévoux (Ain).

330. Mr le général MEREDITH READ, ancien ministre des États-Unis en Grèce, 128, rue de la Boétie, Paris.

331. Mr le comte Gaston de THANNBERG, 39, avenue de la Bourdonnais, Paris.

332. Mr Alfred de LANIER van MONCKHOVEN, ingénieur, chaussée de Courtrai, Gand.

338-339. M. Jacques DUFOUR, Beaujeu (Rhône).

340. Mr Lucien PIVER, industriel, 24, avenue Kléber, Paris.

341. Mr Francis QUISARD, 1, rue du Peyrat, Lyon.

343. Mme C. TERME, Denice (Rhône).

344. Mr le Dr Humbert MOLLIÈRE, médecin de l'Hôtel-Dieu, membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon, 64, rue de la République, Lyon.

346. Mgr COULLIE, archevêque de Lyon.

347. Mr le comte de BEAUCHAMP, capitaine d'artillerie, 7, rue Tilsitt, Paris.

348. Mr Peter KNUDSEN, agent-négociant, 8, Köpmansgatan, Gothembourg, Suède.

350. Mr le Dr GUEBHARD, professeur agrégé, villa Mendiguren, Nice.

351. Mr Hilaire BRETON, 108, quai Pierre-Scize, Lyon.

354. Mr Elisée PHELIP, avocat à la Cour d'appel, 4, rue du Plat, Lyon.

355. Bibliothèque municipale de Villefranche.

356. Bibliothèque paroissiale de Notre-Dame, Villefranche.

357. Mme Elisabeth PERRICAUD, 44, rue Victor-Hugo, Lyon.

358. Mr Albert VIANELLI, artiste peintre, 14, place Malesherbes, Paris.

360. Mr Victor BERGERON, 4, rue de la Bourse, Lyon.

361. Mr Sylvestre CASATI-BROCHIER, publiciste, 1, rue du Peyrat, Lyon.

362. Mr Auguste MOURIER, pharmacien, Villefranche.

364. Mr Frédéric PERTUY, banquier, Villefranche.

367. Mr René BOURSY, avoué, 50, rue Mexico, le Havre.

368. Mr Marius HIMBERT, 7, rue Molière, Lyon.

370. Mr Alphonse LEIREUS, 29, boulevard Frère-Orban, Gand (Belgique).

371. Mr Firmin RAINBEAUX, 56, rue de Ponthieu, Paris.

372. Mr de HEDEMANN de MARTEVILLE, 1, boulevard Flandrin prolongé, Paris.

374. Mr Emile FOUCAULT, 28, rue Delambre, Paris.

376. Mr le Colonel LAUSSEDAT, de l'Institut, Directeur du Conservatoire des Arts et Métiers, Paris.

377. Mr Henry BELLOC, 1, rue Lamartine, Nice.

378. Mr Henri DEMAY, Président du Photo-Club, 10, rue Yves, Niort.

380. Mr Aimé DEVIÈGUE, négociant, Villefranche.

381. Mr Gustave DRYEPONDS-BERGERON, 11, rue aux Laines, Bruges (Belgique).

382. Mr Georges-Auguste VILLEMEUR, 11, rue Durantis, Toulouse.

383. MMrs DEHORS et DESLANDRES, appareils photographiques, 8, rue des Haudriettes, Paris.

384. Mr Emile BESSON, membre de la Société d'études photographiques, 51, rue Meslay, Paris.

385. Mr Oscar METZGER, agent-général des Houillères de Ronchamp (Haute-Saône).

386. Mr Emmanuel SCHLUMBERGER, premier secrétaire d'ambassade, 140, rue Faubourg-Saint Honoré, Paris.

387. Mr Francis SABRAN, avocat à la Cour d'appel, 10, place Morand, Lyon

388. Mr Henri FERRAND avocat, 2, cours Berriat, Grenoble.

390 Mr Michel SILVAIN-MOINS photographe Clermont-Ferrand.

392. Mr le baron A. de REUTERSKIOLD, ingénieur, Ouchy (Suisse)

394 Mme Louise VOISIN, 1, quai de la Guillotière Lyon

395. Mr Charles LUC ingénieur aux Houillères de Ronchamp (Haute Saône).

396. Mr Emile FOURCHY, 41 rue Fabert, Paris

397. Mr le baron Alfred LIEBIEG Wipplinger Strasse, 7, Vienne (Autriche)

398. Mr François BILLET, ancien négociant, Gleizé Saint-Roch (Rhône).

400 Mr Paul FERRIER de MONTAL, rue du Pont-Saint-Jaime Grenoble.

401. Mr Ernest Jules FERRY, membre de la Société française de photographie et de la Société d'études photographiques, 4, rue Guersant, Paris.

403 Mr Alfred van BÉVER, sous-lieutenant au 22e d'artillerie, 29, avenue Moretus, Anvers

404. Mr P. MONIOTTI, négociant en vins, Villefranche.

405 Mr Amédée FRACHON, agent de change, 33, rue de la République, Lyon

406 Mr Henri PICARD, fabricant de produits réfractaires, 7, quai du Château, Givors.

407 Mr l'abbé Auguste MOLIN, supérieur de l'Institution des Minimes, Lyon.

408. Mr Augustin FALCOUZ, banquier, 16, rue Gasparin, Lyon

409. Mr Augustin RADISSON, industriel, 36, rue du Tunnel, Lyon.

410. Mr Georges HUTTER, à la Société Générale, Lyon

411 Mr et Mme ROQUEBRUNE, boulevard d'Alsace, villa Louis-Marie, Cannes.

412. Mr Louis DEGUERRY vicaire à la Primatiale 70, rue Saint-Jean Lyon

413. Mr J MAES, Président de l'Association belge de photographie et de l'Union internationale de photographie 33, rue Rembrandt, Anvers

414. Mr Maurice FAUCON-DEGRIS, ancien membre de l'Ecole française de Rome, villa Clotilde, Cannes.

415 Mr Georges RIVAUD, préfet du Rhône

416. Mr Antoine RESSICAUD, notaire, Caluire (Rhône)

417. Mgr HAUTIN. archevêque de Chambéry

418 Mr ALACOMACLE, inspecteur de la *France-Vie*, 4, cours Perrache, Lyon.

419. Mr Paul THERET, notaire, 24, boulevard Saint Denis, Paris.

420-459 Société des Arts graphiques de Genève (F. Thévoz) et sa clientèle

460. Mr Joseph TREVOUX, notaire, 30 rue de la République, Lyon.

461. Mr Antoine LERAT, industriel, Villefranche.

462. Mr SAURET, inspecteur de la *France-Incendie*, 55, rue Victor-Hugo, Lyon.

463. Mr le Dr Gilbert LAURENT, 3, rue Mably Roanne.

464 M. CHEVRETTON, Villefranche

465. Mr Auguste VERRIER, avocat, 39, quai de Vaise, Lyon.

466 Mr Eugène PAULY, avoué à Saint-Etienne (Loire).

467. Mr Fleury ROUSSELON, avoué, Montbrison (Loire)

469 Mr Ph BOCCARD, greffier, Villefranche.

470. Mr Francisque BONNIER, manufacturier, Vienne (Isère)

471. Mme Vve SERVE, 45, cours Morand, Lyon

472. Mr le Dr Joseph ASSADA, Givors.

473. Mr Louis DUPIN, avocat, Montbrison (Loire).

474. Mr Joseph MALET, agent général de la Cie *la Nationale*, place du Lycée, Tournon (Ardèche).

476. Mr l'abbé A.-L. VETTARD, chanoine honoraire, 26, montée des Carmélites, Lyon

477. Mr Emile BEAUCHY, photographe, 24, rue Kiaja, Séville (Espagne).

478. Mr Paul CIRAUD, Sainte-Foy-lez-Lyon (Rhône).

479. Mr Lucien HESSE, avoué à la Cour d'appel, 350, rue Saint-Honoré, Paris.

480. Mr Georges HOULON, négociant en fers, 24, rue des Tapissiers, Reims.

481. Mr Emile COUNEAU, greffier en chef du Tribunal civil, la Rochelle.

482. Mr J.-M. LANEYRIE, notaire, Montluel (Ain).

483. Mr Francisque BIETRIX, 39, quai Saint-Antoine, Lyon.

484. Mlle Jeanne SOLICHON, 25, quai de l'Archevêché, Lyon.

485. Mr Quirin-Jules-Raoul de CAZENOVE, président de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon, 8, rue Sala, Lyon.

487. Mr l'abbé Claude BERJON, curé de Saint-Georges, Lyon.

488. Mr l'abbé BOULAS, principal du collège, Thoissey (Ain).

489. Mr Jules-Alfred LE COUPPEY (Société de perfectionnement des produits chimiques et pharmaceutiques), 22, rue des Écouffes, Paris.

491. Mr Gabriel DEBENEY, notaire, Bourg (Ain).

492. Mr Henry VAUTIER, négociant, Yverdon (Suisse).

493. Mr Louis BOCH, architecte, vice-président de la section du Club Alpin français, maire d'Annecy (Haute-Savoie).

494. Mr Gustave GUEUDET, négociant, 4, quai Duquesne, Nantes.

495. Mr Gabriel CARABŒUF, négociant, 13, rue de Thionville, Nancy.

497. Mr J. POMEON, Saint-Chamond (Loire).

498. Mr Ch. BAZIN, ingénieur des arts et manufactures d'appareils de précision pour la photographie, 47, rue du Rocher, Paris.

499. Mr Aymé DUQUAIRE, avoué à la Cour d'appel, 25, quai de l'Archevêché, Lyon.

500. Mr Antoine-Benoît ARNAUD, négociant en vins, rue d'Anse, Villefranche.

501. Mr Jules SIGAUT, industriel, 8, avenue de Paris, Gentilly (Seine).

502. Mr Charles MARILLIER, négociant 45, boulevard Saint-Martin, Paris.

503. Mr Valentin FOL, assureur maritime, le Havre.

505. Mr Auguste PICARD, 38, rue Saint-Lazare, Toulouse.

506. Mr Henri ROUCHONNAT, membre de la Société française de photographie et de la Société d'excursions d'amateurs, 10, quai du Louvre, Paris.

507. Mr François ROTHIER, photographe, 15, rue des Carmes, Reims.

508. Mrs MARPON et FLAMMARION, libraires 14, rue Auber, Paris.

510. Mr Frédéric BLANDIN, ingénieur civil, avenue de la Gare, Nevers.

511. Mr Henri MARLY, négociant, 7, rue de la Tour, Bordeaux.

512. Mr Fernand BERNARD, inspecteur des finances 30, rue Miromesnil, Paris.

514. Mr Paul PEYROUSE, agent principal de la *Compagnie d'assurances générales*, 6, place de la République, Valence (Drôme).

515. Mr Melchior SALET, notaire, Tarare.

516. Mr Julien LECONTE, propriétaire, 13, rue Saint-Hippolyte, Montbéliard (Doubs).

517. Mr Robert-Alexandre CLEMENSAT, ancien avoué, Brioude (Haute-Loire).

518-520. Mrs FONTAINE, AURAY et GUILLEMIN imprimeurs, Villefranche.

521. Mr BOIZEL, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

522. Mr Antoine BIÉTRIX, négociant, 2 rue de la Baleine, Lyon.

523. Mr Julien FERRETTE, avoué, Vouziers (Ardennes).

524. Mr J. DUPUY, notaire, St-Girons (Ariège).

525. Mr le Dr Domingo SANCHEZ TOLEDO, 41, avenue du Bois-de-Boulogne, Paris.

526. Mr Alexandre CANNISSIÉ, ingénieur des arts et manufactures, 29, rue Fatou, Lille.

527. Mr F. MONNIER-PERROUD, industriel Villefranche.

528. Mr Maurice de CLERCK, secrétaire de la Société photographique de Courtrai (Belgique).

529. Mr Eugène DEVILLERS, imprimeur à Belfort.
530. Mr Paul GUÉNEAU, fabricant de soieries, 31, rue Duquesne, Lyon.
531. Mme Alphonse LEDUC, éditeur de musique, 7, rue Scribe, Paris.
532. Mr E.-A. MARTEL, avocat, agréé au Tribunal de commerce, 60, rue Richelieu, Paris.
533. Mr Frédéric d'HONT, président de la Société photographique de Courtrai (Belgique).
534. Mr Paul BESSON, notaire, Villefranche.
535. Mr le duc de MORNY, 10, rue Lincoln, Paris.
536. Mr Alphonse BERGET, docteur ès sciences, membre du Photo-Club de Paris, à la Sorbonne, Paris.
537. La Société photographique de Rennes.
538. Mme Vve R.-L.-S. MARUELLE, 2, rue Baudrairie, Rennes.
539. Mr François BOSC, représentant des fils Charvet, Villefranche.
540. Mr Anthelme RUBELLIN, avocat, 30, quai de la Charité, Lyon.
541-542. Mr Léon FLEURY, architecte, 63, rue Duplessis, Versailles.
543. Mme H. CAMPAGNE, Biarritz.
544. Mr Maurice FAURE, 45, rue Pergolèse, Paris.
545. Mr Auguste FREDIERE, 45, quai Pierre-Scize, Lyon.
546. Mr André BOIVIN, ingénieur, 64, rue de Lisbonne, Paris.
547. Mr Joseph DUCRUET, 25, quai de l'Archevêche, Lyon.
548. Mr Paul LACHAUME, 51, rue Vacon, Marseille.
549. Mme Michel OLLION, 7, rue de Rossan, Lyon.
550. Mr Georges ITASSE, 21, avenue de l'Alma, Paris.
551. Mr Désiré WALTER, maître de chapelle, Notre-Dame de Mongré, Villefranche.
552. Mr Auguste MAITRE, Chervinges, près Villefranche.
553. Mr et Mme Eugène BERTHIER, 5, rue Guilloud, Lyon.
554. Mr le Dr Léon COUTURIER, Vienne (Isère).
555. Mr Paul BUFFET, 43, rue de Saint-Pétersbourg, Paris.
556. Mr NALTET MENAND fils, Chalon-sur-Saône.
557. Mr Pierre-Gabriel MAZAS, avoué, 61, quai Saint-Vincent, Lyon.
558. Section Lyonnaise du Club Alpin français, 6, quai de Retz, Lyon.
559. Mr Fernand LIARD, 3, rue aux Juifs, Caen.
560. Mr Alexandre CHAUMOUS, propriétaire, 17, rue de Lisieux, Rouen (Seine-Inférieure).
561. Mr Armand DELMAS, avocat, Aurillac (Cantal).
562. Mr Alexandre GARAND, ingénieur divisionnaire des mines, Roche-la-Molière (Loire).
563. Mr Ernest GOULDEN, négociant en vins de champagne, 5, rue Piper, Reims.
564. Mr Modeste BORNAREL, rue de la Gare, Villefranche.
565. Mr Gabriel PAILLARD, 3, rue Chalgrin, Paris.
566. Mr Louis VALLET, sculpteur, 48, rue de Rennes, Paris.
567. Mr Charles de SÉGOGNE, greffier en chef du Tribunal civil, Louhans (Saône-et-Loire).
568. Mr Louis LAMARQUE, notaire, Brest (Finistère).
569. Mr François PICARD, maire de Frans (Ain).
570. Mr le Dr GAUTHIER, Villefranche.
571. Mr Léon CRÉPAUX, négociant en vins, Villefranche.
572. Mr Joseph RIMAUD, notaire, 5, rue du Plat, Lyon.
575. Mr Joseph AVRIL, notaire, Saint-Étienne (Loire).
576. Mr Léon LAMBIN, vice-consul de la République Argentine, Liège (Belgique).
577. Mr A.-L. LEROY, professeur au lycée Janson de Sailly, agrégé de l'Université, membre de la Commission centrale du Club Alpin, 29, rue Greuze, Paris.

579. Mr Louis CHAMOTTE-ROMEUF, Franconville (Seine-et-Oise).

580. Mr le comte RABEN-LEVETZAN, château de Aalhalm, près Nysted (Danemark).

581. Club Alpin français, section des Hautes-Vosges (Belfort).

582. Mr ATTOUT-TAILFER, industriel, ancien président de l'Exposition internationale de photographie, Paris, 1892, conseiller municipal, 22, boulevard Kellermann, Paris.

583. Mr Jean GARNIER, 50, rue Boileau, Lyon.

584. Mr P. BUEE, 33, rue Saint-Louis, Amiens (Somme).

585. Mr E. TESSANDIER, trésorier général, Amiens (Somme).

586. Mr le chanoine V. GENIN, curé de Notre-Dame Saint-Vincent, 59, quai Saint-Vincent, Lyon.

587. Mr Victor RISTON, docteur en droit, président de la Société lorraine de photographie, Malzéville (Meurthe-et-Moselle).

588. Mr Antonin VERMOREL, président du Tribunal civil, Trevoux (Ain).

589. Mr H.-J. KINDBERG, agent de change, 31, rue Lafayette, Paris.

590. Mr C. RAYMOND, fabricant de l'autocopiste, 104, boulevard de Versailles, Suresnes (Seine).

591. Mr Noel GENEVET, filateur de soie, 9 Devitchepole Oussatcheff, Moscou.

593. Mr Joaquim DIAS DA SILVA, 1, Sao Leopoldo, Santos (Brésil).

594. Mr Roger VILLE, notaire, Givors.

595. Mrs BOUSSOD et VALADON, 24, boulevard des Capucines, Paris.

596. Mr Jules MAURICE, ingénieur-architecte, 8, rue Négrier, Oran (Algérie).

597. Mr le Dr GOSSE, Genève.

598. Mr Ferdinand ROY, 24, place Malesherbes, Paris.

599. Mr E. RAMLOT, 17, rue Grétry Bruxelles.

600. Mr Henri-Émile CUNY, Bondowoso, résidence de Besœki (île de Java).

TABLE

CHAPITRE IV

LE DANEMARK CONTEMPORAIN

APPENDICE

Notes Photographiques



APPENDICE

Notes Photographiques

La photographie, ainsi que nous l'avons déjà dit dans notre préface, a été une des causes déterminantes de cet ouvrage. Nous avons voulu tenter par elle, en simples amateurs, l'illustration directe en plein texte, avec un procédé nouveau, délicat, mais difficile. Pour obtenir nos clichés, comment avons-nous opéré dans un pays, très civilisé il est vrai, mais où la langue française n'est pas comprise et où les laboratoires sont très rares, avec une lumière qui, en été, vous poursuit partout? Nous allons l'exposer rapidement ; nous répondrons ainsi, sur les conseils de personnes compé-



tentes, aux désirs et aux demandes de renseignements qui nous ont été exprimés de plusieurs côtés.

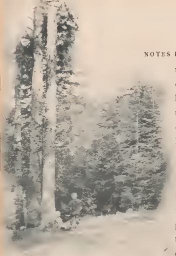
Pour que ces notes soient moins arides, nous avons pensé bien faire, en les ornant de photographies fantaisistes plutôt que de vues scandinaves qui auraient nécessité une légende ne concordant plus avec le texte de l'ouvrage.

⁂

L'Exposition d'Art photographique organisée avec tant de goût à Paris, cette année, pour les amateurs, grâce à l'initiative et à l'impulsion de M. Maurice Bucquet, le très distingué président du Photo-Club, vient de démontrer que la photographie « n'est plus aujourd'hui un vulgaire et matériel procédé de reproduction dans lequel aucune part ne peut être faite à l'invention de l'esprit et à l'émotion du cœur », ainsi que le déclare, on peut dire officiellement — étant donnée sa qualité d'inspecteur des Beaux-Arts — l'auteur de la préface du premier album qu'a fait éclore cette exposition.

On reconnaît donc que l'amateur, dans ses travaux, réussit à suivre une voie artistique ; malheureusement, en voyage, au milieu des soucis et incidents multiples de la route, il ne peut, comme chez lui, composer une scène de genre en lui donnant une note personnelle, attendre ou se procurer une excellente lumière, faire de son objectif une machine intelligente, lui permettant de reproduire une œuvre comme un pinceau entre les mains d'un artiste.

Que de fois en Scandinavie, aidés par nos guides et nos lectures, n'avons-nous pas interprété des vues tout autrement que l'objectif ne nous les a simplement reflétées ! Nos épreuves sont donc celles de



touristes, fidèlement rendues, et classées dans l'ouvrage quand le texte y fait appel. Nous les aurions même promises plus nombreuses si nous avions été persuadés que tous nos souscripteurs eussent accepté les prix plus élevés des tirages.

Pour rendre ces épreuves plus agréables nous avons eu recours à la photocollographie, ce procédé étant, entre tous les arts graphiques, celui qui nous a paru traduire la réalité le plus fidèlement et le plus délicatement possible; il est encore très difficile aujourd'hui, à raison des inconvénients de la couche gélatineuse, mais il est à espérer qu'entre des mains habiles il deviendra plus pratique, et que plus tard, au Musée des documents photographiques appelé à un succès d'autant plus certain qu'il a été créé par l'honorable M. Léon Vidal, nous pourrons trouver tous les perfectionnements apportés par ceux qui nous auront suivis dans cette voie d'illustration.

***

De même que, dans un de nos chapitres, nous avons exprimé le regret de voir disparaître cette couleur locale si recherchée en voyage, ce dont nos vues ont pu souffrir, de même regrettons-nous que le genre de notre ouvrage ne nous ait pas permis d'opérer selon les différentes écoles qui tendent à s'imposer; nous aurions

été particulièrement heureux de répondre, par des exemples, aux « flouistes » qui prétendent nous faire opérer en myopes, et nous défendre de reproduire ce que l'œil nous donne, pour nous obliger bientôt à obtenir des clichés où il n'y aura plus rien, vraiment « négatifs ».

Un critique écrivait dernièrement qu'il fallait du flou, même dans la vague qui se brise, pour mieux en indiquer le mouvement, comme si on pouvait la supposer immobile et comme si encore sa netteté avec ses gouttelettes étincelantes ne la rendait pas plus magnifique! Ces excès de flouisme ont amené quelques amateurs à admirer le brouillard dans certaines épreuves étrangères; laissons ce brouillard et conservons, pour la netteté de nos épreuves, notre beau ciel de France. Ainsi les laveuses beaujolaises, que nous reproduisons en ces notes, après avoir traversé la Manche, grâce au bulletin du Photo-Club de Paris, nous ont-elles été demandées, par une société anglaise, à *huit mille* épreuves.

Mais, revenons au ciel de la Scandinavie qui nous a permis d'opérer aussi fidè-

lement et aussi commodément que possible; à cet effet, nous avions avec nous :

1° Une chambre noire à pied 13 × 18. Peu partisans des appareils à main, comme unique instrument, nous aimons mieux porter un sac un peu plus lourd, pour avoir plus solide et pour opérer plus sûrement. Nous préférons deux excellents clichés à des quantités douteuses fournies par les détectives. Du reste, lorsqu'on a pratiqué le collodion avec un matériel énorme, on ne trouve pas lourd un 13 × 18; et pourtant aujourd'hui, en photographie, c'est comme pour les bicyclettes, c'est à qui aura l'instrument le plus léger. Malgré nos préférences et voulant tout essayer, nous avions pris au dernier moment mais bien accessoirement, une photo-jumelle. Cet appareil, très bien compris, est précieux au point de vue documentaire, mais les croquis obtenus avec lui sont trop petits.

2° Une série d'objectifs montés sur l'obturateur de MM. Londe et Dessoudeix, que nous avons depuis longtemps et qui a toujours été pour nous d'un fonctionnement parfait.

3° Deux caisses en chêne, à rainures capitonnées, composées chacune de six compartiments, contenant, à elles deux, douze douzaines de plaques, avec notre adresse et les inscriptions : *Fragile. — N'ouvrir qu'en présence du destinataire.*

4° Un laboratoire portatif appelé « le Voyageur ».

La chambre noire 13 × 18 que nous avons emportée a été fabriquée par M. Fauvel, rue Mazarine, 40, Paris, qui est notre fournisseur habituel. Cette chambre, solide et légère, ainsi que les châssis perfectionnés nous ont satisfaits sous tous les rapports; malgré les chocs du voyage nous n'avons eu ni voile, ni accident. Souvent devant de

magnifiques panoramas nous avons regretté de ne pas avoir le cylindrographe de M. le commandant Moëssard, que fabrique M. Fauvel.

Toutes les plaques employées ont été fournies par MM. Lumière, de Lyon. Cette maison avait bien voulu nous envoyer d'avance des provisions chez ses représentants de Copenhague et de Stockholm, qui nous les avaient fait distribuer dans les principales localités indiquées par nous en notre itinéraire. Nous avons pu ainsi renouveler commodément nos plaques, et renvoyer en France (dans les mêmes caisses de la maison Lumière) celles qui avaient été utilisées ; et, nous sommes heureux de le dire, sur quatre cents clichés, nous n'avons eu ni casse, ni voile. En Danemark, et encore à Stockholm, la plaque 13 × 18 est employée, mais sur les côtes scandinaves fréquentées par les Anglais on ne trouve chez les professionnels que les mesures anglaises.

La Scandinavie ne possède pas de fabriques de plaques. Comme l'Espagne, le Portugal et la Hollande, ce pays s'approvisionne hors de chez lui et notamment en France, notre pays étant le premier avec son chiffre. La maison Lumière ne fabrique-t-elle pas, à elle seule, 40.000 plaques par jour ?



* *
*

Tels sont les renseignements les plus précis que nous croyons devoir donner; ils ne sont pas sans doute à l'abri de toute critique; nous savons qu'en photographie, après un quart d'heure de connaissance, deux amateurs se sont déjà questionnés plusieurs fois sur leurs appareils, leurs plaques et leurs drogues, pour lesquels ils sont généralement d'avis différents; chacun ne soutient-il pas son procédé de développement, ses objectifs, fournitures, etc., de marques françaises ou étrangères? ce qui témoigne au moins que la photographie comme les autres arts ne doit pas avoir de frontière. Quant aux drogues, bien qu'on nous les présente parfois même aujourd'hui à l'état de pilules ou de pastilles, nous n'avons pas eu recours à elles, non dans la crainte de nous tromper, mais à cause du défaut de laboratoire dont il nous reste à parler.

* *
*

Les laboratoires sont rares sur la plus grande étendue de la Scandinavie.

A Copenhague, nous avons été cordialement reçus par M. Petersen père, décoré de notre ordre académique, président de la Société danoise de photographie, et dont le fils a mis avec empressement son laboratoire à notre disposition (Ostergade, 34). MM. Petersen aiment la France, parlent correctement notre langue; nos collègues seront certains de trouver pareil accueil auprès d'eux. Nous avions pour eux une lettre particulière de M. Bucquet; nous avons pu constater de quelle sympathie jouit aussi à l'étranger le Président de



notre Photo-Club de Paris, avec quelle autorité il personnifie cette Société.

M. Hohlenberg's aussi nous a facilité la reproduction du groupe royal.

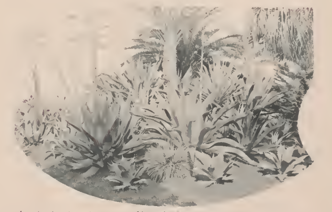
A Stockholm également, les amateurs trouveront un excellent laboratoire chez le représentant de MM. Lumière, M. Numa Peterson, Hamnagatan, 48. Malheureusement, ils seront obligés, comme nous, de recourir à l'intermédiaire d'un interprète pour s'expliquer avec les employés de la maison Peterson. La même difficulté de langage se retrouve dans les autres villes ou grands centres qui possèdent des professionnels; à mesure que la photographie progresse, le nombre de ces derniers augmente, il y en a même un à Hammerfest pour reproduire les beautés lapones.

Les laboratoires sont aussi à peu près impraticables soit à cause de la difficulté de se faire comprendre, soit parce qu'ils vous sont offerts lorsque vous n'avez que quelques plaques à changer, ou quelquefois point.

Il est inutile d'emporter une lanterne de voyage pour changer ses plaques dans sa chambre ou dans tout autre local. Chacun sait que, en se rapprochant de Copenhague au cap Nord, le soleil vous éclaire de plus en plus, qu'il n'y a plus de nuit, et comme les fenêtres n'ont ni volets ni persiennes, mais de simples stores à l'intérieur, il est impossible d'obtenir l'obscurité nécessaire.

Pour éviter tous ces inconvénients prévus, nous avions pris avec nous le laboratoire portatif « le Voyageur », inventé par deux amateurs, et que son volume et son poids nous ont permis de loger sans peine dans notre valise. Dès que nos douze plaques étaient utilisées, nous pouvions les changer partout, soit à l'hôtel,

soit en plein air, et même en chemin de fer. Nous recommandons à nos collègues qui, en Scandinavie ou ailleurs, voudraient opérer avec sûreté, de procéder ainsi : ouvrir le laboratoire, introduire à l'intérieur par une des manches les six châssis et une boîte de plaques neuves ; enlever les plaques des châssis ; les mettre deux par deux, gélatine contre gélatine, les attacher par paquet de six ; les remettre dans les papiers et dans la boîte des plaques neuves mises en châssis ; entourer les rainures de cette boîte avec du papier noir gommé ; mettre en caisse, réexpédier ou rapporter. C'est ainsi que sont rentrées en France nos quatre cents plaques, nous les avons déve-



loppées à notre retour sans y découvrir ni rayure, ni casse, ni voile.

Disons enfin qu'aucune permission n'est utile pour opérer dans les

rues ou dans les monuments scandinaves, que les passages des douanes nous ont été faciles, sauf en Allemagne comme nous l'avons expliqué au chapitre premier de notre ouvrage.

Mai 1894.

* * *

Ces notes allaient être remises à l'imprimeur, lorsque nous avons clos la souscription.

Les six cents volumes calculés pour entreprendre cette tentative d'amateurs nous ont été retenus ; et, de tous côtés, nous avons reçu des félicitations et des encouragements.

Nous osons donc espérer que nos instantanés scandinaves trouveront un accueil bienveillant auprès de nos souscripteurs et collègues que nous remercions cordialement.

Fontaine, Auray et Guilleux, Villefranche





